



Je ne fay rien  
sans

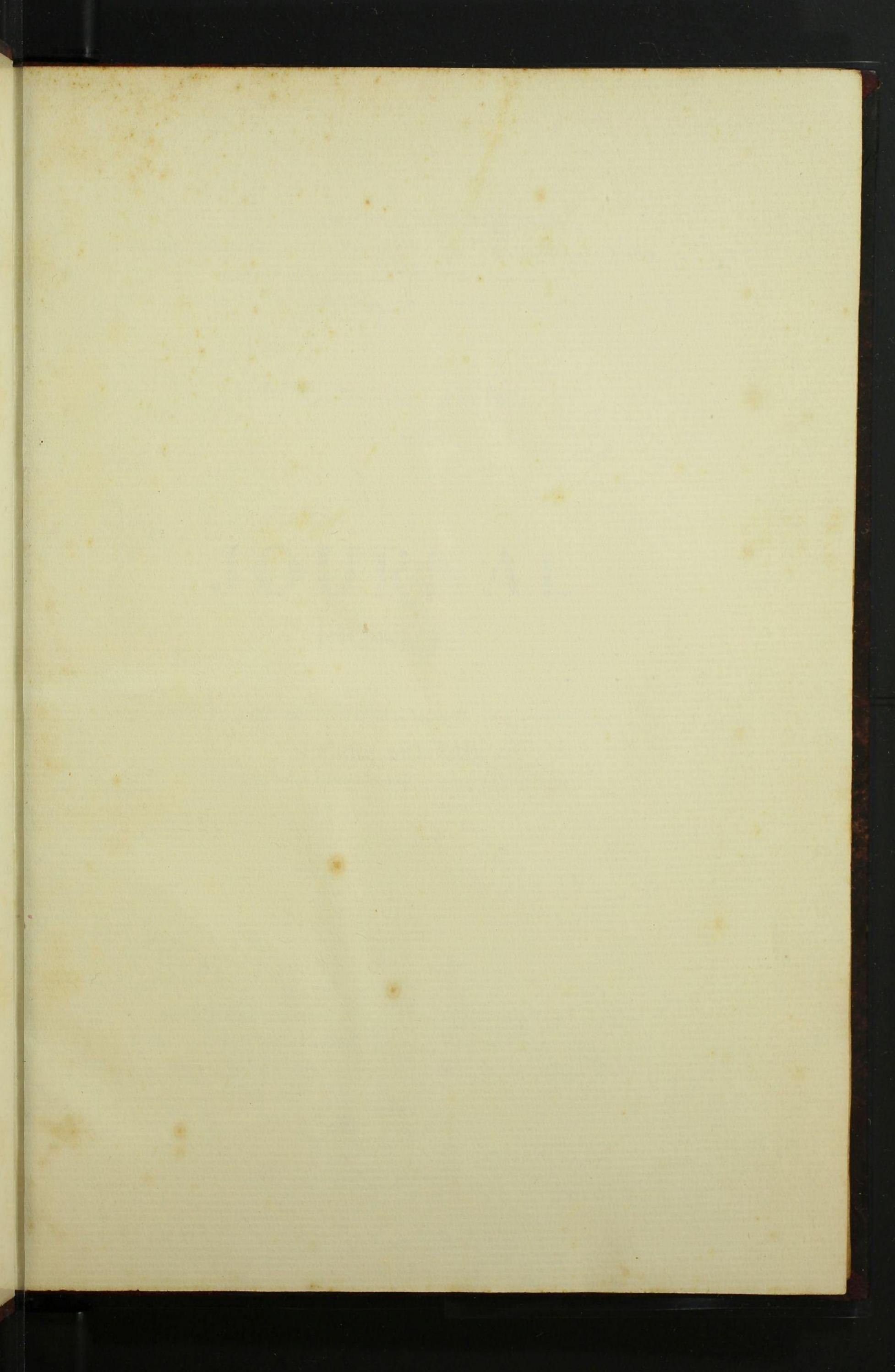
**Gayeté**

*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris  
José Mindlin









COLLECTANEA FRIBURGENSIA  
PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)  
*Nouvelle série, fasc. XXI (3<sup>o</sup>me de la collection)*

---

FERDINAND DENIS  
(1798-1890)

**JOURNAL**  
(1829-1848)

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR  
PIERRE MOREAU  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

FRIBOURG (SUISSE)  
LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ  
(FRÈRES HESS & C<sup>ie</sup>)

PARIS  
LIBRAIRIE PLON  
8, Rue Garancière - 6<sup>me</sup>

—  
1932

PUBLICATIONS  
DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

---

I

**TRAVAUX PUBLIÉS AVEC LES PROGRAMMES**

Pendant les années 1890-92, l'Université a publié une série de travaux conjointement à ses programmes semestriels de cours. Ces travaux sont en vente à la librairie de l'Université [O. Gschwend], à Fribourg.

*Semestre d'été 1890.*

BÉDIER, **Le lai de l'Ombre**. Texte inédit du XIII<sup>m</sup> siècle, publié avec introduction et commentaire critique. — STREITBERG, **Die germanischen Comparative auf -ŌZ-**, eine sprachgeschichtliche Untersuchung . . . . . 3 fr. 75

*Semestre d'hiver 1890-91.*

EFFMANN, **Heiligkreuz und Pfalzel**. Beiträge zur Baugeschichte Triers, mit 107 Illustrationen . . . . . 8 fr. —

*Semestre d'été 1891.*

WEYMAN, **Apuleius' Amor und Psyche**. Neue Ausgabe mit kritischen Anmerkungen . . . . . 3 fr. 75

*Semestre d'hiver 1891-92.*

KALLENBACH, **Les humanistes polonais**. Avec 21 lettres inédites. 3 fr. 75

*Semestre d'été 1892.*

BERTHIER, **La porte de Sainte-Sabine, à Rome**. Étude archéologique, avec 22 zincotypies . . . . . 5 fr. —

*Semestre d'hiver 1892-93.*

RENSING, **Die Widerrechtlichkeit als Schadenersatzgrund**, nach schweizerischem Obligationenrechte und dem Entwurfe eines bürgerlichen Gesetzbuches für das Deutsche Reich, unter Berücksichtigung des römischen Rechts. 3 fr. 75

*Voir suite à la page 3 de la couverture.*

A Monsieur :

son élève très dévoué

Pierre Moreau

COLLECTANEA FRIBURGENSIA

---

PUBLICATIONS

DE

L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

NOUVELLE SÉRIE, FASC. XXI

(XXX<sup>m</sup> DE LA COLLECTION)

---

FRIBOURG (SUISSE)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

—  
1932

FERDINAND DENIS

(1798-1890)

# JOURNAL

(1829-1848)

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES PAR  
PIERRE MOREAU

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

FRIBOURG (SUISSE)  
LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ  
(FRÈRES HESS & C<sup>ie</sup>)

PARIS  
LIBRAIRIE PLON  
8, Rue Garancière - 6<sup>me</sup>

—  
1932

*A Monsieur*

*Marcel Duchemin*

*Hommage de gratitude et d'affection respectueuse*

*P. M.*

*La Rochefoucauld déclare, quelque part, qu'il y a une sorte d'ingratitude à payer ses dettes. Pour n'être pas trop ingrat, nous dirons seulement, en tête de ce volume, que nous n'aurions pu le publier sans la libérale amitié de M. Marcel Duchemin, et que son introduction ou ses notes ont plus d'une obligation à Madame la baronne de Caix de Chaulieu et à Madame Vauquelin, parentes de Ferdinand Denis, à Mademoiselle Germaine Aillaud, à M. le colonel Henrique de Ferreira Lima, de l'Académie des Sciences de Lisbonne, à M. Henri Girard, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à MM. les Professeurs Le Gentil, de la Sorbonne, Sirot, de l'Université de Bordeaux, Arcari et Monteverdi, de l'Université de Fribourg, enfin à l'aimable et complaisante érudition de MM. Jean Bonnerot, Paul Maury, Gaston Prinet, Guido Zadei. Et, si nous oublions les obligeantes communications des archives du ministère des Affaires étrangères et du Cercle de la Librairie de Paris, nous ferions, assurément, la part trop belle aux Maximes...*



## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

### I. Manuscrits.

Le legs *Ferdinand Denis*, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, comprend, en particulier, les rubriques suivantes :

- 3417 : Lettres de F. Denis, écrites au cours de son voyage au Brésil (1816-1819) et papiers divers.  
3418 : Lettres provenant des papiers de F. Denis.  
3419 : Lettres et notices provenant de papiers de F. Denis.  
3421 : Mes sottises quotidiennes (journal de Denis pendant son séjour au Brésil, 1818).  
3425 : Biographies diverses, 87 feuillets (ce sont, pour la plupart, des esquisses d'articles donnés par F. Denis à la Biographie Didot).  
3426 : Mélanges de bibliographie, de littérature, de géographie et d'histoire.  
3427 : Mélanges de géographie et d'histoire, de diverses mains.  
3428 : Mélanges de géographie, d'histoire et de littérature relatifs notamment au Portugal, à l'Espagne et à l'Amérique du Sud.  
3430 : Documents sur l'histoire du Portugal et du Brésil.  
3431 : Pièces concernant l'occupation de Cayenne par les Portugais en 1810.  
3432 : Inventaire de manuscrits, chartes et documents divers provenant de la bibliothèque de M. Geoffroy Saint-Hilaire, dressé en 1845 par M. F. Denis.  
3433 : Œuvres d'Adolphe de Varnhagen, vicomte de Porto Seguro, contenant : 1<sup>o</sup> les lettres de Varnhagen à M. F. Denis... 3<sup>o</sup> une notice biographique sur Frédéric de Varnhagen, père d'Adolphe, écrite sous la dictée de celui-ci par M. F. Denis. Trois notices sur Adolphe, la première de M. F. Denis...

Le fonds Victor Cousin, à la Sorbonne, contient deux lettres de F. Denis à Boissonade, ms. 1551, folio 354 (19 septembre 1839, relative à l'*Aeneas* de Meikheim) et folio 355 (relative à l'Album brésilien).

La *Bibliothèque de l'Institut* contient (dossier 2061) une lettre de F. Denis à Marty Laveaux.

M. le colonel *Henrique de Ferreira Lima* possède quelques lettres de F. Denis, quelques lettres qui lui sont adressées et un testament autographe de F. Denis, daté de 1831.

*M<sup>me</sup> Vauquelin*, parente de F. Denis, conserve quelques lettres de lui. — Une lettre de F. Denis (Destinataire inconnu) appartient à M. G. Prinet.

## II. Œuvres de Ferdinand Denis.

- Le Brésil ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, par M. H. Taunay et M. F. Denis. Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les dessins faits dans le pays, par M. H. Taunay, t. I et II, Paris, Nepveu, 1821, 2 vol. in-18 avec 16 planches. — T. III à VI, 1822, 4 vol. in-18 avec 30 planches (*Mœurs et Usages, Arts et Métiers de tous les peuples*).
- Buenos Ayres et le Paraguay, Histoire, Mœurs, Usages et Coutumes des habitants de cette partie de l'Amérique*. Paris, Nepveu, 1823, 2 vol. in-18 avec 18 gravures (*Mœurs, Usages, Arts et Métiers de tous les peuples*).
- La Guyane ou Histoire, Mœurs et Coutumes des habitants de cette partie de l'Amérique*, Paris, Nepveu, 1823, 2 vol. in-18 avec 16 planches (*Mœurs, Usages, Arts et Métiers de tous les peuples*).
- Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie ; suivies de Camoëns et José Indio*, Paris, L. Janet, 1824, in-8, avec une planche.
- Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro* par MM. H. Taunay et F. Denis, Paris, Nepveu, 1824, in-8.
- Résumé de l'histoire du Brésil, suivi du Résumé de l'histoire de la Guyane*, Paris, Lecointe et Durey, 1825, in-18. 2<sup>me</sup> édition, 1825, in-18.
- André le Voyageur, histoire d'un marin*, Paris, L. Janet, 1827, in-18 avec figures. — Avec des notes nouvelles comprenant le naufrage aux Iles Crozet, suivi du Brahme, ouvrage couronné par l'Académie, 4<sup>me</sup> édition, Paris, imp. de Baudoin, 1839, in-8 avec 7 gravures.
- Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du Résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, par Ferdinand Denis, Paris, Lecointe et Durey, 1826, in-16.
- Résumé de l'histoire de Buenos Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata, suivi du résumé de l'histoire du Chili*, avec des notes, Paris, Lecointe et Durey, 1827, in-18.
- Ismaël ben Kaïzar ou la découverte du nouveau monde, roman historique*, Paris, Ch. Gosselin, 1829, 5 vol. in-12.
- Tableau historique, analytique et critique des sciences occultes, où l'on examine l'origine, le développement, l'influence et le caractère de la divination, de l'astrologie, des oracles, des augures, de la kabbale, la féerie, la magie, la sorcellerie, la démonologie, la philosophie hermétique, les phénomènes merveilleux, etc.* précédé d'une introduction et suivi d'une biographie, d'une bibliographie et d'un vocabulaire, Paris, Bachelier, 1830, in-32 (*Encyclopédie portative*, 46<sup>me</sup> livraison).
- Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes, des sciences et des arts, d'après la méthode et sur le plan de l'atlas de A. Lesage (Comte de Las Cases) et propre à former le complément de cet ouvrage*, par A. Jarry de Manay (avec la collaboration de F. Denis et E. Hereau). Paris, J. Renouard, 1831-1835, gr. in-fol. 25 tableaux.
- Manuel du peintre et du sculpteur* par L. C. Arsène, avec une notice sur les manuscrits à miniature de l'Orient et du Moyen Age et sur les voyages

- à figures, dans leurs rapports avec la peinture moderne. Troyes, imp. Cardon; Paris, Roret, 1833, 2 vol. in-18; nouvelle édition entièrement refondue par MM. Vasse F. Malepeyre et E. R., Paris, Roret, 1858.
- Histoire géographique du Brésil*, Paris, imp. de Casimir, 1833, in-18 (*Bibliothèque populaire*); 2<sup>me</sup> édition, 1834, in-12; 1835, in-18.
- Les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes*, recueillis par M. F. Denis, Paris, Louis Janet, 1833, in-18, avec 4 gravures.
- Le Brahme voyageur ou la sagesse populaire de toutes les nations*, Paris, imp. de Casimir, 1833, in-18 (*Bibliothèque populaire*). — Précédé d'un essai sur la philosophie de Sancho, Paris, Abel Ledoux, 1834, in-18 avec 3 gravures (ouvrage couronné par l'Académie française le 9 août 1839), 5<sup>me</sup> édition revue et corrigée, Paris, Gustave Sandé, 1853, in-22. — 6<sup>me</sup> édition, Paris, Didot, 1873, in-16.
- Robinson Crusoe*, par Daniel de Foë. Restitution et traduction nouvelle. Illustrée de notices sur le matelot Selkirk et sur saint Hyacinthe, d'une Recherche sur l'Île de Juan Fernandez et sur les Caraïbes et les Puelches par F. Denis; et d'une dissertation... Paris, Francisque Borel; Astoin, Biais, 1835, 2 vol. in-8 (a paru en livraisons). — Paris, Didier, 1845, in-8 avec 50 vignettes. — 1845 in-12.
- Luiz de Souza*, Corbeil, imp. de Créte; Paris, Ch. Gosselin, 1835, 2 vol. in-8.
- Fondation de la régence d'Alger. Histoire de Barberousse, chronique arabe du XVI<sup>me</sup> siècle, publiée sur un manuscrit de la Bibliothèque Royale avec un appendice et des notes. Expédition de Charles Quint. Aperçu historique et statistique du port d'Alger*, par M. Sander Rang et M. F. Denis, Paris, Angé, 1837, 2 vol. in-8 avec deux portraits et un plan.
- Brésil*, par M. Ferdinand Denis... Paris, Firmin Didot, 1837, in-8, pl. (*l'Univers, histoire et description de tous les peuples. Amérique 2*).
- Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, suivies du Tisserand de Ségovie, drame du XVII<sup>me</sup> siècle*, publiées par F. Denis, Paris, Ledoyen, 1839, 2 vol. in-8.
- Les Lusitades* de L. de Camoëns, traduction nouvelle par MM. Ortaire Fournier et Desaulles, revue, annotée et suivie de la traduction d'un choix de poésies diverses avec une notice biographique et critique sur Camoëns, par M. F. Denis, Paris, Ch. Gosselin, 1841, in-18.
- Le livre des proverbes français*, par Leroux de Lincy, précédé d'un Essai sur la philosophie de Sancho Pança, par F. Denis, Paris, Paulin, 1842, 4 vol. in-18.
- Poésies de Maître Adam Billault, menuisier de Nevers*, précédées d'une notice biographique et littéraire par M. Denis et accompagnées de notes, par M. Ferdinand Wagnien. Edition complète, Nevers, Pinet; Paris, Ledoyen, 1842, in-8 avec 10 lithographies. (A paru en 10 livraisons.)
- Le monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastique du Moyen Age*. Les Batignolles, imp. d'Hennuyer; Paris, Fournier, 1843, in-32 avec une gravure.
- Portugal*, par M. Ferdinand Denis, Paris, Firmin Didot, 1846, in-8, pl. (*l'Univers, histoire et description de tous les peuples, Europe, 34*).

- Le génie de la Navigation, statue en bronze exécutée par M. Daumas pour la ville de Toulon*, Paris, Ledoyen; Toulon, Laurent, 1847, in-8 avec une gravure.
- Histoire des Antilles*, par M. Elias Regnault... *La Californie, l'Orégon et les possessions russes en Amérique, les îles Routka et de la reine Charlotte*, par Ferdinand Denis, Paris, 1849, in-8 (*l'Univers pittoresque, histoire et description de tous les peuples, Amérique, V*).
- Une fête brésilienne célébrée à Rouen, en 1550, suivie d'un fragment du XVI<sup>me</sup> siècle, roulant sur la théogonie des anciens peuples du Brésil et des poésies en langue tupique de Christovam Valente*, Paris, Techener, 1850, in-8, avec une planche.
- Etudes économiques sur l'Amérique méridionale...*, par Alfred de Mersay, avec une lettre sur l'introduction du tabac en France, par M. F. Denis, Gap, imp. de Jouglard, Paris, Guillaumin, 1851, in-8.
- Voyage dans les forêts de la Guyane française*, par P. V. Malouet, ancien ministre de la marine, nouvelle édition publiée par M. F. Denis, Paris, Gustave Sandré, 1853, in-32 (*Bibliothèque diamant*).
- Voyageurs anciens et modernes ou Choix des relations de voyages les plus intéressantes et les plus instructives, depuis le V<sup>me</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu'au XIX<sup>me</sup>, avec biographies, notes et indications iconographiques*, par M. Edouard Charton [avec la collaboration de Ferdinand Denis], Paris, bureaux du « Magasin Pittoresque », 1854-1857, 4 vol. gr. in-8, portr., fig. et cartes (ouvrage traduit en espagnol, Paris, X. de Lasalle y Melan, 1854-1857).
- Nouveau Manuel de bibliographie universelle*, par M. Ferdinand Denis, ... P. Pinçon et de Martonne..., Paris, Roret, 1857, 3 vol. in-16.
- Histoire de l'ornementation des manuscrits*, par M. Ferdinand Denis, Paris, L. Curmer, 1857, in-4 fig. — 1857, *ibid.* (appendice à *l'Imitation de Jésus-Christ*).
- Le Cacao et le Chocolat...*, par Arthur Mangin, suivi de *la légende du Cacahuatl*, par Ferdinand Denis, Paris, Guillaumin, 1860, 1 vol. in-16, pl. en couleurs; 2<sup>me</sup> édition, Paris, 1862, in-18.
- Livre de prières illustré à l'aide des ornements des manuscrits classés dans l'ordre chronologique...*, publié par B. Charles Mathieu. t. II. Notice historique et texte explicatif par Ferdinand Denis et B. Ch. Mathieu, Paris, chez l'auteur, 1862, in-18.
- Les vrais Robinsons, naufrages, solitudes, voyages*, par MM. Ferdinand Denis... et Victor Chauvin..., Paris, librairie du Magasin Pittoresque, 1863, in-4, figures.
- Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, par le P. Yves d'Evreux, publié par F. Denis, Leipzig et Paris, 1864, in-8 (*Bibliotheca Americana II*)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> F. Denis avait précédemment rendu compte, dans une petite brochure publiée en 1835 chez Techener de la découverte qu'il avait faite la même année, dans la Bibliothèque du Roi, de cette *Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614*. Il rappelle sa découverte, en 1839, dans ses *Chroniques chevaleresques...*, t. II, p. 180.

*Le Goupillon (O Hyssope)*, poème héroï-comique, d'Antonio Diniz, traduit du portugais par J. Fr. Boissonade..., 2<sup>me</sup> édition, revue et précédée d'une notice sur l'auteur, par M. Ferdinand Denis, Paris, Techener, 1867.

*Arte plumaria. Les plumes, leur valeur et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et dans l'Océanie*, par Ferdinand Denis, Paris, E. Leroux, 1875, in-8.

*Les Voyages du docteur Lacerda dans l'Afrique orientale*, par Ferdinand Denis, imprimerie nouvelle, 1882, in-8.

En outre, F. Denis a collaboré à la collection des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers (Notice sur le Théâtre portugais, en tête des Chefs-d'œuvre du Théâtre portugais, Gomès, Pimenta de Aguiar, Jozé. Paris, Ladvocat, 1833, in-8)*, à la *Revue des Deux Mondes (Antiquités du Mexique, vol. I-II, 1831; Voyages dans l'intérieur du Brésil, par M. A. de Saint-Hilaire, vol. I-II, 1831)*<sup>1</sup>, à la *Revue de Paris*, au *Magasin pittoresque*, etc.

Il a donné un grand nombre d'articles à la *Nouvelle Biographie Didot*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> En dépit de cette collaboration si réduite, Denis semble avoir été en relations étroites avec la *Revue des Deux Mondes* à en juger par une lettre (inedite) de Demersay (Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 3418, p. 100) : «... la Revue des deux Mondes où vous êtes si connu... » (9 juillet 1851).

<sup>2</sup> Voir Appendice, note 1.

## PRINCIPALES ÉTUDES SUR F. DENIS

---

- HENRI CORDIER : *Ferdinand Denis* (1790-1898), s. l. n. d., in-8.
- JAYME VICTOR : *Ferdinand Denis* (biographie dans la revue *O Occidente*, reprise dans le *Correio da Manha*, N° 1771, 25 août 1890).
- ALBERTO PIMENTEL : *Figuras humanas*, 1 vol., Lisbonne, 1905, p. 15-21.
- D<sup>r</sup> LUIZ GASTAO DE ESCRAGNOLLE DORIA : *Um amigo do Brasil* (*Revista do Instituto historico e geographico Brasileiro*, t. LXXV, 1<sup>re</sup> partie, 1923).
- GEORGES LE GENTIL : *Os estudos portuguezes em França*, N° I de la revue *Vasco da Gama*, 1925-1926.
- PIERRE MOREAU : *Ferdinand Denis et les romantiques, d'après des documents inédits* (*Revue d'Histoire littéraire*, octobre-décembre 1926).
- PAUL HAZARD : *De l'ancien au nouveau Monde. Les Origines du romantisme au Brésil.* — *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1927.
- LE GENTIL : *Ferdinand Denis, iniciador dos estudos portuguezes e brasileiros* (*Biblos*, Coïmbre, juillet-août 1928).
- HENRIQUE DE CAMIOS FERREIRA LIMA : *Um amigo de Portugal e do Brasil. Ferdinand Denis* (*Revista de Historia*, 1929).
- ANDRÉ MONGLOND : notice en tête des *Lettres de Senancour à Ferdinand Denis*. (*Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1931.)
-

## INTRODUCTION

---

« Sa bibliothèque, après quelques prélèvements faits par la Bibliothèque Sainte-Geneviève, scandaleusement vendue, sans catalogue, à l'hôtel Drouot<sup>1</sup>, avec sa correspondance... » Ces lignes d'Henri Cordier, dans sa notice sur Ferdinand Denis, résument tout ce que nous pouvons deviner de l'histoire du manuscrit que nous publions ici. Après quels avatars est-il venu aux mains du plus savant et du plus complaisant des bibliophiles, M. Marcel Duchemin ? Celui-ci l'ignore lui-même ; ces feuillets inégaux, qu'il a retrouvés un jour, parmi ses papiers, avaient eu assurément un destin sans gloire ; en nous les remettant, avec la plus aimable obligeance, il n'a pas espéré, sans doute, leur assurer un meilleur destin. Nous ne l'espérons guère non plus.

Pourtant, nous avons éprouvé un vrai plaisir, un plaisir mélancolique, celui que l'on peut ressentir en respirant encore les choses fanées, à déchiffrer cette soixantaine<sup>2</sup> de feuilles volantes, de tous les formats<sup>3</sup>, de tous les papiers, tantôt du papier de l'administration : *Ministère de l'Instruction publique...*, tantôt de grandes pages destinées peut-être aux rapports officiels, une fois même le revers « d'une lettre parfumée » où il y avait « un cachet noir, celui de M<sup>me</sup> d'Agoult ». Il jette là-dessus, bien vite, comme pour mieux saisir les paroles du jour, — « ceci, dit-il, a été écrit

<sup>1</sup> Cette bibliothèque (4000 volumes) fut vendue le lundi 12 janvier 1891. Commissaire priseur : Hons Olivier.

<sup>2</sup> Une main inconnue a numéroté au crayon ces feuilles de I à LXVI. C'est cette numérotation que nous conservons. Au-dessous de ces chiffres, on en distingue, sur la plupart des feuilles, d'autres qui ont été soigneusement effacés : III au-dessous de II, XVIII au-dessous de XVII, XIX au-dessous de XVIII, etc. ; à partir du cinquantième, LII au-dessous de L, LIII au-dessous de LI, etc. Si l'auteur de cette numérotation et de deux autres remarques également au crayon contenues dans ce manuscrit, était (comme l'écriture peut le faire penser) l'auteur du classement du legs Denis à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (cf. notamment le manuscrit 3417 où une remarque au crayon est signée C. K.), ne serait-ce pas Charles Kohler, administrateur de Sainte-Geneviève ?

<sup>3</sup> Nous n'avons pas cru inutile, pour donner une idée de la physionomie de ces feuilles, d'indiquer la dimension de chacune en centimètres.

aussi vite qu'une parole brève... », — son écriture menue et pressée, une de ces fines « anglaises » féminines de l'époque romantique, assez semblable à celle de Lamartine, avec ses majuscules arbitraires, sa ponctuation défaillante, son orthographe incertaine<sup>1</sup>. Encres pâlies, encres plus noires, témoigneront, parfois sur la même page, de dates diverses : quoi qu'il en dise<sup>2</sup>, Denis n'a pas dû attendre la vieillesse pour se relire et se corriger. Il revient parfois sur une page ancienne pour ajouter une anecdote qui s'y rapporte<sup>3</sup>, pour rectifier un détail par une note<sup>4</sup>. Il efface un mot pour tel autre qui lui agrée mieux. Au cours de sa rédaction même, il corrige sa phrase par souci d'exactitude et d'élégance. Le plus souvent, le mot biffé se trouvera sur la même ligne ou quelques lignes plus bas : il ne l'a abandonné que pour le mieux préparer, ou il n'a renoncé à son idée première que pour la faire précéder d'autres pensées qui traversaient son esprit au même moment. A ces hésitations, on devine un style qui se surveille, qui se pique de tenue, et peut-être quelque obscure intention de mémoires, d'historiettes, par delà le journal intime : l'exemple de Tallemant des Réaux semble hanter ce chroniqueur d'occasion<sup>5</sup>. Pourtant la vie reste saisie dans son simple mouvement, dans son pittoresque heurté ; l'écrivain anime ses phrases écrites de l'accent des paroles qu'il a retenues au vol. Et, sans doute, il sent plus d'une fois, avec dépit, la distance de ces phrases à cet accent : « C'est ici que je sens combien les grâces d'une conversation animée sont fugitives »<sup>6</sup> ; il fait effort pour retrouver des mots « qui ne sont qu'un vague ressouvenir pour *lui* ». Mais il met tant de passion à fureter dans le monde comme dans les livres, à forcer, comme il dit de Humboldt, le tiroir à secret du voisin, il observe avec tant d'attention le spectacle bigarré de son époque, ces soirées où l'on voit côte à côte

<sup>1</sup> Nous conserverons cette orthographe ; nous serons moins scrupuleux pour les majuscules. La ponctuation sera autant que possible respectée ; ce n'est que dans le cas où le sens l'exige absolument que nous y suppléons, ne mettant, dans ce cas, de crochets que si cette restitution peut faire l'objet d'un léger doute. Enfin, nous ne soulignerons que les mots soulignés dans le ms. où les titres d'ouvrages le sont rarement.

<sup>2</sup> Cf. *Journal*, N° VI, fin.

<sup>3</sup> *Ibid.*, N° XLVI.

<sup>4</sup> *Ibid.*, N° XLVIII et p. 44, note 8. Une fois même, il semble qu'il y ait quelque flottement dans la chronologie qu'il a imposée à ses feuillets (cf. N° XLIX), et une autre fois l'année indiquée est manifestement fautive, si bien qu'il faut supposer que la datation et le classement sont ultérieurs (N° XXVIII, note 1).

<sup>5</sup> Cf. N° XXXIV et N° XLVI.

<sup>6</sup> *Journal*, N° VI, cf. N° XXXII : « Que de mots échappés à cette société d'élite et qui ne peuvent être répétés parce que l'accent y manquerait. »

Janin et l'archevêque de Paris, ces rencontres de caractères qui mettent face à face un Thierry et un Michelet, il va si vivement d'une lecture de Hugo à une conférence d'Eckstein, de l'atelier d'un peintre au piano de Liszt, que ce témoin trépidant, — *Trépidans* ainsi que l'appelle Sainte-Beuve, — nous offre en raccourci l'image d'un temps<sup>1</sup>.

\* \* \*

« Denis (Jean-Ferdinand), né à Paris le 13 août 1798, fut d'abord destiné par son père qui occupait un emploi honorable au ministère des Affaires Étrangères à entrer dans la carrière des consulats. En conséquence, il se livra à l'étude spéciale du turc et suivit les leçons de l'abbé Dejean. Les événements politiques ayant donné une autre direction à ses idées, il partit en 1816 pour le Brésil, avec l'intention de s'embarquer plus tard pour les Indes Orientales, où un ami de sa famille, établi dans le Bengale, lui assurait une position. »

C'est en ces termes que Denis lui-même répondait, en 1845, à une demande de renseignements<sup>2</sup>. Il ne laissait rien deviner de sa jeunesse certainement laborieuse<sup>3</sup>, de sa famille, de ses premières affections. Son

<sup>1</sup> En raccourci... Car nous n'ignorons pas tout ce qui manquerait à un tableau véritable, Et certes, 66 notes au cours de 19 années forment un « journal » fort intermittent. Certaines années (1833, 1834, 1847) n'y sont pas représentées. D'autres n'y sont représentées que par une note (1835, 1838, 1846, 1848), deux (1829, 1830, 1831, 1844), trois (1832, 1837, 1839), quatre (1836), ou cinq (1845). C'est surtout de 1840 à 1843 que F. Denis paraît avoir eu le loisir d'ébaucher ses mémoires (9 notes en 1840, 8 en 1841, 6 en 1842, 13 en 1843).

<sup>2</sup> Brouillon autographe raturé, sur deux feuillets de quatre pages, le premier entièrement écrit, le second écrit seulement pp. 1 et 3, cette dernière exclusivement consacrée à son ouvrage sur la Régence d'Alger. A la fin, cette indication : « Notes remises le 1<sup>er</sup> octobre 1845 à M. P. X. qui l'avait demandé. » — Ce brouillon se trouve, à Sainte-Geneviève, dans le dossier administratif de Denis, que nous a obligeamment communiqué M. Henri Girard.

<sup>3</sup> Il est permis de supposer que les études classiques furent moins poussées que les études de langues modernes : dans son journal il ne cite Horace qu'une fois, ce qui est peu pour un contemporain de Louis-Philippe. Dans sa correspondance (Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417), assistant à une *Iphigénie* brésilienne, il dit : « pièce imitée, je crois, des anciens tragiques. » Ce *je crois*, s'il n'est pas ironique, indique un souvenir imprécis, de même que ces « anciens tragiques ». — Nous savons, d'autre part, que son frère a fait ses études au lycée de Versailles où il a préparé l'École de Saint-Cyr. — Les Denis ont habité successivement rue d'Enfer St-Michel, N<sup>o</sup> 731 (où ils étaient aux environs de l'an IX), 21, rue de Verneuil (où on les trouve en 1810) et, dès avant 1813, 17, rue Neuve Notre-Dame des Champs (Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

père dut être un de ces fonctionnaires effacés et timides, qui ne travaillent pas hardiment à l'avancement de leur famille : combien de fois Ferdinand ne devra-t-il pas le conjurer de faire, auprès de ses amis du ministère, les démarches d'où dépend son avenir<sup>1</sup>. D'abord interprète juré près le Conseil des Prises maritimes, Joseph-André Denis avait été nommé, sur sa demande, par le Ministre des Relations Extérieures, traducteur à son ministère, le 16 Fructidor an XI. Il assurait : « Le citoyen Denis entend très bien l'anglais, l'italien, l'espagnol et le portugais. La langue allemande ne lui est pas tout à fait aussi familière, mais il est en état de la traduire avec assez de facilité ; de plus, il a quelque teinture du hollandais, du suédois, du danois et même du grec moderne et du polonais.<sup>2</sup> » Le 15 Septembre 1813, sollicitant l'inscription de Ferdinand sur la liste des « jeunes de langues », il écrivait au ministre Caulaincourt cette lettre où il résume sa carrière :

« A son Excellence Monseigneur le duc de Vicence, Ministre des Relations Extérieures de l'Empire français.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous exposer que je suis employé depuis près de quatorze ans en qualité de l'un des traducteurs attachés à votre Ministère. En y entrant, j'ai été spécialement attaché à la division des consulats, dont je fais seul le travail depuis ce temps ; comme j'entendais la langue anglaise, ayant travaillé pendant quatre ou cinq ans dans le Moniteur et le Mercure de France à la partie des débats du Parlement d'Angleterre, j'ai été appelé à seconder dans leurs travaux les traducteurs qui travaillent pour les divisions politiques, lorsqu'ils se trouvaient surchargés. On me désigna aussi pour traduire les langues latine, italienne, espagnole et portugaise. Je me suis acquitté de mon mieux de ces divers emplois. N'ayant que des appointements médiocres et n'ayant, en outre, jamais participé aux gratifications pour les travaux extraordinaires que sous M. de Talleyrand, quoique j'aye constamment pris part à ces travaux, ma petite fortune se trouvant entièrement perdue et celle de ma femme singulièrement altérée par la révolution, je fis inscrire, il y a près de sept ans, mon second fils comme candidat pour l'école des jeunes de langues attachée à votre Ministère et j'attendais son admission à l'école qui m'aurait soulagé ;

<sup>1</sup> V. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre s. d. (du Brésil, 1817?) à M. Arsenne : « Tâchez d'engager papa à aller chez M. de la Besnardière. »

<sup>2</sup> Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

en attendant j'y préparais cet enfant, qui a actuellement quinze ans, en commençant à lui faire apprendre la langue turque, qu'il entend et parle assez aisément et surtout qu'il prononce parfaitement bien et dont il trace les caractères avec une certaine élégance. J'avais obtenu, il y a quinze à seize mois, la promesse verbale de votre prédécesseur de qui j'avais eu l'avantage d'être connu au Moniteur pour l'admission de mon fils à la première place vacante de l'école. Il est venu à en vaquer deux pendant que le Ministre était en Allemagne, auprès de Sa Majesté ; ayant été averti trop tard, je n'ai pu en obtenir aucune. Mon fils reste à ma charge et approche de l'âge de la conscription. En conséquence, je supplie Votre Excellence de donner les ordres qu'il soit admis s'il est possible comme surnuméraire et effectivement dès que cela sera possible à la première vacance. J'ai d'autant plus besoin de cette marque de bonté que l'éducation de mon aîné au lycée de Versailles où M. de Talleyrand avait bien voulu le faire entrer à demi-pension, et ensuite son entrée à l'école de Saint-Cyr, où il m'a fallu payer le trousseau, la pension entière et tout à l'heure l'équipement, mon fils venant d'être nommé sous-lieutenant, me rendent ce soulagement nécessaire. J'ose espérer que je n'aurai point fait en vain cet appel à la bienveillance de Votre Excellence qui voudra bien donner cette marque d'intérêt à un de ses employés qui se trouve le doyen des traducteurs après MM. Donon et Heinrich et qui a l'honneur de vous prier d'agréer ici l'assurance du profond respect avec lequel il a l'honneur d'être de Votre Excellence, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur

DENIS,

rue Notre-Dame des Champs, n<sup>o</sup> 17  
Paris, ce quinze décembre 1813. »<sup>1</sup>

Ce polyglotte si humble et si malchanceux était certainement un esprit cultivé, curieux de connaissances exotiques : aussi Ferdinand, apprenant, un jour de 1817, la publication prochaine d'un livre sur les idiomes africains, songera-t-il à son père : « Si je suis encore ici quand ce livre curieux doit paraître, je m'empresserai de te le faire parvenir », lui écrira-t-il ; et il ajoutera : « Tu connais parfaitement les coins et les recoins de la bibliothèque<sup>2</sup>. » Le fils avait donc de qui tenir le goût des livres et des sciences rares. De sa mère nous savons seulement que sa santé délicate inquiétait Ferdinand<sup>3</sup>. Est-il téméraire de supposer que

<sup>1</sup> Archives du Ministère des Affaires Étrangères.

<sup>2</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à son père, de Bahia, 22 décembre 1817.

<sup>3</sup> *Ibid*, passim.

ce ménage du XVIII<sup>me</sup> siècle fut semblable à beaucoup de foyers de ce temps, où la philosophie du siècle, l'esprit fort des idéologues, s'était installé, mais où la mère gardait les traditions religieuses ? On remarque, dans une lettre de la vingtième année de Ferdinand, telle page où le jeune voyageur daube sur les moines du Brésil, et où il inscrit transversalement, dans la marge : *Papa*. Sans doute, cette page était destinée à son père seul.

N'en concluons pas à un désaccord, à des troubles : les lettres de Denis respirent une vie familiale toute de tendresse, et où sans cesse se rencontrent des tableaux que Greuze eût aimés, les parents vertueux, le frère aîné, — Alphonse Denis, né le 25 décembre 1794, — et sa petite sœur Francisca, cette « Cisca » si vive, si espiègle. De loin, dans un de ses jours nostalgiques du Brésil, le jeune exilé évoquera ses journées d'été en Normandie, chez ses parents de Caix de Chaulieu : cette année encore, dans ces longs mois de 1818 où il languit à Bahia, la même vie champêtre et châtelaine a dû recommencer à Bernay : « Tout le monde, je crois, a dû s'y divertir selon ses goûts. Ma bonne mère a dû jardiner, jouir de la belle campagne. Je vois d'ici papa faisant le plus beau piquet du monde. Alphonse et M. Arsenne dédaignant ces plaisirs tranquilles et grimpant les beaux rochers de Mœniglez où ils pouvaient également esquisser des paysages et trouver le plan d'un mélodrame dans le genre romantique. M<sup>lle</sup> Cisca toujours aussi lutin que de coutume avec la gentille petite cousine. Au milieu de tout cela nos bons châtelains mettant tous leurs soins à ce que chacun soit satisfait <sup>1</sup>. » Nous nommions Greuze ; mais, à coup sûr, on devait lire Rousseau, dans cette famille ; et nous savons que Ferdinand lisait Bernardin de Saint-Pierre, Marmontel.

Les amis de sa famille composent autour de lui tout un petit monde d'autrefois. Au coin de la rue de Chevreuse <sup>2</sup>, « dans la maisonnette de la rue Notre-Dame-des-Champs » où ses parents auraient voulu le garder « tranquille et heureux » <sup>3</sup>, il a vu ces hommes d'ancien régime, ces femmes d'autrefois, dont il évoquera plus tard, avec mélancolie, les propos légers ou philosophiques <sup>4</sup>. C'était Salaville, qui avait été le collaborateur de Mirabeau, Ginguéné <sup>5</sup>, sans doute aussi Garat, Thurot <sup>6</sup>, gens de l'Institut

<sup>1</sup> *Ibid.* De Bahia, 2 novembre 1818, à ses parents.

<sup>2</sup> Voir la suscription d'une des lettres de Sainte-Beuve conservées à Sainte-Geneviève, ms. 3418.

<sup>3</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 22 mai 1817, à ses parents.

<sup>4</sup> Cf. dans le *Journal*, N<sup>o</sup> XXXI.

<sup>5</sup> Sur Ginguéné, cf. le *Journal* de Ginguéné édité par M. Paul Hazard, Hachette, 1910.

<sup>6</sup> Cf. *Journal*, N<sup>o</sup> XXXI.

et de la *Décade*, idéologues auprès de qui les bourgeois de Montparnasse recevaient l'écho des propos d'Auteuil, le reflet des « lumières ». Au Brésil, même, le jeune Ferdinand n'aura pas de lecture plus chère que cette *Décade philosophique*, où il lit les articles de M. Garat tandis que son frère s'entretient avec lui à Paris<sup>1</sup>. Il recherche, dans les pages de ce recueil, des anecdotes dont Alphonse puisse tirer des mélodrames<sup>2</sup>. Il déplorera, un jour, que les papiers de M. de Volney aient disparu<sup>3</sup>. Il a lu, ou lira, le *Rapport du physique et du moral* de Cabanis<sup>4</sup>. Les illuminés ou les théosophes l'ont déjà séduit. Il sourit un peu d'Azaïs, mais, dès sa vingtième année, il trouve quelque secours, aux mauvaises heures, dans son système des compensations : « Comme le système des compensations de M. Azaïs ne doit jamais avoir tort, tous ces désagréments étaient bien rachetés... », dira-t-il, au milieu de ses soucis d'Amérique<sup>5</sup> ; et il confiera aussi à son frère, qui en a grand besoin : « Sans être bien partisan du système créé par M. Azaïs, l'expérience m'a prouvé qu'il n'était pas dénué d'une sorte de fondement<sup>6</sup>. »

Mais le jeune philosophe a d'autres entretiens. Il commence à connaître le monde et y compte d'aimables amies, M<sup>lle</sup> Mélanie qui lui envoie des bonbons<sup>7</sup>, sa cousine de Caix qu'il embrasse « si elle veut bien le permettre<sup>8</sup> » et des dames auxquelles il ne manque jamais d'envoyer des hommages au bas de ses lettres : « Je n'ai pas besoin de te recommander de présenter mes respects à toutes ces dames »<sup>9</sup> ; c'est une formule qui lui est familière. On verra, au long de son journal, qu'il se plaît à observer les jolies femmes<sup>10</sup>, à rapporter les propos piquants d'une jolie bouche<sup>11</sup>, qu'il sait gré au savant Humboldt de savoir parler aux dames<sup>12</sup>. Il n'est pas seulement l'homme des livres. Les propos de la vie l'enchantent, et peut-être même les méditations de salon. Il sait parler de vers, il sait goûter la musique ; il joue

<sup>1</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 11 mars 1818, à son frère.

<sup>2</sup> *Ibid.*, Bahia, 22 décembre 1817, à son père.

<sup>3</sup> Voir *Journal*, N<sup>o</sup> III.

<sup>4</sup> Voir ses *Scènes de la nature sous les Tropiques*, 1824, p. 403.

<sup>5</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre s. d. à M. Arsenne, 1817 ?

<sup>6</sup> *Ibid.*, lettre à son frère, Bahia, 7 octobre 1818.

<sup>7</sup> *Ibid.*, lettre du 15 août 1816, à sa mère.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 21 décembre 1817, à sa mère.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 22 août 1816, à son frère, etc.

<sup>10</sup> *Journal*, N<sup>o</sup> XXVIII.

<sup>11</sup> *Ibid.*, N<sup>o</sup> XXXII.

<sup>12</sup> *Ibid.*, N<sup>o</sup> LXII.

du piano<sup>1</sup> ; il dessine, semble-t-il<sup>2</sup>. Le fidèle inséparable de la famille est le peintre Arsenne. Et puis, l'on compte des amis étrangers, qui ouvrent des horizons sur le monde : des sœurs anglaises, M<sup>lles</sup> Rolls, dont Ferdinand se dit le frère<sup>3</sup> ; le padre Francesco Manoel, qui le chargera de lettres pour Rio-de-Janeiro<sup>4</sup>. Ferdinand doit d'ailleurs rencontrer des étrangers et des diplomates voyageurs au Ministère des Affaires Étrangères, où il se prépare à remplir « un emploi de drogman dans les échelles du Levant » en accompagnant pendant plusieurs années son père dont « une maladie terrible » a interrompu les travaux<sup>5</sup>. Ses curiosités s'éveillent pour les pays lointains.

Le XVIII<sup>me</sup> siècle dont il hérite l'y pousse, par tout son exotisme d'histoires philosophiques et d'Indes galantes. Il peut lire dans Montesquieu que les peuples des tropiques ont « une imagination que tout frappe à l'excès »<sup>6</sup> ; il peut voir dans Buffon des colibris, des oiseaux-mouches ; et il saura l'imiter pour décrire ce qu'il a vu dans le monde tropical<sup>7</sup>. Robinson Crusœ enrichi de couleurs par Bernardin de Saint-Pierre, voilà de quoi

<sup>1</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 9 mars 1818, à son père : « Quant à l'étude de la musique, elle a été bien négligée malgré moi, mais un Portugais va peut-être me procurer un piano. Alors, je m'y mettrai avec ardeur. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, lettre de Bahia, 19 décembre 1817, à son frère : « Je possède plusieurs dessins, mais j'ai honte de les envoyer. Ils ne me paraissent pas dignes d'être offerts. »

<sup>3</sup> *Ibid.*, Lettre du Havre, à son frère, 22 août 1816 : « Je veux dire adieu à M<sup>lle</sup> Rolls. J'écrirai demain, mais dis-leur toujours, jusqu'à ce que je le lui répète, que je serai éternellement leur véritable ami. » — 12 mars 1817 : « Combien je remercie M<sup>lles</sup> Rolls de leurs bons soins [pour sa mère]. Elles ont des droits éternels à ma reconnaissance. » — 12 mai 1817 : « Parlons un peu de mes bonnes sœurs anglaises. Je vais leur écrire. Répète-leur bien, ma chère maman, qu'il n'y a pas de jour où je ne les remercie des soins qu'elles t'ont donnés pendant ta maladie. Elles peuvent en tout temps compter sur moi. J'espère qu'elles croiront toujours que je suis leur frère de cœur comme de nom. » Voir Appendice, note 2.

<sup>4</sup> *Ibid.* Rio de Janeiro, 12 mars 1817.

<sup>5</sup> Cf. note de F. Denis aux Archives des Affaires Étrangères, citée p. 28.

<sup>6</sup> *Esprit des lois*, liv. XIV, chap. III, cité par Denis : *Scènes de la nature...*, 1824, chap. I, p. 3.

<sup>7</sup> *Scènes de la nature...*, chap. V. *Les papillons, les colibris, les éphémères*, p. 46 : « Tout le monde a lu dans Buffon l'admirable description du colibri et de l'oiseau-mouche ; tout le monde connaît donc leur petitesse, leur éclat, leur vivacité, leur courage ; combien de fois ne les ai-je point admirés sur les aigrettes blanches du jembra ; s'ils passent d'un arbre à l'autre, le regard a moins de rapidité : soutenus par leurs ailes frémissantes au-dessus de la fleur épanouie, c'est dans l'air qu'ils sucent le miel et qu'ils s'enivrent de parfums. Le bleu du saphir, le vert de l'émeraude, l'incarnat du rubis étincellent de tous côtés. Je me suis dit bien souvent, quand la poésie s'emparera dans ces contrées de tous les trésors de la nature, que de comparaisons lui offrira ce charmant oiseau ; s'il est comme le papillon l'emblème de l'inconstance il pourrait être aussi l'image de la volupté. » N'est-ce pas un aimable *A la manière de Buffon* ?

rêve cet esprit aventureux : « J'ai toujours regretté, dira-t-il, que dans l'intéressant roman de Robison les effets d'une nature étrangère aient été aussi faiblement rendus. Si Bernardin de Saint-Pierre se fût emparé d'un sujet aussi fécond, il en eût tiré un bien plus grand parti <sup>1</sup>. » Il a pu lire dès ce temps des peintres français de l'Amérique, comme Préfontaine <sup>2</sup>, comme ce Malouet qu'il citera si souvent <sup>3</sup>, cet « ami de l'humanité » <sup>4</sup> en qui il découvre un poète de la race de Bernardin <sup>5</sup>. C'est le temps où l'on s'attendrit sur les amants exotiques, et Denis a répété les chants où Parny traduit « la muse sauvage », ces chants qui « respirent l'enchantement du plaisir » <sup>6</sup> ; il a lu *les Incas* de Marmontel <sup>7</sup>. Il ne serait pas de son siècle s'il n'avait rêvé des guerriers d'Ossian ; mais Ossian le conduit aux civilisations primitives, aux Foulahs, aux Otahitiens <sup>8</sup>. Il est d'un âge de poésie descriptive et il admire, — un peu trop au gré de Sainte-Beuve, — ces poètes de l'Empire qui chantent les plantes tropicales ou les jeunes sauvages, Castel et son poème des *Plantes* <sup>9</sup>, Delille et ses *Trois Règnes* <sup>10</sup> ou ses *Jardins* <sup>11</sup>, Millevoye <sup>12</sup>. L'attention de cette époque n'a-t-elle pas aussi été récemment attirée vers l'Amérique du Sud par tant de déportés que le Directoire y a jetés <sup>13</sup> ? « Ce n'est pas sans frémir » que Denis lira les récits de ces malheureux <sup>14</sup>. Son exotisme ressemble trop à celui des livres de son temps,

<sup>1</sup> *Scènes de la nature...*, chap. XIV, p. 115.

<sup>2</sup> *Maison rustique à l'usage des habitants de la partie de la France équinoxiale connue sous le nom de Cayenne*, par M. Préfontaine, Paris, 1763, 2 vol. in-8, cités par Denis avec éloge dans *la Guyane...*, 1823, p. 104 et dans son édition du *Voyage de Malouet*, notes p. 89.

<sup>3</sup> *La Guyane*, t. I, 1823, p. 3, 29, 43, 67, 154 ; t. II, p. 12. — *Scènes de la nature...*, 1824, p. 59. — *Voyages dans les forêts de la Guyane*, par P. V. Malouet, édité par F. Denis, 1853.

<sup>4</sup> *Scènes de la nature...*, p. 59.

<sup>5</sup> *Voyage...* de P. V. Malouet, nouvelle édition par F. Denis, p. 6.

<sup>6</sup> *Scènes de la nature...*, p. 233.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>9</sup> Il cite sa description du palmier, du baobab, *ibid.*, p. 13, 23.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>13</sup> *La Guyane...*, 1823, t. I, chap. IV ; t. II, p. 217-219.

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. I, p. 82. D'autres raisons encore attirent l'attention du moment vers l'Amérique du Sud : la cour de Portugal s'est retirée au Brésil. Elle est en relations avec le monde des arts français, et plusieurs artistes français (parmi lesquels le peintre Jean-Baptiste Debret, qui rendra compte de son voyage dans son *Voyage pittoresque et historique au Brésil ou séjour d'un artiste français au Brésil depuis 1816 jusqu'à 1831*, par J.-B. Debret, Paris, Firmin Didot, 1834, 2 vol.) sont désignés, en 1815, pour aller former un institut des beaux-arts à Rio-de-Janeiro.

pour ne s'être pas d'abord formé dans les livres. Il maudira la civilisation et l'Europe cruelle qui apportent l'esclavage à ces terres de la nature. Son *André le Voyageur* jettera l'anathème à la barbarie des colonisateurs, à leur « pitié sanguinaire »<sup>1</sup>. Denis décrira les supplices des malheureux asservis<sup>2</sup>. Il énumérera les nobles leçons de la sagesse primitive que « les bons Ghiolofs » donnent aux « grands civilisateurs » ; il louera, chez les Sénégalais, « le bon sens de l'enfant de Diderot » qui refusait d'apprendre à lire<sup>3</sup>. Le futur historien du matelot Selkirk, le futur romancier d'*André le Voyageur* et des découvreurs de l'Amérique, songe à partir vers ces peuples heureux.

Au reste, des soucis de famille l'invitent au départ. La fortune des siens est précaire. Alphonse, qui a fait la campagne de France, qui a été décoré après Montereau, est un de ces officiers de l'armée de la Loire, que la Restauration vient de jeter dans la classe désœuvrée et désorientée des demi-soldes. Il se dépense en essais décevants. Plus d'une fois, Ferdinand avouera sa préoccupation : « Combien le sort d'Alphonse me tourmente. Que fait-il ? Sa place lui rapporte-t-elle quelque chose ?<sup>4</sup> » — « J'ai appris avec grand chagrin qu'Alphonse s'est vu dans la nécessité de quitter sa place<sup>5</sup>. » — « Je vois avec peine, mon bon ami, que tu as manqué encore un emploi<sup>6</sup>. » Lui-même, qui pouvait espérer des appuis dans la diplomatie impériale, ne devra-t-il pas changer de voie ? Que d'efforts ont été faits pour lui ouvrir une carrière ! Le 1<sup>er</sup> février 1810, son père a sollicité son inscription sur la liste des « jeunes de langues » afin que Ferdinand pût être admis à l'école du drogmanat pour la première place vacante. Cette demande a été renouvelée le 8 juin, le 15 décembre 1813<sup>7</sup>. Tous ces efforts vont se trouver perdus, « son père ayant été mis à la retraite après d'honorables services »<sup>8</sup>. A sa notice de 1845<sup>9</sup>, on entrevoit le désarroi de ce moment : « Les événements politiques ayant donné une autre direction à ses idées... » Et Cisca grandit, il faut songer à sa dot. Ferdinand avouera

<sup>1</sup> *André le Voyageur*, 1827, p. 35, cf. p. 82, sur les malheurs des Hindous.

<sup>2</sup> *La Guyane...*, 1823, t. II, p. 17-19 et la gravure représentant une négresse déchirée à coups de fouet, une négresse à la chaîne et chargée d'un poids. *Ibid.*, t. I, p. 89-100.

<sup>3</sup> *Les Proverbes* (Extrait de la *Revue de Paris*, t. XLIII, 4<sup>me</sup> livraison, p. 5).

<sup>4</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 12 mai 1817.

<sup>5</sup> *Ibid.*, à sa mère, de Bahia, 21 décembre 1817.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 11 mars 1818, à son frère.

<sup>7</sup> Dossier de Jean-Ferdinand Denis aux Archives des Affaires Étrangères.

<sup>8</sup> Note de F. Denis aux Archives des Affaires Étrangères, citée p. 28.

<sup>9</sup> Voir page 3, note 2.

aux siens, en les quittant, ce qu'il veut conquérir : « Une dot à la gentille petite Cisca, du bien-être pour vous tous <sup>1</sup>. » « Je pense... à la dot de Cisca, à son établissement », déclarera-t-il pour se rendre courage <sup>2</sup>. « Il me faut du courage, mais je sens aussi qu'il ne faut pas se laisser abattre dans une circonstance d'où dépend peut-être notre bien-être à tous », écrit-il à sa « chère maman », aux jours où il attend encore le bateau, au Havre <sup>3</sup>. C'est au Brésil qu'il va demander la fortune.

\* \* \*

Non pas au Bengale, comme le prétend sa notice de 1845 : ses lettres de jeunesse ne parlent que de Brésil : « Je saurai arracher de la terre du Brésil une dot... <sup>4</sup> » Sans doute, son frère le pousse vers l'Inde merveilleuse où se conquièrent les richesses : « Ton idée du Bengale me passe souvent par la tête », lui écrit Ferdinand, de Bahia, le 19 décembre 1817. Il lui arrive de faire ce rêve : « L'Inde serait peut-être une ressource assurée <sup>5</sup>. » « Mais s'éloigner encore ! <sup>6</sup> » Son courage ne va pas jusque-là ; et ce n'est pas, sans doute, comme le prétendra sa notice de 1845, l'absence de bâtiment en partance pour Goa qui le retiendra au Brésil. Du reste, pourquoi ne pas faire, à Bahia, une carrière consulaire ? Attaché à un ami de sa famille, M. Plasson, agent consulaire dans cette ville, il besognera sous sa direction <sup>7</sup>. Il aspirera à voir M. Plasson « confirmé consul » ; il est impatient de faire régler son propre sort, avec celui de son ami.

S'il ne doit trouver, dans ces trois années d'exil, ni fortune ni carrière, il s'y découvrira lui-même. Et d'abord, avant le départ même, dès le Havre, c'est la mer. Ce Parisien, qui se fera l'historien des aventuriers et des navigateurs, a rencontré là sa vocation : « J'ai été voir la mer en arrivant, écrit-il aux siens le 15 août 1816, et je te dirai comme Eudoxie qu'elle est bien grande. C'est un spectacle si imposant ! J'aurais bien désiré que vous eussiez pu l'admirer avec moi. J'ai entendu avec étonnement le mugissement des vagues. C'est le seul accompagnement qui convienne

<sup>1</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417. Lettre à son frère, de Bahia, 9 juin 1817.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 19 décembre 1817, à son frère, de Bahia.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 15 août 1816, à sa mère.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 9 juin 1817, à son frère.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 3 avril 1818, à sa mère, de Bahia.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 19 décembre 1817, à son frère.

<sup>7</sup> « Le Consulat m'occupe passablement. » (*Ibid.*, 9 juin 1817, à son frère.) « La carrière qui s'offre à moi me plaît. J'ai du goût pour le genre de travail qu'elle nécessite. » (*Ibid.*, lettre s. d. à M. Arsenne.)

à cette scène magnifique. Si vous saviez comme les navires s'élèvent majestueusement au milieu des flots qui se brisent autour d'eux !!! Ces choses-là seront toujours nouvelles pour moi. Je ne pourrai jamais me lasser d'admirer<sup>1</sup>. » Les vastes espaces de l'Océan et ceux qui les ont parcourus, marins anglais, compagnons de Colomb, Portugais, il passera sa vie à rêver d'eux. Le « génie de la navigation » anime cet érudit, ce bibliothécaire ; il aime chez Lamartine la poésie de la mer<sup>2</sup> ; il retiendra un vieil adage : « Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer<sup>3</sup>. » Son imagination reste marquée de sa première traversée.

Entendons-le, ce 3 septembre 1816, à 6 heures du matin, dire à son frère ses étonnements et ses découvertes : « Je t'écris en rade devant Madère. J'ignorais qu'on dût y relâcher... Nous sommes arrivés après neuf jours de traversée... J'entre dans des mers moins connues et beaucoup plus belles. J'ai déjà vu les fameux poissons volants et les souffleurs, sans oublier MM. les marsouins. Tous ces animaux quand ils paraissent nous amusent fort<sup>4</sup>. » Le Brésil, — Rio-de-Janeiro, puis Bahia, — sera aussi l'émerveillement de sa jeunesse : de Rio, le 12 mars 1817 : « Il est difficile de trouver un plus beau pays que celui-ci...<sup>5</sup> » ; et de Bahia, le 12 mai suivant : « M. Plasson habite le haut. Sa maison est située au bord de la mer, sur une éminence d'où nous nous (*sic*) voyons entrer et sortir tous les bâtiments. De l'autre côté, la vue est bornée par des parcs d'orangers, de citronniers, de manguiers, de cocotiers. Bref, il n'y a pas une plus belle vue au monde...<sup>6</sup> » Beauté, aussi, de ces « forêts vierges de l'intérieur » qu'il a visitées à la recherche de la fortune<sup>7</sup>. Le charme agit, d'une terre riche et chaude, d'une vie indolente dans un décor splendide : « Hier, dimanche, écrit-il le 12 octobre 1818 dans le journal de son voyage, *Mes sottises quotidiennes*<sup>8</sup>, j'ai fait un peu le Brésilien (*sic*), c'est-à-dire, le paresseux. » Il se divertit au spectacle de la rue, du théâtre, de l'église même. Au temps du carême, il a vu, « dans l'église même », se jouer « les mystères... comme au XIV<sup>me</sup> siècle », un rideau tomber, tout un tableau vivant se dérouler<sup>9</sup> ;

<sup>1</sup> *Ibid.*, à sa mère, du Havre, 15 août 1816.

<sup>2</sup> Cf. N<sup>o</sup> XXIX, note 1.

<sup>3</sup> *Essai sur la philosophie de Sancho*, dans le *Livre des Proverbes français*, de Leroux de Lincy, t. I, p. 12.

<sup>4</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Notice de 1845, v. p. 3, note 2.

<sup>8</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3421, 21 pages in-8 (la première manque).

<sup>9</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre du 3 avril 1818, à son père.

il a entendu, dans un couvent de Bénédictins, telle grande scène vécue, « confession religieuse léguée par le moyen âge », et où tout était sincère : « Le prêtre, c'était le *chœur* sacré des drames antiques, et cette femme, arrachée aux joies désordonnées du monde, disait réellement au peuple, par ses sanglots, qu'elle se repentait, et qu'au sortir de l'église, elle irait chercher dans les austérités du cloître le pardon qu'elle attendait <sup>1</sup>. » Et quelle soirée qu'*Iphigénie* jouée au théâtre de Bahia : « On donnait le sacrifice d'Iphigénie, pièce imitée, je crois, des anciens tragiques. Il est difficile de voir quelque chose de plus grotesque que le senhor Agamemnon traînant un sabre à la hussarde. Dans cette circonstance, Achille n'aurait pu se défendre contre le Roi des Rois ; il n'était armé que d'un briquet. Quant au prudent Ulysse, l'estimable mulâtre chargé de le représenter n'ayant pu résister à la Circé qui lui offrait une coupe de rak, le malheureux héros chancela pendant tout le cours de la soirée <sup>2</sup>... »

La science et l'art furent aussi du voyage. Denis ne manque pas de fréquenter les bibliothèques. Il connaît « M. Lucio, bibliothécaire de Bahia, homme instruit quoique *filho da terra* <sup>3</sup> ». Il va écouter la musique de Neukom <sup>4</sup>. Il vit dans un groupe d'artistes : Grain, peintre de miniatures <sup>5</sup>, « Hippolyte Taunay, fils d'un célèbre peintre de ce nom. C'est un jeune homme aimable et instruit, autrefois élève de Vauquelin, mais s'étant livré depuis à la peinture » <sup>6</sup>, bon peintre, sans doute, lui-même, excepté quand il s'agit de portraits <sup>7</sup>. Il vit aussi dans un groupe de femmes aimables, et les vingt ans du jeune secrétaire s'éveillent à de tendres sentiments.

<sup>1</sup> *Luiz de Souza*, 1835, t. II, p. 324. En note : « L'auteur a été témoin d'une cérémonie toute semblable dans un couvent de Bénédictins. »

<sup>2</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre incomplète, à son père, janvier 1818 ?

<sup>3</sup> *Ibid.*, 22 décembre 1817, à son père.

<sup>4</sup> Voir *Journal* N° XXI.

<sup>5</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à M. Arsenne, s. d., 1817 ?

<sup>6</sup> *Ibid.*, 22 juin 1819, à son père. — Par lui, F. Denis fut mis en rapport avec les membres de cette mission Debret dont nous avons parlé plus haut, et qui joue un rôle important dans l'histoire des relations de la France avec le Brésil.

<sup>7</sup> *Ibid.*, lettre à M. Arsenne, non datée, 1817 ? — Hippolyte Taunay collaborera avec Denis en l'honneur du Brésil : le *Brésil*, etc., par MM. H. Taunay et F. Denis (6 vol., 1821-1822), *Notice historique et explicative du Panorama de Rio de Janeiro*, par MM. H. Taunay et F. Denis (1824), à l'occasion du panorama du peintre Ronmy. Une branche de la famille Taunay se fixera au Brésil : don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, recommandera à Denis, dans une lettre du 14 mai 1878, « le major Alfred d'Escragnolle Taunay, fils de Félix-Emile Taunay qui a été mon maître et à qui je dois en grande partie mon goût pour tout ce qui est beau ; son grand-père était le peintre Taunay, qui est venu au Brésil avec Debret. Il appartient à l'armée brésilienne... » (Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3419).

Nous attendons, ici, Atala, et tant de jeunes Indiennes que célèbrent les vers et les romans de l'époque. Denis les a vues, ces femmes d'Amérique, mais il n'a vu en elles qu'abattement, misère, et la tristesse même de leur nudité ; il les a vues « enfanter dans la solitude » ; et, « pour faire acte de sincérité complète », il a connu leur grand amour : « l'eau-de-vie de cannes »<sup>1</sup>. « En vérité, je ne me sens pas du tout en disposition de faire la cour aux Boutikoudes », écrit-il gaîment à son frère<sup>2</sup>. Mais « la petite M<sup>me</sup> Plasson », confie-t-il à son cahier de *Sottises quotidiennes*<sup>3</sup>, le 7 octobre 1818, retient son attention. Elle est, dit-il, « douée d'un caractère qui mériterait d'être détaillé par un observateur plus exercé que moi, semble vive à l'excès, capricieuse, bonne et spirituelle. Elle a tout ce qu'il faut pour être aimée et faire enrager ceux qui auront le malheur de lui rendre leurs hommages. » Cette « nouvelle Roxelane » lui donne de timides espoirs. Mais que d'alternatives ! « C'est une singulière petite personne, M<sup>me</sup> Plasson, dit-il le 8 octobre dans ce même cahier. Elle m'a repris en amitié et me détestait il y a quelques mois après m'avoir aimé d'abord. » Mais le cœur de Denis a senti d'autres atteintes : certaine Clarisse à qui M. Plasson ne laisse pas de prêter, de son côté, un peu trop d'attention, et qui s'entend à faire souffrir le pauvre Ferdinand par une indifférence affectée<sup>4</sup>. Dès le 9 juin 1817, Denis contait à son frère les manèges de la coquette : « Je te dirai que j'ai fait la sottise d'être amoureux pour conserver ma sagesse, que pour la première fois de ma vie, je me suis avisé de faire une déclaration, que j'ai été bête, bête, mais assez bête [pour] oublier tout ce que j'avais cherché dans ma tête pour dire. Mon cœur a parlé le premier et j'ai dit tout bonnement : Je vous aime, je vous adore. Cela avec un peu de fièvre n'a pas très mal fait. On m'a pardonné en faveur de l'intention... » Seulement, l'escadre de Pernambuco est arrivée sur ces entrefaites, avec ses comtes et ses ducs. Denis a vu ses affaires se gâter. « J'ai dit, je crois, quelques impertinences que l'on n'a pas si bien pris que mes bêtises. Eh bien, mon ami, on ne me parle plus... Je m'aperçois, ajoute-t-il, que j'ai oublié de te dire quelle était ma demoiselle. Sa mère est française, fille d'une dame française, mère de deux autres demoiselles et d'un fils. Cette dame, après la mort de son mari, est venue s'établir à Rio, où elle a épousé un Portugais, M. Procopio de Castro, greffier de

<sup>1</sup> *Les femmes du Brésil*, textes cités par M. André Monglond, *Revue de littérature comparée*, janvier 1931, p. 89-90.

<sup>2</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417. Lettre de Bahia, 9 juin 1817.

<sup>3</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3421.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 7 octobre 1818.

la junte de Bahia... M<sup>lle</sup> Clarisse est l'aînée. Elle a de l'esprit <sup>1</sup>, une assez jolie figure, assez gentille, touche du piano, danse fort bien... Mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle est fort coquette et que don Luis d'Aponte me coupe l'herbe sous le pied <sup>2</sup>... » Après don Luis, c'est son ami Taunay qui fera souffrir le pauvre Ferdinand : « Décidément, Yaya m'abandonne, inscrit-il dans son cahier intime le 19 décembre 1818. Ses serremments de main sont supprimés. M. Taunay à qui l'on a accordé le titre de frère semble devoir me succéder. On devient rêveuse, on lui donne les noms les plus aimables <sup>3</sup>... »

Il l'appelait déjà sa femme, dans le secret de son cahier. Et voici un rêve de jeunesse qui s'envole. Les autres suivent. Le jeune homme pauvre connaît les amertumes de la pauvreté, et son caractère y prend une ombrageuse susceptibilité : « Il y a longtemps, écrit-il, que je devrais être convaincu, le jeune homme sans fortune et sans protection doit plus que tout autre s'observer en société... Rien ne lui est pardonné <sup>4</sup>... » Il sent l'isolement de l'exil, la difficulté de s'imposer à un monde étranger, la décevante illusion du chercheur de trésors. A Alphonse qui, désemparé, veut venir le rejoindre, il lance ce cri d'alarme : « Je ne saurais trop te dissuader d'exécuter ton projet <sup>5</sup>. » La carrière consulaire se ferme pour lui en même temps que pour M. Plasson : « Mes 19 ans passent. Le Ministère nous retire l'espoir que nous avions en lui <sup>6</sup>. » M. Plasson part, et Denis dit seulement à ses parents, le 24 septembre 1818 : « M. Plasson nous a quittés le 16 de ce mois... Je suis à la chancellerie, dont les bénéfices sont partagés entre M. Berthon et moi <sup>7</sup> » ; mais son cahier intime avoue, à ce sujet, une nouvelle déception : « 3 décembre 1818. Il est bien pénible pour moi de penser que M. Plasson m'a quitté sans m'offrir des ressources assurées. Toutes celles qu'il disait m'avoir laissées sont imaginaires. La pension de 16,000 R. que M. Lacerda <sup>8</sup> devait me faire se trouvant fondée sur une dette dont le payement était trop incertain pour qu'on pût raisonnablement y compter... M. Berthon dont je ne puis suspecter la véracité m'a dit qu'on lui a dit de ne me rien donner. Pourquoi alors me laisser

<sup>1</sup> Dans son cahier de *Sottises quotidiennes*, Denis la trouve au contraire assez sotté, mais ne désespère pas de lui donner de l'esprit.

<sup>2</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à son frère, 9 juin 1817.

<sup>3</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3421, *Mes Sottises quotidiennes*.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 16 décembre 1818.

<sup>5</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 23 juillet 1818.

<sup>6</sup> *Ibid.*, à sa mère, 3 avril 1818.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Sur lui, voir F. Denis : *Les Voyages du Dr Lacerda dans l'Afrique orientale*, 1882.

dans le doute sur ce qu'on avait l'intention de faire à mon égard<sup>1</sup> ? » Décidément, dès ses premiers pas dans la vie, le monde ne lui apparaît pas sous de belles couleurs, et l'on pourra lui pardonner quelques défiances, quelques traits de misanthropie. Le mot de mélancolie revient avec insistance, parmi ses « sottises quotidiennes ». Celui de nostalgie pourrait y revenir aussi. La petite Cisca, — à qui il réserve « un fort bel oiseau bleu couleur du tems »<sup>2</sup>, — grandit, et ses lettres montrent en elle « des progrès surprenants. Encore quelques mois et ce sera tout à fait une demoiselle »<sup>3</sup>. Il l'imagine dans la maison, gambadant « avec Blanchette en attendant que la saison lui permette d'aller cueillir des fraises »<sup>4</sup>. Comment n'être pas tenté des appels qui viennent de France, de la maisonnette qui l'attend ? Et c'est ainsi que, pauvre d'argent, dénué d'espérance, revient en 1820 l'explorateur novice<sup>5</sup>.

Non pas les mains vides, pourtant : il rapporte de là bas des notes qui serviront à ses livres prochains, et il remettra immédiatement au « célèbre Malte Brun » des extraits<sup>6</sup> dont il pourra tirer parti pour sa Géographie Universelle, qui paraît de 1820 à 1827<sup>7</sup>. Il a étudié le portugais et deviendra un maître dans ce domaine. Avant de s'embarquer, il avait occupé son attente, au Havre, à l'apprendre, ainsi que l'anglais<sup>8</sup> ; la littérature de cette langue ne lui avait pas d'abord paru fort riche : « Les Portugais n'ont pas beaucoup d'auteurs, comme le Camoëns au moins »<sup>9</sup> ; mais il s'était diverti à l'enrichir d'une traduction de M<sup>me</sup> de Genlis<sup>10</sup>. Bientôt, il se livrera sans réserve à cette littérature de découvreurs et de conquérants. Il se livrera à l'histoire du Brésil, qu'il connaîtra mieux qu'aucun Français, et il laissera la trace la plus profonde dans les études brésiliennes : « Lorsqu'il s'agit de connaître l'histoire et la géographie du Brésil au temps passé, lui écrira en 1878 don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, c'est tout naturel que l'on fasse appel à vous. Noblesse oblige... » Ses « sentiments brésiliens » le feront même députer à un congrès

<sup>1</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3421.

<sup>2</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 5 février 1818.

<sup>3</sup> *Ibid.*, lettre à sa mère, 11 mars 1818.

<sup>4</sup> *Ibid.*, à sa mère, 3 avril 1818.

<sup>5</sup> Voir Appendice, note 3.

<sup>6</sup> Notice de 1845, cf. p. 3, note 2.

<sup>7</sup> Denis connaissait d'ailleurs les œuvres antérieures de Malte Brun, et il cite ses « anciennes Annales » (*Scènes de la Nature*, 1824, p. 103).

<sup>8</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre du Havre, 17 août 1816.

<sup>9</sup> *Ibid.*, Rio-de-Janeiro, 12 mars 1817.

<sup>10</sup> *Ibid.*, Bahia, 9 mars 1818, à son père.

international par l'Institut historique de Rio, pour le représenter « comme un des siens »<sup>1</sup>. Denis a gagné, à ce voyage décevant, une âme nouvelle, une âme portugaise et brésilienne.

Ce Parisien, dont l'enfance paraît partagée entre Montparnasse et la Normandie, se révèle homme du Midi. Il nous suffirait, pour le sentir, d'emprunter à son frère Alphonse, le futur député du Var, le futur maire d'Hyères, quelques lignes de ses *Chroniques et traditions provençales*<sup>2</sup> : « S'il est vrai, comme l'ont voulu prouver quelques auteurs, que les sensations et que les sentiments ou affections de l'âme soient plus prononcés chez les peuples qui habitent le Midi que chez ceux qui demeurent vers le Nord ; si les produits de l'imagination y portent davantage l'empreinte de passions énergiques ou même exagérées ; si, étranger à tous les calculs de forme ou de convenance, l'esprit s'y livre à des écarts piquants ou inattendus... », certes, le goût de l'énergie qui s'avoue souvent chez l'auteur des *Scènes de la nature*, ses rancunes tenaces, passionnées, — que l'on observe comment il s'acharne contre le vicomte de Santarem, — sa curiosité du piquant, de l'inattendu, ne démentent pas cette description. « Soleil, beau soleil ! » ce cri qu'il emprunte à Parny pourrait être sa devise. C'est aux peuples du soleil, aux littératures du midi, qu'il va d'instinct. Ce sont les horizons éclatants de la Méditerranée qu'il s'attarde à évoquer avec Ballanche, en plein carrefour de la Croix-Rouge, par une nuit froide de Paris. Je ne sais quelle chaleur d'imagination l'apparente au romantisme méridional. Du voyageur va se dégager une sorte de poète.

\* \* \*

Ou du moins un certain besoin de poésie. Parmi les siens, ce besoin n'était pas isolé. Alphonse rêvait de gloire théâtrale. De Bahia, Ferdinand suivait ses efforts, ses espérances. « Ton mélodrame est achevé, dis-tu. *Te Deum laudamus*. Je ne doute pas qu'il n'ait réussi<sup>3</sup> » ; quelques jours après, il y revient : Conte-moi en détail les succès du mélodrame<sup>4</sup> » ; et comme ces détails ne viennent pas : « M. l'auteur manqué ou tombé, que dois-je penser du mélodrame dont vous m'aviez annoncé la représentation depuis plus de six mois<sup>5</sup> ? » Mais il lui cherche, dans la *Décade*, « un superbe

<sup>1</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3419, lettre de don Pedro d'Alcantara, 15 décembre 1874.

<sup>2</sup> 1831, p. 1.

<sup>3</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à son frère, 9 juin 1817.

<sup>4</sup> *Ibid.*, à son frère, 19 décembre 1817.

<sup>5</sup> *Ibid.*, à son frère, de Bahia, 11 mars 1818.

sujet », « pour le bien du mélodrame »<sup>1</sup>. L'Odéon s'ouvrit bien à Alphonse Denis,—l'Odéon, mais non pas la gloire : « *L'Ami du mari ou la Bague*, comédie en un acte et en vers par M. Alphonse Denis, représentée au second Théâtre français, le 12 mars 1822 », ne se distingue pas de tant d'essais où se prolonge la veine d'Andrieux, de Collin d'Harleville, où se prépare celle de Ponsard. Comment une bague revient à celle qui l'a donnée et lui décèle une trahison, comment « l'ami du mari » tente d'être aussi celui de la femme, cette question intéressa peut-être M. Garat ; elle nous laisse indifférents. Et ces vers ne sont guère de ce « genre romantique », que Ferdinand, en 1818, attribuait à son frère<sup>2</sup>.

Ferdinand rapporte du Brésil de tout autres sujets et de nouvelles images. Il en rapporte aussi, par malheur, le style des *Incas*, et son Delille, et son Castel. De ses lettres, de ses notes, il sera aisé de dégager les volumes sur *le Brésil*, qu'il publie en 1821 et 1822 et qu'il signe avec Hippolyte Taunay, mais dont il est le véritable auteur<sup>3</sup>. Bientôt après viendront deux volumes sur *Buenos Ayres et le Paraguay* (1823), deux volumes sur *la Guyane* (1823), et il pourra lire, dans le salon de Thurot, quelques pages de la « somme » qu'il prépare, ces *Scènes de la nature sous les Tropiques*, où il énumère les thèmes exotiques et « leur influence sur la poésie ». Ce que Chateaubriand avait fait dans *le Génie du christianisme* pour les thèmes religieux, ce que Marchangy avait voulu faire, dans sa *Gaule Poétique*, pour les thèmes du moyen âge, il le tente, dans ce livre de 1824, pour les thèmes exotiques ; il en présente un vrai répertoire, il en offre l'ébauche aux poètes futurs. Ainsi, le romantisme constitue peu à peu ses collections de sujets ou d'images historiques et géographiques. Denis fut un des artisans de ce qu'on pourrait appeler la géographie romantique, cette géographie dont les grandes œuvres vont de l'*Itinéraire* de Chateaubriand au *Cosmos* d'Humboldt, à laquelle travaille un Alexandre de Laborde comme un comte de Forbin, et qui relie les lettres édifiantes des vieux missionnaires aux dissertations de Malte Brun, la sensibilité de *la Chaudière Indienne* à la vertu du jeune Anacharsis<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, à son père, 22 décembre 1817.

<sup>2</sup> *Ibid.*, à ses parents, de Bahia, 2 novembre 1818.

<sup>3</sup> M. Le Gentil a signalé les analogies entre ces volumes et les notes de voyage de Denis (*Biblos*, Coïmbre, juillet-août 1928).

<sup>4</sup> A cette géographie romantique il faut rattacher des *Voyages pittoresques et romantiques* comme ceux de Taylor et Nodier. Cette collection curieuse a certainement agi sur l'imagination de F. Denis, ami de Nodier. Et Taylor a fait connaître au public français, dans son *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal...*, les mêmes pays que Denis, qui se plaît à citer cet ouvrage (*Luiz de Souza*, 1835, p. 342 ; *Chroniques chevaleresques*, 1839, p. 161-163).

*Le Globe*, attentif à tout ce qui paraît de science le romantisme, ne pouvait négliger Denis. Un jeune critique signala ce jeune auteur : c'était un voisin de Montparnasse, Sainte-Beuve. « Ces *Scènes des Tropiques* par où votre jeunesse a débuté et qui ont commencé notre liaison », comme écrira quarante ans plus tard l'auteur des *Lundis*, furent l'occasion d'une amitié dont un recueil de lettres en partie inédites garde le souvenir, dans un dossier de Sainte-Geneviève<sup>1</sup>. On y passe du solennel « Monsieur » ou du « Monsieur Denis » au familier « Mon cher Ferdinand ». A la mort de sa tante, Sainte-Beuve envoie ce billet à son nouvel ami :

« MONSIEUR,

Ma mère et moi avons la douleur de vous annoncer la mort de ma tante Cormier décédée hier à 5 h.  $\frac{1}{2}$  du soir et de vous inviter au convoi qui aura lieu demain, vendredi à midi très précises (*sic*) église St-Sulpice.

SAINTE-BEUVE.

Monsieur F. Denis, rue Notre-Dame des Champs, N<sup>o</sup> 26, Paris<sup>2</sup>. »

Un jour, les deux amis projettent de faire ensemble une visite, puis Sainte-Beuve se ravise<sup>3</sup>. Puis, c'est un petit dîner de voisin à voisin<sup>4</sup>. Et aussi, sans doute, des conseils de voisin à voisin, semblables à ceux que le critique avait donnés dans son article. Dans les *Scènes de la Nature*, dans le roman d'*André le Voyageur* qui paraît en 1827, Sainte-Beuve reconnaissait, — il le dira plus tard, — « un représentant très pur

<sup>1</sup> Ms. 3418. — 7 de ces lettres, on le verra, ont été publiées dans le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, Paris, 1904. Nous publierons au cours de cette préface les 8 lettres qui restent inédites. — Voir Appendice, note 4.

<sup>2</sup> Inédit.

<sup>3</sup> « Ce dimanche,

J'ai bien l'honneur de saluer Monsieur Denis et de le prier de me pardonner mon étourderie. Quand j'acceptai hier la visite chez M. Villenave, j'avais tout à fait oublié que j'étais retenu cette même soirée pour entendre le discours d'ouverture du cours de M. Lami à l'Athénée. En rentrant à la maison, une lettre de lui me l'a rappelé. Si donc Monsieur Denis voulait avoir la bonté de me désigner un autre jour, soit aujourd'hui soit demain, soit mercredi, je serais à ses ordres et doublement obligé de sa complaisance. » Publié dans le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, 1904, p. 418. — Le cours de M. Crussolle Lami fut fait à l'Athénée, en 1827.

<sup>4</sup> « Ce dimanche, 9,

MON CHER FERDINAND,

Serez-vous assez aimable pour vouloir bien faire (demain, lundi à 6 h. moins le quart) un petit dîner bien simple et frugal chez ma bonne mère. Vous nous feriez bien du plaisir, vous n'en pouvez douter.

Tout à vous.

Amitiés à M. Arsène.

SAINTE-BEUVE. » — Publié *ibid.*, p. 419.

et très sensible de l'inspiration propre venue de Bernardin de Saint-Pierre », un écrivain de « son école »<sup>1</sup> ; et c'est aussi ce qu'il disait, sur un petit billet, un « in-18 » rapide, aussitôt après la lecture d'*André le Voyageur*<sup>2</sup>. Mais en même temps, il devait lui répéter les avis littéraires qu'il lui avait donnés dans *le Globe* : pour la couleur exotique et historique, Bernardin ne suffit pas ; voyez Cooper, voyez Walter Scott.

Or les Denis étaient en relations avec des écrivains qui proposeront à l'auteur des *Scènes de la Nature* des conseils semblables : Thierry à qui Alphonse Denis dédiera bientôt un livre ; Raynouard sans doute, qu'Alphonse regarde comme un maître<sup>3</sup> et qui, « depuis longtemps » a signalé à Ferdinand certains détails érudits — « le savant et respectable Raynouard auquel il faut toujours avoir recours dans tout ce qui a rapport aux littératures du midi de l'Europe »<sup>4</sup>. Le moyen âge est un monde bigarré que l'un et l'autre se plaisent à évoquer — et Paulin Pâris aussi — « M. Paulin Pâris..., un de ceux qui ont le plus fait dans cette œuvre de régénération du moyen âge »<sup>5</sup>. Aux yeux des frères Denis, la couleur locale et historique n'est pas aussi démodée que l'on commence à le prétendre ; le roman historique, la chronique pittoresque gardent leur attrait romantique : « On a dit et les feuilles périodiques commencent à répéter, — écrit Alphonse en tête

<sup>1</sup> Bernardin de Saint-Pierre dans l'édition de *Paul et Virginie*, Curmer, octobre 1836, *Portraits Littéraires*, t. II, p. 140.

<sup>2</sup> « Ce vendredi,

MON CHER AMI,

Je vous envoie quelques-uns des ouvrages que vous avez eu la complaisance de me prêter, et en particulier votre *André* que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt. C'est un roman de la famille de *Paul et Virginie* et qui ne dépasse nullement ses aînés. Je vous ferai, si vous jugez à propos d'envoyer un exemplaire au *Globe*, une petite annonce que nous tâcherons de faire passer avant le 1<sup>er</sup> janvier. Veuillez me le dire : elle sera faite aussitôt que le livre envoyé au bureau. Si vous avez fini de *Montaigne* je vous serais obligé de le remettre à la porteuse du billet parce que je vais m'y mettre et à Rabelais. Pour clore mon in-18 mille amitiés.

Mes respects chez vous.

SAINTE-BEUVE. »

Publié *ibid.*, p. 419, avec un assez piquant contre-sens. Le *Livre d'Or* imprime : « Je vais m'y mettre et à Rabelais pour clore mon in-18 », et en conclut que Sainte-Beuve ne prévoyait pas encore les 2 vol. in-8 de son *Tableau de la Poésie française au XVII<sup>me</sup> siècle*. En fait cet in-18 est sa lettre, de petit format. — L'annonce promise dans ce billet a paru dans le *Globe* du 25 décembre 1827.

<sup>3</sup> Alphonse Denis : *Chroniques et traditions provençales*, 1831, p. 167. — F. Denis avait cité une ode de Raynouard dans ses *Scènes de la Nature*.

<sup>4</sup> *Essai sur la philosophie de Sancho*, par F. Denis au t. I du *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy, p. 17, note.

<sup>5</sup> F. Denis, dans le *Manuel du peintre d'Arsenne*, t. I, p. 235. Cf. *Le Monde Enchanté*, p. 158, note.

de ses *Chroniques et Traditions Provençales*<sup>1</sup> — qu'on avait à satiété goûté de la couleur locale..., que les vitraux gothiques, à travers leurs mille couleurs, reflétaient un jour faux et fatigant... On n'a pas voulu voir que les reproches s'adressaient directement aux défauts du genre plutôt qu'au genre lui-même. » Ferdinand approuvait assurément ces lignes. Non pas qu'il fût romantique effréné : en écoutant la préface des *Orientales* il faisait des réserves ; et je ne sais si *Hernani*, qu'il vit à sa troisième représentation<sup>2</sup>, parut bien espagnol à cet érudit des lettres espagnoles. Mais il s'intéressait aux efforts poétiques de la jeune école. Il écoutait Sainte-Beuve et Ballanche parler de rythmes nouveaux. Il appuyait à coup sûr le critique ami auprès de son autre ami, Senancour, pour arrêter celui-ci sur la voie d'une prose terne et incolore<sup>3</sup>, et il apportait sa part aux conquêtes romantiques, sa part d'exotisme, de folklore, de fantaisie et d'histoire.

<sup>1</sup> 1831, p. 30.

<sup>2</sup> « Voici, Monsieur, trois parterres. Il faudrait être avant 5 h. ½ au théâtre du côté de la rue de Montpensier. J'ai l'honneur de vous saluer.

Pour M. V. Hugo,

SAINTE BEUVE. »

Publié dans le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, p. 419. — Une main (peut-être celle de Denis) a reproduit au crayon, au bas de ce billet, le nom de Sainte-Beuve, peu lisible dans la signature et écrit au haut de la feuille : « Envoi de billets de parterre pour la 3<sup>me</sup> représentation d'*Hernani* (mars ou mai 1830) » (en fait 1<sup>er</sup> mars) — M. Le Gentil a noté une analogie entre *Hernani* et le *Luiz de Souza* de Denis (*Biblos*, Coïmbre, 1928, p. 318).

<sup>3</sup> Voici, à ce sujet, une lettre s. d., publiée dans le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, p. 339. En la reproduisant nous ajoutons entre crochets les particularités qui ne nous paraissent pas indifférentes :

« MON CHER DENYS,

J'ai été hier matin chez M. Senancour. J'ai vu les mutilations qu'il va faire à Oberman : j'ai parlé pendant une heure aussi énergiquement et vivement que je pouvais contre. Les plus belles et naïves effusions de couleurs, si rares dans la littérature de 1804 [*le 4 sur un 8*] et qui font de M. Senancour, un des pères de l'émancipation littéraire sont comme grattées avec effort et font place à un dessin de plomb didactique et classique. C'est Oberman publié et corrigé par M. Jay. Qu'y faire ? Seulement comme M. Ledoux, à ce qu'il paraît, a mêlé mon nom à une des annonces je le prie de l'ôter et ne l'autorise en rien à s'en servir : quand j'ai écrit d'Oberman, ce n'est pas de celui-ci, du nouveau, c'est de l'ancien. Je ne veux me prêter en rien à ce regrattage. M. de Senancour traite ce beau poème comme il ferait un traité de physique qu'on corrige et augmente après 20 ans. J'ai pris avec lui *le Lac* de Lamartine et lui ai dit : Voyez si Lamartine voulait retoucher [*ce dernier mot ajouté dans la marge*] ces flots, ces ondes qui sont répétés à chaque vers ces inexactitudes [*S. B. avait commencé par écrire imp. (imperfections ou impropriétés)*], il ferait du beau. Il a prétendu que Lamartine ferait bien. En un mot, dites à M. Ledoux de ne mêler en rien mon nom aux annonces, autrement je dirai mon avis dans les journaux sur le nouvel Oberman. Je le dirai même sans cela. [*Cette dernière phrase ajoutée dans*

Sa part d'exotisme touche en plusieurs points à celle de Chateaubriand, du *Dernier Abencérage*, du *Voyage en Amérique*. Denis, qui connaît et qui aime « ce qu'il y a d'ardent et de passionné dans M. de Chateaubriand »<sup>1</sup>, a cherché, dans son Amérique tropicale, le magnolia d'Atala : « Le magnolia que M. de Chateaubriand a en quelque sorte consacré par ses magnifiques descriptions n'appartient point précisément au paysage de ces contrées, mais il se montre souvent avec des végétaux des tropiques... Cette fleur, malgré sa beauté, réveillera longtemps chez nos poètes des idées de tristesse : c'est elle que Chactas a placée sur la tête d'Atala endormie dans la cabane du missionnaire<sup>2</sup>. » Il a vu « sur la cime la plus élevée des arbres », le pélican du *Génie du christianisme*, « un vieux pélican perché d'un air mélancolique » et qui « semble veiller à la sûreté de ses frères »<sup>3</sup>. Et il semble qu'il ait, par avance, défendu l'Amérique de Chateaubriand contre les critiques qui l'accuseront de mensonge : « S'ils [les poètes] parcourent les rives du Meschacébé, déjà couvertes de villes florissantes : Où sont, diront-ils, ces tableaux imposants d'une nature remplie de majesté, même au sein des déserts ? La culture a tout soumis à l'uniformité de ses lois, les forêts sont abattues, les animaux sont détruits... ; il ne nous reste plus de ces campagnes que de magnifiques descriptions, elles justifient nos plaintes<sup>4</sup>. »

Mais l'exotisme de Denis ne se limitait pas à l'Amérique, ni au Portugal ou à l'Espagne. Ses premières études l'avaient dirigé vers l'Orient<sup>5</sup> ;

*[l'interligne.]* C'est pour moi une affaire de principes littéraires et de conscience poétique. C'est comme si on s'appuyait de l'autorité de Vitet ou de tel autre critique d'art pour badigeonner une église gothique.

Adieu, mon cher Denys, et à vous de cœur.

SAINTE BEUVE.

Mes respects à M<sup>lle</sup> Denys et à M. Arsenne. »

Le *Livre d'Or* écrit à tort, du nom de Vitet au lieu de l'autorité.

<sup>1</sup> Préface à la traduction des *Lusiades* (1841), p. 61.

<sup>2</sup> *Scènes de la Nature...*, 1824, p. 20 ; la note renvoie au *Génie du Christianisme*, *Atala*, t. III, 6<sup>me</sup> édition, p. 272.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 21. Cette notation de Denis venait d'ailleurs peut-être de cette phrase de Bartram, où M. Bédier voit une des sources de Chateaubriand : « Le pélican des bois,... se tient ordinairement sur la haute cime de quelque grand cyprès mort, le col replié dans les épaules, le bec en forme de faux appuyé sur l'estomac ; immobile, il a dans cette posture une attitude grave et triste. »

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 117. Le même livre cite le *Génie du Christianisme* pour la poésie descriptive, p. 284 ; et le titre de tel de ses chapitres, *Impressions morales des campagnes* (chap. XVI), fait invinciblement songer à ce *Génie*, comme le titre de tel autre chapitre, *Les forêts, leur harmonie* (chap. IV), fait songer à Bernardin.

<sup>5</sup> Son frère Alphonse était, lui aussi, curieux d'exotisme oriental. Il dirigera, avec Abel Hugo, la *Revue de l'Orient*. Et il s'emploiera à acclimater en France des plantes exotiques.

même dans son séjour au Brésil, il s'était remis « à la langue turque », sur le conseil de son père<sup>1</sup>. « Quoique j'aie abandonné l'étude des langues orientales, dit-il dans la préface de ses *Scènes de la Nature*, je n'étais point entièrement étranger aux auteurs qui pouvaient me fournir des détails intéressants. » Il fréquentait M. de Chézy, qui lui faisait voir des rapports entre la poésie portugaise et celle de l'Orient<sup>2</sup>; et quelques jours avant la mort du vieil Orientaliste, il allait encore le voir au Collège de France, et le trouvait travaillant sur un manuscrit hindou : « Nous parlâmes avec enthousiasme de Sacountala, et dans ce court entretien, il me révéla cette âme de poète qui a donné à de simples traductions le grandiose et le charme de compositions originales »<sup>3</sup>; d'autres savants enthousiastes de l'Inde l'entretenaient de leurs études, Morenas, plus tard d'Eckstein; il s'intéressait au sort des manuscrits de Champollion; il causait avec Reinaud; avec Ballanche, il remontait aux fables immortelles où l'Orient enferme l'histoire du monde; il connaissait Guigniaut, le traducteur de Creuzer<sup>4</sup>; il avait, enfin, ce goût d'un folklore poétique, d'un bric-à-brac de proverbes et de vieilles traditions qui faisait, à ses yeux, le charme capricieux de Nodier; et tout ce Nodier, tout ce d'Eckstein, tout ce Ballanche, ce Senancour aussi, et encore ce Vico, ce Herder qu'il portait en lui-même<sup>5</sup>, — et, du reste, n'aimait-il pas Quinet, n'admirait-il pas Michelet? — il l'enfermait, dès 1833, dans un petit livre original, une « Bible de l'Humanité », en roman et en in-18, *Le Brahme Voyageur*, dont le héros, un Anacharsis d'Orient, parcourait les peuples pour y voir la même sagesse universelle se traduire dans toutes les langues en aphorismes innombrables.

Cette mystique unité de l'espèce humaine, les Quinet, les Michelet y croient aussi; mais il exprime à sa manière leur philosophie de l'histoire : « Tous les hommes sont frères, dit un vieux brahme à Nara Mouny, le brahme

<sup>1</sup> Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre de Bahia, 9 mars 1818, à son père.

<sup>2</sup> *Scènes de la Nature...*, 1824, p. 210.

<sup>3</sup> F. Denis, dans le *Manuel du peintre* d'Arsenne, t. I, p. 195, note.

<sup>4</sup> Voir *Journal*, N° LXII. — « Ouvrage indispensable », dit-il de « la Symbolique par Creuzer et Guigniaut » (*Monde Enchanté*, 1843, p. 304). Dès 1830 (*Tableau des Sciences Occultes*, p. 342), il cite la « Symbolique de Creuzer si habilement traduite par M. Guigniaut ».

<sup>5</sup> Il nomme ses maîtres dans son article sur *les Proverbes* (*Revue de Paris*, XLIII, 4<sup>me</sup> livraison) : « Ouvrez Vico, Ballanche, Herder, Oberman, M<sup>me</sup> de Staël, les *Châteaux du roi de Bohême*, Jean-Paul Richter surtout... »; et il cite une autre fois, dans ces pages « le créateur de la science nouvelle », « Vico qu'on ne peut maintenant décemment se passer de citer ». En 1830, l'épigraphe de son *Tableau des sciences occultes* (1830) est empruntée à Vico.

voyageur..., et ils ont en commun un répertoire inépuisable de sagesse que les siècles disent aux siècles, et que les hommes doivent redire sans cesse aux hommes. Nul pays n'est privé de ces rayons divins de l'intelligence divine <sup>1</sup>... » Et Nara Mouny va des Ghiolofs aux Danois, des Persans aux Arabes, pour retrouver partout cette commune lumière. Denis ressemble à ce Brahme sans repos ; il écoute avec une curiosité toujours en éveil toutes les voix des nations : « C'est un murmure perpétuel qui fait le tour du monde ; et de ce bourdonnement confus, psalmodie de tous les peuples, vous entendez s'élever des voix moqueuses ou lugubres, des chants joyeux, des gémissements amers, des apartés de honteux égoïsme, des cris de détresse, puis tout à coup un mot consolant, une parole sublime, si bien, à mon avis, et probablement selon l'avis de Sancho, que l'on a mal défini les proverbes en les appelant la sagesse des nations ; c'est tout simplement la voix vivante de l'humanité, de cette humanité qui parle, pleure et rit toujours, et qui ne se taira jamais <sup>2</sup>. »

Il aborderait volontiers « la portion la plus élevée de la philosophie de l'histoire <sup>3</sup> », et il cite avec complaisance, auprès de Vico, Niebuhr et Michelet <sup>4</sup>. Mais son esprit de fureteur et de collectionneur va de préférence aux détails curieux, aux bizarres légendes, à ces monstres de l'histoire où cette pensée universelle de l'humanité prend des formes étranges et chimériques. Il fouille les vieux « livres manuscrits que la science réelle dédaigne <sup>5</sup> », pour y retrouver ces fantômes ; il y cherche la géographie des pays imaginaires, l'histoire naturelle des êtres irréels. Auteur d'un *Tableau historique... des sciences occultes*, publié en 1830, il revient sur ce sujet, et s'accorde à un temps où Nodier poursuit des vampires, et Gérard de Nerval des salamandres. Les idéologues qui l'ont formé ne sont-ils pas tout voisins des illuminés, et les hommes de la *Décade* ne mènent-ils pas à Senancour ? Denis a étudié avec passion la vie et les croyances confuses des peuples primitifs. Le voyageur du Brésil a entrevu un monde de chimères populaires dans cette Amérique du Sud où chantent encore, comme

<sup>1</sup> Le *Brahme Voyageur...*, p. 6.

<sup>2</sup> *Les Proverbes*, loc. cit.

<sup>3</sup> *Le Monde Enchanté*, 1843, chap. VI, p. 137.

<sup>4</sup> Niebuhr, dans les *Proverbes*, loc. cit., p. 3, 14, et le *Monde Enchanté*, 1843, p. 137. A propos d'un proverbe il ajoute (*Les Proverbes*, p. 14), avec une nuance de plaisanterie : « C'est un vieux proverbe français dans lequel Niebuhr et M. Michelet pourraient trouver à la rigueur toutes les évolutions symboliques, organiques et critiques de la société. » En 1830 il unit, dans une même admiration, « MM. Niebuhr, Ballanche et d'Eckstein » (*Tableau de sciences occultes*, p. 238).

<sup>5</sup> *Le Monde Enchanté*, 1843, p. 2.

aux temps anciens, les oiseaux prophètes<sup>1</sup>. Ce sera un singulier musée des monstres, une carte d'étrange géographie, que son *Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen âge*, en 1843 ; et il y rejoindra, par le détour des mensonges, son idée d'universelle vérité : « Il y a plusieurs années, dira-t-il dans la préface, l'auteur de ce petit livre fut frappé de l'ensemble que présentaient les traditions du moyen âge, relatives à la forme de la terre et aux créatures dont on l'animait... Quelques recherches antérieures l'avaient jeté dans l'étude des faits qui se rattachent aux sciences occultes, il poussa plus avant ses investigations : il lui sembla qu'on pouvait grouper, dans cet univers du moyen âge, si mobile en sa forme, si changeant en ses destinées, les êtres bizarres, terribles ou gracieux, dont on l'avait jadis peuplé. Alors accoururent de toutes les parties du monde imaginaire les dragons ailés ou sans ailes, les basilics couronnés, les yllerions parents du phénix, et le phénix lui-même, le Kraken des sombres régions du Nord, le moine marin, l'évêque de la mer, la noble licorne ; et bien d'autres créatures prodigieuses, dont le savant et naïf Ambroise Paré rêvait encore l'existence au temps de Charles IX. Le Paradis terrestre s'ouvrit à ses yeux, les mythes imposants qui avaient ému l'imagination du Dante déployèrent leurs merveilles cachées au-dessous du monde purement terrestre<sup>2</sup>... » Dans la société des illuminés ou de leurs amis, — il a connu Nicolas Bonneville, Antoine de la Salle, il a rencontré, au Brésil, M. de Tollenare, il semble en relations avec le sorcier Smanteli, — Denis s'est composé un monde de féerie, le monde enchanté des poètes.

Son vrai monde est pourtant celui des historiens ; et s'il s'attache aux traditions populaires, c'est en érudit critique. Même s'il brosse un roman historique, — *Ismaël ben Kaïzar*, en 1829, *Luiz de Souza*, en 1835, — il l'appuie sur des notes, commente et justifie ses récits par les documents. En 1839, il publie en deux volumes les *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal* ; et il s'empresse de les adresser aux maîtres

<sup>1</sup> Cf. les *Scènes de la Nature...* (1824) et le *Tableau des Sciences Occultes* (1830), p. 110. A ces ouvrages on peut ajouter en particulier certaines parties de son *Luiz de Souza* pour avoir une idée des notions de Denis dans les sciences occultes.

<sup>2</sup> *Le Monde Enchanté*, 1843, p. 2. — Voici comment Sainte-Beuve répondait à l'envoi de cet ouvrage (lettre inédite, Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3418) : « Ce 17, Je reçois, mon cher Ferdinand, votre joli volume du *Monde Enchanté* ; j'en attends toute sorte d'instructions et d'agrément poétique. Recevez-en bien mes remerciements avec l'assurance de mes sentiments bien connus.

SAINTE-BEUVE.

J'offre mille amitiés à M. Arsenne. »

de l'histoire et de la critique, aux poètes aussi : « Voici mes vieilles légendes, dit-il à Emile Deschamps, elles vous vont de droit, c'est aux poètes que va la poésie »<sup>1</sup>; Sainte-Beuve le félicite de se livrer aux « pures et désintéressées jouissances de l'esprit »<sup>2</sup>; et Montalembert applaudit à « ces admirables pages », où il reconnaît sa sainte Elisabeth dans l'histoire de Casilda<sup>3</sup>, dans celle d'Inès<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voici cette lettre inédite, que nous a communiquée M. Henri Girard :  
*Secrétariat Bibliothèque et Dépôt de livres.*  
*Ministère de l'Instruction publique.*

Paris, 19 novembre 1839.

MON CHER AMI,

Voici mes vieilles légendes, elles vous vont de droit, c'est aux poètes que va la poésie. Pardonnez-moi d'avoir gâté quelques-unes de ces belles choses, et vengez-vous au plus tôt, vengez-les en nous donnant en vers comme vous les savez faire les romances d'Inez ou de la Padilla. Mon livre, alors, aura été bon à quelque chose.

Adieu et tout à vous de cœur. Souffrez que je me rappelle au souvenir de M<sup>me</sup> Deschamps et offrez-lui mes respects.

Votre ami tout dévoué

FERDINAND DENIS.

2 novembre.

J'ouvre ma lettre pour vous faire tous mes remerciements. Vous êtes mille fois trop aimable d'avoir pensé à moi.

<sup>2</sup> C'est, du moins, à cet ouvrage (qui, il est vrai, est en deux volumes) que nous pensons devoir rapporter cette lettre de Sainte-Beuve (inédite, Sainte-Geneviève, ms. 3418) : « Merci, mon cher Ferdinand, pour votre érudit et curieux volume. Vous connaissez ces pures et désintéressées jouissances de l'esprit : elles n'ôtent rien chez vous aux sympathies affectueuses du cœur.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Mille respects à M. Arsenne.

Ce 8 décembre. »

<sup>3</sup> Allusion à ces lignes des *Chroniques chevaleresques* (t. I, p. 37), en tête de *Sainte Casilda, légende espagnole, XI<sup>me</sup> siècle* : « Les personnes qui ont lu le bel ouvrage de M. de Montalembert [*l'Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, 1836] et qui se rappelleront un des traits les plus touchants de la vie de sainte Elisabeth de Hongrie, seront frappées sans doute de l'analogie qu'il y a entre la chronique castillane et la légende allemande. »

<sup>4</sup> Voici cette lettre, dont copie se trouve à la Bib. Sainte-Geneviève (ms. 3418). F. Denis inscrit en tête : « Copie d'une lettre autographe qui m'a été écrite par M. de Montalembert », et à la fin : « Donné l'original à M. Ferreira da Sylva, le 2 mars 1870. » « Château de Villersexel, Haute-Saône, le 12 décembre 1839.

MONSIEUR,

Grâce à mon absence de Paris, je n'ai pu recevoir que la semaine dernière les deux volumes et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 22 novembre. Je suis vraiment confus de me voir l'objet d'un souvenir si bienveillant et si flatteur de votre part. Je sens que je n'y ai pas le moindre droit et ce sentiment rend ma reconnaissance d'autant plus vive. J'ai lu avec empressement vos deux volumes : on est

Ainsi Denis apparaissait comme l'initiateur attiré des lettrés français au génie de l'Espagne, et surtout du Portugal ; et quelques années plus tard, Sainte-Beuve accueillera son Camoëns (1841) comme un tableau complet de ce peuple :

« Ce 17 7<sup>bre</sup>

Laissez-moi, mon cher Ferdinand, vous remercier de votre excellente biographie de Camoëns que j'ai lue avec beaucoup de profit et d'intérêt. Avec tout ce que vous y avez rattaché depuis Sá de Miranda jusqu'à Manoel<sup>1</sup>, cela forme toute une histoire résumée et bien satisfaisante de la poésie portugaise elle-même. — Mille grâces et mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Je me rappelle au bon souvenir de M. Arsenne<sup>2</sup>. »

C'est que Denis est l'ami de tant d'exilés ou de voyageurs qui ont passé les Pyrénées, — un Galiano, un Moura, un Roquete, un Santarem ;

heureux d'y trouver les grands noms d'Espagne et de Portugal entourés de ce prestige et de cette gloire qui leur appartenaient à si justes titres et qui ont si tristement disparu sous les dynasties d'Autriche et de Bourbon. En parcourant ces admirables pages où vous avez fait entrer le génie poétique et chevaleresque de la péninsule, on se demande comment et pourquoi Dieu a permis que des peuples pussent tomber de si haut à l'état de misère intellectuelle et de dégradation sociale où nous les voyons aujourd'hui. Problème important et terrible que je me propose d'aller étudier sur les lieux l'année prochaine. Vos chroniques me serviront de guide pour une partie essentielle de mes recherches et vous me permettrez, j'espère, d'avoir recours à votre bienveillance ainsi qu'à votre savoir, avant mon départ, pour plus d'un renseignement essentiel.

Puisque vous avez eu l'extrême bonté de vous souvenir de l'histoire de sainte Elisabeth à l'occasion de la légende de Casilda, je me permettrai de vous citer un autre trait de cette histoire qui se rapproche de la belle tradition sur Ines de Castro, que vous avez recherchée et vérifiée avec tant de soin. Lors de la translation du corps de sainte Elisabeth cinq ans après sa mort, l'empereur Frédéric II qui avait désiré l'épouser lorsqu'elle devint veuve à vingt ans s'approcha de la châsse et plaça sur la tête du corps saint une couronne d'or valant 4,500 florins, en disant : Puisque je n'ai pu te couronner vivante comme mon impératrice, je veux aujourd'hui te couronner comme une reine immortelle dans le royaume de Dieu.

Recevez, je vous prie, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de ma haute et sincère considération.

Signé :

LE COMTE DE MONTALEMBERT. »

<sup>1</sup> Dans sa préface à la traduction des *Lusiades* (1841), Denis consacrait en effet plusieurs pages à Sá de Miranda, « le père de la poésie portugaise » (p. VIII sqq) et à Francisco Manoel de Nascimento (p. LVIII sqq).

<sup>2</sup> Inédit. Sainte-Geneviève, ms. 3418.

et c'est qu'il a si curieusement, si patiemment fouillé les livres ignorés du Portugal et de l'Espagne ! Il peut évoquer, non sans fierté, en tête de ses *Chroniques chevaleresques*, les longues années qu'il leur a consacrées : « S'il est, en effet, une source d'émotions ardentes, de sensations inattendues, de révélations curieuses, c'est dans les vieilles chroniques de la Péninsule qu'il faut aller les chercher. On parle sans cesse de ces livres à demi oubliés, on les cite chaque jour, on va même jusqu'à les admirer sur parole ; on ne les connaît pas. C'est qu'en effet, il faut le travail de plusieurs années pour posséder intimement ces vieux auteurs à peu près ignorés aujourd'hui du pays dont ils ont orné l'histoire. »

Ces années de travail supposent le calme d'une vie recueillie, traversée de peu d'événements. Son père et sa mère sont morts<sup>1</sup> ; Alphonse s'est marié et Ferdinand a pour M<sup>me</sup> Marie Denis, son « excellente belle-sœur », une sympathie que les années laisseront subsister : longtemps après, il se rappellera avec regret sa maison de la rue de l'Université<sup>2</sup>. « M. Ferdinand Denis, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires »<sup>3</sup>, vit, auprès de son ami Arsenne et de sa sœur Cisca, une vie modeste, gênée parfois : il lui arrive d'emprunter quelques louis à un ami<sup>4</sup>. Vers 1827, « quelques mois » après la publication de son *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, Denis avait tenté, au Ministère des Affaires étrangères, une démarche pour y trouver enfin la carrière vers laquelle il avait fait tant d'efforts décevants ; et il appuyait sa demande d'une note où il résumait son passé, ses travaux, ses projets :

« A l'époque où Monsieur Denis était employé au Ministère des Affaires étrangères en qualité de traducteur, une maladie terrible interrompit ses travaux ; son fils fut obligé de l'accompagner pendant plusieurs années à son bureau et on le destina, dès lors, à remplir un emploi de drogman dans les échelles du Levant. M. Ferdinand Denis reçut à diverses reprises la promesse positive d'entrer aux jeunes-de-langue, mais on lui fit plusieurs passe-droit et son père ayant été mis à la retraite après d'honorables services, il perdit bientôt l'espoir d'entrer dans la carrière à laquelle il s'était consacré. M. Ferdinand Denis partit alors pour le Brésil, visita l'intérieur et revint au bout de trois ans près de son père ; il s'est depuis consacré entièrement à la littérature et principalement aux études historiques. Il désirerait vivement obtenir une place analogue à celle de son

<sup>1</sup> Voir Appendice, note 5.

<sup>2</sup> Lettre de F. Denis, s. d. (Sainte-Geneviève, ms. 3417, p. 96).

<sup>3</sup> C'est ainsi qu'il est désigné au titre du *Tableau des Sciences Occultes* (1830).

<sup>4</sup> Cf. *Journal*, N<sup>o</sup> X.

père, près duquel il doit rester. Ses connaissances des langues portugaise et espagnole, etc., pourraient peut-être lui donner quelques droits à l'emploi de traducteur.

M. Ferdinand Denis est auteur d'une histoire littéraire de Portugal, des scènes de la nature sous les Tropiques, d'une histoire de l'éloquence et de la poésie chez les Sauvages et chez les peuples demi-civilisés (inédiée) ; il a rassemblé de nombreux matériaux pour une histoire de Portugal et il a publié il y a quelques mois le Tableau chronologique de la littérature espagnole, ainsi que celui de la littérature portugaise <sup>1</sup>. »

Mais cette démarche avait été vaine comme les autres ; et Ferdinand Denis continue sa vie médiocre, que consolent sans doute les livres, et Cisca. Celle que Senancour appelle la « très gracieuse caciquesse » ne manque assurément ni de charme ni d'esprit, et l'ermite de la rue de la Cerisaie songera à elle longtemps encore <sup>2</sup>. En 1835, un nouveau deuil vient frapper Denis : Cisca meurt le 26 décembre, dans la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs ; et Senancour, accablé de tant de misères, y ajoute une part, que l'on sent très vive, de celles de son ami <sup>3</sup>. La vie de l'érudit solitaire se poursuit, adoucie par l'amitié. C'est M<sup>me</sup> d'Agoult, chez qui il retrouve un peu de l'esprit qui faisait le charme des conversations et du monde de sa jeunesse ; c'est Senancour ; c'est Sainte-Beuve qui lui sourit encore : « Monsieur F. Denis, lui écrit M<sup>lle</sup> de Senancour, en 1840, sera-t-il assez bon pour nous dédommager d'une soirée, où nous avons été privés de sa présence toujours désirée, toujours précieuse ? M. Sainte-Beuve, qui sera des nôtres, nous l'espérons du moins, a souri à la perspective d'une rencontre avec M. Denis. » Il regarde avec mélancolie, mais une mélancolie parfois amusée, dans les livres et dans la vie, la « valse du monde », tant de gloires qui se sont éteintes, tant de petits et de grands événements qui ne seront que d'un jour. Il se répète « une pensée de Byron..., que tous ces partners de la valse du monde doivent être bien promptement oubliés quand le bal sera fini » <sup>4</sup>.

Il est, à coup sûr, parmi ceux qu'il rencontre, des médisants qui ne l'aiment pas. L'un, c'est Victor Hugo, prétend que le Brésil a liquéfié son cerveau ; l'autre, Fontaney, le range parmi « les ennuyeux » ; « le

<sup>1</sup> Dossier de F. Denis aux Archives du Ministère des Affaires étrangères.

<sup>2</sup> Cf. *Journal*, N<sup>o</sup> LXIV.

<sup>3</sup> Cf. sa lettre de condoléances, *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1931, p. 100.

<sup>4</sup> *Essai sur la philosophie de Sancho*, par F. Denis, dans le *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy, t. I, p. xxiii.

lourd et ennuyeux Ferdinand Denis », dit-il encore <sup>1</sup>. Mais tel autre parlera de son « cœur si tendre et si sensible » <sup>2</sup> ; M<sup>lle</sup> de Senancour le trouve « aussi bon que spirituel » <sup>3</sup> ; et les lettres qui lui viendront de l'étranger montreront le souvenir que laissait son accueil. Seulement, sa sensibilité est prompte à s'affecter, sa susceptibilité à s'éveiller. Si l'on chasse sur ses terres, comme Santarem, si l'on prétend le devancer, comme Damas Hinard, il se met aussitôt sur ses gardes ; si l'on omet de le remercier, comme Chateaubriand, il fronce le sourcil ; si l'on oublie de le saluer, comme un jour Sainte-Beuve, il demande des explications ; et ces explications, comme celles que, tel autre jour, doit lui donner Christian, ne le satisfont pas du premier coup. Peut-être aussi, dans sa curiosité du monde, n'évite-t-il pas le commérage. Il eût voulu être un grand observateur ; il regrette parfois de n'avoir pas les dons de Tallemant des Réaux ; dès le temps où il écrivait, au Brésil, ses juvéniles *Sottises quotidiennes*, il tâchait de tracer tel portrait de femme, « qui mériterait, dit-il, d'être détaillé par un observateur plus exercé que moi » <sup>4</sup>. C'est au Brésil aussi qu'il avait découvert La Bruyère, et, avec lui, la psychologie du monde : « Je cause, maintenant, avec La Bruyère, écrit-il le 23 octobre 1818. Je n'avais pu jusqu'alors le comprendre et je ne saurais bien exprimer l'impression qu'il m'a faite. Tout le cœur humain semble se dérouler devant moi. Quelles observations fines ! Quelle délicatesse de pensée <sup>5</sup> ! » A l'affût des nouvelles, il est d'une race curieuse et fouilleuse dans laquelle Sainte-Beuve aurait pu se reconnaître <sup>6</sup>. Et c'est de quoi, sans doute, Sainte-Beuve lui a tenu rigueur, quand il l'a décrit, en traits mordants, sous le nom de Trepidans.

« Il manque à *Trepidans*, écrit le malicieux critique, une demi-once de cervelle de plus pour être tout à fait un homme d'esprit. *Trepidans* a de la sensibilité, de l'instruction, du sens : mais quelle crainte qu'on ne s'en aperçoive pas assez tôt ! Quel besoin de le prouver à tous ! Quel peu d'assiette ! Sur chaque point de la conversation, il se met en avant, il se

<sup>1</sup> *Journal intime* d'A. Fontaney, publié par M. René Jasinski, p. 9 et 33.

<sup>2</sup> Lettre de Laurent Etienne Borrius, de Copenhague, à F. Denis, 4 mai 1879 (Sainte-Geneviève, ms. 3419, fol. 95).

<sup>3</sup> Notice biographique de Senancour, par sa fille (dans G. Michaut : *Senancour, ses amis et ses ennemis*, 1910, p. 141). — Voir Appendice, note 6.

<sup>4</sup> Sainte-Geneviève, ms. 3421, 7 oct. 1818.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Le Sainte-Beuve des *Poisons*. Avec une dose corrosive de plus, c'est aussi la race de Philarète Chasles. Et il n'est pas sans intérêt de voir Denis admirer « l'énergie pittoresque » de Chasles (*Génie de la Navigation*, 1847, p. 120). — Voir encore sur Chasles, *Chroniques chevaleresques*, 1839, t. II, p. 130.

précipite, il a tant à dire qu'il bégaie. Sur chaque nom un peu célèbre qui passe, il est le mieux informé : à qui en parlez-vous ? Il a des renseignements secrets ; il en a par la femme de chambre, par le cocher, par l'apothicaire. Il branle la tête, se trémousse en parlant et ricane d'une façon mystérieuse qui s'entend elle-même. Il donne sur les nerfs, il impatiente. Mais qu'a-t-il ? Je lui parle, il me répond tout singulièrement : un rien l'a mortifié. — *Trepidans*, faute d'une demi-once de cervelle, est un petit esprit.<sup>1</sup>»

Ferdinand Denis, qui aimait tant La Bruyère, aurait-il aimé ce portrait ?

\* \* \*

Un jour de 1839, Denis apprit, plein d'espoir, le succès d'une invention nouvelle : l'expérience que Daguerre faisait à ce moment même ouvrait un nouveau monde enchanté. Quelques années passeront, et Denis, à son tour, s'offrira à l'objectif. Cette image<sup>2</sup> nous le montre dans sa maturité, sans lourdeur, quoi que dise Fontaney, mais sérieuse et calme. Le front bombé et dégarni, une mèche grise ramenée sur la tempe gauche, le visage plein, le regard fin, allongé par une légère patte d'oie, un sourire à peine ébauché sur ses lèvres rasées, il attend la consécration de la plaque sensible, un peu solennel, la cravate noire sur le plastron rigide, ses ordres en brochette à la boutonnière. Ce n'est pas *Trepidans*. C'est le plus attentif, le plus correct des fonctionnaires, et, on le devine, le plus méticuleux.

La vie de Denis a, en effet, changé depuis 1838. Alphonse, à qui le nouveau régime a ouvert une carrière politique, — il est maire d'Hyères, député du Var, depuis 1837, et il sera réélu en 1841, — ne dut pas être étranger à ce changement, que la gêne de sa vie faisait souhaiter depuis longtemps à Ferdinand. Une place était vacante à la Bibliothèque Sainte-Geneviève ; et Sainte-Beuve — quoi qu'il dise ou fasse dire<sup>3</sup> — y était sans doute candidat. Denis vit là un moyen de travailler enfin libre de soucis matériels. Du reste, chercheur perspicace et heureux, n'avait-il pas montré qu'il saurait, dans le travail des bibliothèques, rendre les plus grands services au monde savant ? Il venait de découvrir tour à tour, à la Bibliothèque Royale, en 1835, un curieux récit de missionnaire, en 1837, une précieuse chronique portugaise. A la fin de cette même année 1837, on lui montra, chez Constant Berrier, sa nomination toute prête.

<sup>1</sup> Tome X des *Causeries du Lundi, Notes et Pensées*, N° LX. La clef se trouve dans le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, p. 389, Bibliographie, N° 53 b.

<sup>2</sup> Elle est reproduite dans la Notice d'Henri Cordier sur Denis.

<sup>3</sup> Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1836 (p. 245). Sainte-Beuve faisait démentir sa candidature à « la place vacante à la Bib. Sainte-Geneviève ».

Un décret de janvier 1838 va le nommer quatrième employé, sous l'administration de Balard de Lancy.

Les étapes de sa carrière vont se succéder, régulières, sans hâte, sans incidents. Avant d'entrer à Sainte-Geneviève, Denis fait un stage au Ministère, et ses notes de cette époque seront écrites plus d'une fois sur le papier du Ministère — « Bibliothèque et dépôt de livres » ; en mars 1839, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur ; le 10 janvier 1841, conservateur à Sainte-Geneviève, où il succède à M. Robert qui vient de mourir. En 1856, à Balard de Lancy — « esprit sonore, provocant et bruyant », au témoignage de Fontaney<sup>1</sup> — succède, comme administrateur, Frédéric de Brotonne, « rêveur, moitié voltairien, moitié beotien », selon Viel Castel<sup>2</sup> ; et Denis, à son tour, succédera à Brotonne, en 1865. Il a trouvé, dans cette galerie charmante, aux bois sculptés, aux voûtes élégantes, puis dans le bâtiment plus austère, « harmonieux et tranquille », comme dira Théodore de Banville, entre les murs gréco-romains élevés par Labrouste<sup>3</sup>, une active vie intellectuelle, ouverte aux littératures étrangères, attirant les sympathies de l'étranger. Là travaillent un Ignace Chodzko, un Guillaume Depping, et ce Marmier qui a, pour les peuples du Nord, autant d'amour que Denis pour ceux du Midi. Là, viennent des Anglais, un Madden<sup>4</sup>, un Dibdin<sup>5</sup>, des Scandinaves, dont les relations avec Sainte-Geneviève vont devenir une tradition<sup>6</sup>, des Brésiliens que Denis accueille avec un empressement particulier<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Journal Intime* de Fontaney, publié par M. René Jasinski, 10 septembre 1831.

<sup>2</sup> *Mémoires*, t. I, p. 19.

<sup>3</sup> Au moment où Denis est nommé à Sainte-Geneviève, la bibliothèque, installée dans les dortoirs actuels du lycée Henri IV, est menacée par le lycée voisin qui veut s'agrandir. Malgré l'opposition de la Commission des monuments historiques, où siège Victor Hugo, de l'architecte Roblin, ami de Hugo et de Denis, le lycée aura l'avantage, après une discussion à la Chambre des députés où Alphonse Denis prendra la parole, se défendant d'ailleurs d'être inspiré par son frère, qui n'est pas, dira-t-il, intéressé dans cette question et qui refuse d'occuper un logement, dans l'édifice en construction. La bibliothèque, transportée dans l'ancienne prison de Montégu ultérieurement détruite, s'installera enfin dans l'édifice actuel, construit spécialement pour elle. Voir Alfred de Bougy : *Histoire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève...*, suivie d'une monographie, bibliographie, etc. par P. Pinçon, in-8 (ouvrage auquel Denis a collaboré, voir p. 355), p. 164 sqq.

<sup>4</sup> Cf. *Journal*, N° L.

<sup>5</sup> Alfred de Bougy, *loc. cit.*, p. 355.

<sup>6</sup> Cf. lettre de Laurent-Etienne Borrius, de Copenhague, 4 mars 1879, à Denis, au sujet du fonds scandinave de la Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3419, fol. 95.

<sup>7</sup> Cf. *ibid.*, lettre de don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, à F. Denis, 24 (mars ?) 1878. Il rappelle sa « sympathie pour le Brésil et, ajoute-t-il, la bonté avec laquelle vous m'avez reçu à votre Bibliothèque ». — Voir Appendice, note 7.

L'érudit vieillissant voit s'accroître le cercle de ses amitiés, reçoit de toutes parts des demandes ou des hommages, fournit à chacun un renseignement, une suggestion, rend à chacun un service<sup>1</sup>. Le voyageur américain Henry Stanley, préparant une publication du voyage de Magellan, le consulte, se rallie à ses idées<sup>2</sup>; un savant de Vienne lui demande les sources des proverbes de son *Brahme Voyageur*<sup>3</sup>; l'empereur du Brésil fait appel à ses « sentiments brésiliens »<sup>4</sup>; Joachim de Aranjó — « socio da Academia Real das Sciencias, Porto » — ayant fait un poème sur Camoëns, le lui adresse comme au maître des études portugaises<sup>5</sup>; les membres du Comité d'organisation du VIII<sup>me</sup> Congrès international des Américanistes le placent à leur tête comme président d'honneur. La province vient aussi lui offrir son lot de documents, lui demander sa part de collaboration; tantôt c'est un bibliothécaire de Châtillon qui vient lui parler d'Antoine de la Salle<sup>6</sup>, tantôt un préfet d'Embrun qui obtient la collaboration du généreux érudit<sup>7</sup>. Son parent, M. Vauquelin, l'a mis en rapport avec le curé de Normanville qui lui envoie le texte d'une inscription relative au P. Yves d'Evreux<sup>8</sup>; un paléographe, conservateur du musée d'Evreux, lui adresse copie de deux pièces relatives à ce « mémorable Père »<sup>9</sup>. Et c'est que Denis reste fidèle à la mémoire du bon moine normand, dont il a publié le voyage dans le nord du Brésil: avec lui, il remonte à la fois aux deux souvenirs de son enfance et de sa jeunesse, la Normandie et l'Amérique<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> Voir Appendice, note 8.

<sup>2</sup> Lettre datée du 18 mars 1869, — 30 rue Montaigne (S. Geneviève, ms. 3419).

<sup>3</sup> Lettre signée: « Votre Ch. Mayrenez », s. d. Papier à en tête: « Institution Ethnographique. Délégation générale de Vienne. Autriche. » (*Ibid.*, fol. 97.)

<sup>4</sup> Rio, 15 décembre 1874 (*Ibid.*, fol. 53).

<sup>5</sup> 22 juin 1886 (*Ibid.*, fol. 110).

<sup>6</sup> Cf. *Journal*, N<sup>o</sup> XXVII.

<sup>7</sup> *Etudes économiques sur l'Amérique Méridionale...*, par Alfred de Mersay, avec une lettre sur l'introduction du tabac en France, par Denis 1851. Un lot de lettres de Mersay se trouve à Sainte-Geneviève (ms. 3419).

<sup>8</sup> Lettre du 10 février 1886 (*Ibid.*, fol. 108).

<sup>9</sup> Lettre du 11 mars 1884 (*Ibid.*, fol. 106).

<sup>10</sup> Voici en quels termes Sainte-Beuve le remerciait de cette publication:

« Le 22 septembre 1865.

M<sup>ON</sup> CHER FERDINAND,

J'ai reçu votre beau et bon livre. J'avais lu l'article de Nisard dans le *Moniteur* sur cet excellent Père Yves: je suis heureux de tenir de vous ce présent. Il me reporte par les descriptions aux lieux mêmes que j'ai appris à connaître pour la première fois par vous, à ces scènes du *Tropique* par où votre jeunesse a débuté et qui ont commencé notre liaison. Il m'est doux, après 40 ans, de la retrouver entière, et comme scellée de nouveau et bénie par les mains du digne missionnaire qui vous doit sa réputation.

A vous de cœur.

STE-BEUVE. »

(Inédit. Sainte-Geneviève, ms. 3418).

Mais il gardait surtout le souvenir de son « vieux temps », comme il disait à Sainte-Beuve ; il était de ceux qui conservent les mémoires, qui attachent du prix à leurs vieux papiers, à leurs anciennes amitiés. Voulait-on quelque renseignement sur Ballanche, sur Senancour, c'est à lui qu'il fallait s'adresser, que s'adressaient Sainte-Beuve, Jules Levallois. Il racontait à celui-ci la sympathie de Senancour pour Ballanche et combien il regrettait, un jour, d'avoir manqué la visite de l'écrivain lyonnais<sup>1</sup> ; à celui-là, il remettait, pour servir à son *Chateaubriand*, les lettres de Senancour<sup>2</sup>. A son retour de Liège, Sainte-Beuve lui demandait ces « libérales communications »<sup>3</sup> ; deux ans plus tard, il lui restituait « l'album et les lettres de Senancour »<sup>4</sup> ; peu de jours après, Denis envoyait au critique un dernier billet de l'auteur d'*Obermann*<sup>5</sup> ; et Sainte-Beuve de

<sup>1</sup> J. Levallois : *Senancour*, 1897, p. 126.

<sup>2</sup> Cf. Monglond, *art. cité*.

<sup>3</sup> « Ce samedi 25 août (1849). [Le chiffre de l'année, de la main de F. Denis.]

MON CHER AMI,

Me voici de retour. Je voudrais bien vous montrer ce chapitre de Ginguéné, et celui sur Senancour comparé à René, lequel a besoin, pour se compléter, de vos libérales communications. Voudriez-vous demain, dimanche dans la matinée me donner une heure ; ce serait, si cela ne vous dérangeait pas trop, dans mon gîte de circonstance. Si oui, j'ai tous mes papiers. La bonne retournera demain matin savoir votre réponse si elle ne vous trouve pas aujourd'hui.

Mille amitiés.

SAINTE-BEUVE.

Mille choses amicales à M. Arsène. »

(Publié avec une lecture un peu différente, dans le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, 1904, p. 374.) Denis a ajouté : « Sainte-Beuve demeurait à cette époque rue St-Benoît, N° 5 chez le D. Paulin. »

<sup>4</sup> « MON CHER FERDINAND,

Voici l'Album et les lettres de Senancour avec mille remerciements. Il n'y manque qu'une seule lettre intitulée *Une journée dans les montagnes* qu'au dernier moment je remarque assez pour désirer en faire prendre une copie. Elle vous sera remise dans la huitaine. Tout le reste, d'ailleurs, du paquet a été soigneusement conservé à travers toutes mes pérégrinations, et vous le trouverez, j'espère, dans toute son intégrité.

Mille amitiés ainsi qu'à M. Arsène.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Ce 31 août 1851. »

(Publié *Ibid.*, p. 374.)

<sup>5</sup> « Paris, 9 octobre 1851.

MON CHER AMI,

J'ai retrouvé, parmi d'anciens papiers, une lettre d'Obermann qui n'était point dans la collection que vous m'avez rendue. Elle vous est consacrée presque entièrement ; ce qui ne veut nullement dire qu'elle n'ait pas un grand prix à mes yeux. J'en ai pris copie et je désire que vous la gardiez en souvenir de notre vieux temps.

Tout à vous de cœur.

FERDINAND DENIS. »

(Publié par J. Merlant : *Sainte-Beuve et Senancour*, Revue latine, 1906, p. 245.)

répondre : « Mille remerciemens, mon cher Ferdinand ; je reçois avec reconnaissance la lettre de notre pauvre ami et la mets dans mon *Arcanum*. La lettre à M<sup>me</sup> Dupin <sup>1</sup> vous sera rendue bien exactement quand je mettrai à fin mon volume presque achevé du cours de Liège. Ce 13 [octobre] 1851, 8 h. <sup>2</sup> » Fidèle à Senancour oublié ou méconnu, Denis le servait ainsi après sa mort, comme il l'avait servi jadis auprès d'une George Sand ; et on le voit faire faire des recherches pour répondre aux demandes de M<sup>lle</sup> de Senancour <sup>3</sup>.

De même, il gardera, dans son « arcanum », un dossier Sainte-Beuve ; à côté des lettres du critique, il y mettra ses vers de jeunesse, vers latins, vers français — vers latins où le « matou », comme on surnommait Sainte-Beuve, racontait quelque longue histoire de chats, dédiée « ad studiosissimum J. Oudot » :

« Sub casulae tecto, vetus est jam fabula <sup>4</sup> vitae  
Tempora, felina gemini de stirpe sodales  
Inclyta degebant...  
Quos genuit pulchro Rodilardus sanguine... », —

des vers français, où Sainte-Beuve écrivait « à M<sup>me</sup> L..., pour le jour de sa fête » <sup>5</sup>, non sans faire, au passage, un vers faux <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> C'est la lettre mentionnée dans le billet du 31 août 1851. — V. Appendice, n. 9.

<sup>2</sup> Inédit (Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3418). Ce n'est pas là le dernier signe des relations de Denis avec Sainte-Beuve : préparant un article sur Malouet, recueilli plus tard au t. XI de *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve écrit : « Ce 25 juillet 1868.

MON CHER FERDINAND,

J'écris sur Malouet. Je ne puis mettre la main sur le charmant petit volume où vous avez réimprimé son voyage [dans, *effacé*] à la Guyane. Voudriez vous m'en dire le titre exact ou mieux [*ce dernier mot ajouté au-dessus de la ligne*] me le prêter pour deux heures ? Tout à vous.

SAINTE-BEUVE. »

(Inédit. *Ibid.*)

Et l'article du 29 juin 1868 mentionnera, en effet, le « petit volume » où Denis a réimprimé ce *Voyage* en 1853, et la « préface affectueuse » dont il l'a fait précéder.

<sup>3</sup> Cf. Sainte-Geneviève, ms. 3418, une lettre signée « Chennevière bibliothécaire de la ville » sur les recherches faites « après le départ de M<sup>lle</sup> de Senancour », dont il transmet le résultat à Denis.

<sup>4</sup> Fetus, *effacé*.

<sup>5</sup> Il s'agit très probablement de M<sup>me</sup> Landry. Sainte-Beuve, à 18 ans, était encore élève de la pension Landry (rue Blanche) et composait, en mai 1822, des vers pour la fête de M. Landry (cf. G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 587).

<sup>6</sup> Voici ces vers de Sainte-Beuve adolescent, recueillis au dossier 3418 de Sainte-Geneviève :

*Voulant célébrer dignement  
Le jour fortuné de ta fête,  
L'autre jour je me mis en tête  
De te rimer un compliment.*

Et, sans doute, Ferdinand Denis relisait plus d'une fois ces curieux papiers, et parfois les prêtait <sup>1</sup>.

Parmi ces souvenirs et ces amitiés, il achevait sa vie dans ce long cabinet d'administrateur qu'Henri Cordier a décrit, avec ses deux immenses bibliothèques, sous le masque de Dante, sous « le sombre visage du musicien de Fidelio » et « le portrait d'un souverain protecteur du maître de céans » <sup>2</sup>, lorsque, brusquement, il fut mis à la retraite, en 1885. Le musicographe Henri Lavoix lui succéda. Denis dut quitter ce cabinet où il avait vécu vingt ans, et son appartement de Sainte-Geneviève <sup>3</sup>. Il se retira dans un obscur logement, 29, rue de Tournon. Fin de vie d'un Sylvestre Bonnard : rien ne manque à la ressemblance, et pas même la vieille gouvernante <sup>4</sup>.

*Les Muses firent les rebelles ;  
Et n'apercevant qu'un enfant  
Pégase à mon zèle imprudent  
Refusa de prêter ses ailes.*

*Brûlant d'une juste fureur,  
Je vole vers la cour suprême  
Où réside Apollon lui-même ;  
Je tâche d'émouvoir son cœur.*

*Le Dieu sensible à ma prière,  
D'un mot calma mes déplaisirs :  
J'accomplis, dit-il, tes desirs,  
Pourvu que ce soit pour ta mère.*

*Soudain la joie de cet aveu  
Remplâça ma douleur amère,  
Et tombant aux genoux du Dieu  
Je dis : Elle est aussi ma mère. »*

<sup>1</sup> Lettre d'Octave de Lacroix à Denis datée de « Versailles, 20 rue Sainte-Victoire, le 16 avril.

MONSIEUR ET VÉNÉRABLE MAITRE,

Je suis inquiet, j'ai remis il y a quelques jours, à un commissionnaire de Versailles le dossier de lettres et autres papiers de Sainte-Beuve (20 pièces diverses), que vous aviez eu l'extrême obligeance de me prêter... Soyez assez bon pour me répondre un mot qui me mette l'esprit en repos... » (Sainte-Geneviève, ms. 3418.)

<sup>2</sup> Peut-être l'empereur du Brésil, don Pedro.

<sup>3</sup> ~~En 1851, je ne sais pour quelle raison, il semble avoir habité un hôtel de la rue Jean-Jacques Rousseau. Cf. une lettre (inédite) de Demersay (Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3418), 14 juin 1851 : « Votre lettre du 4 n'avait pas encore quitté l'hôtel de la rue Jean-Jacques Rousseau lorsque celle que j'ai eu le plaisir de vous écrire le 2 y est arrivée. »~~

<sup>4</sup> Une lettre d'Achille Collas, s. d., lui demande si « la bonne dame, — ainsi qu'il dit — que vous avez chez vous » ne connaîtrait personne qui pût venir mettre de l'ordre dans son logement (Sainte-Geneviève, ms. 3418). Une lettre de M. de Faria, fils d'un ministre de Portugal, conservée dans le dossier administratif de Denis, demande si son ancienne gouvernante vit toujours.

Il ne lui restait que des parents éloignés, sa belle-sœur, des cousins, M<sup>me</sup> Vauquelin, le baron de Caix de Chaulieu, le baron Léopold de Pretzbuer...

Pouvons-nous imaginer ses pensées religieuses en cette fin de vie ? Cet ami des idéologues avait parlé jadis de religion du ton des idéologues. Ses lettres d'Amérique ont la même désinvolture que certaines pages de Chateaubriand vers le même âge ; en 1829, dans son *Ismaël ben Kaïzar*, il montrait Christophe Colomb persécuté au nom des Ecritures et des Pères ; en remuant les fantômes du moyen âge, il évoquait les superstitions et les préjugés, comme aimait le faire un homme du XVIII<sup>me</sup> siècle ; il regrettait qu'une part de la pensée de Volney eût été détruite par d'aveugles zélés. Mais je ne sais quelle sympathie, pourtant, l'attendrissait sur ces vieilles croyances et ces préjugés dissipés. Il comprenait, il exprimait avec justesse les terreurs des Colomb et des Galilée devant l'impiété de leurs propres audaces. Il disait, en 1843, dans son *Monde Enchanté*<sup>1</sup> : « Pour accomplir son étonnante découverte, comme celle de Galilée, la pensée si religieuse de Colomb fut donc obligée de s'égarer dans l'impiété, car elle crut aux antipodes... Je ne crois point qu'en son âme, il osât se débarrasser des paroles des Pères de l'Eglise ; je ne crois point qu'il osât se réfuter à lui-même ces autorités sacrées et puissantes. C'est ce doute qui fera à jamais sa grandeur, et je ne connais rien, pour ma part, que l'on puisse comparer à ce voyage si imposant et si mystérieux qui s'accomplit entre toutes les traditions et toutes les terreurs. » Il avait éprouvé trop de curiosité devant les théosophes pour n'en pas garder le sentiment du mystère, le vague besoin d'un au-delà. Il avait cru aux miracles d'une M<sup>me</sup> de Saint-Amour. Ayant vécu presque toute sa vie avec l'âme portugaise et espagnole, il en avait pris les nuances, avait aimé les vieilles chroniques au parfum religieux. Il avait conté, avec un charme naïf, la légende de sainte Casilda, et Montalembert avait approuvé sa façon de parler de la sainteté. Denis notait, comme une force nouvelle de Senancour, la pensée de Dieu au milieu de ses doutes. Il admirait d'ardentes figures religieuses comme Lamennais, et il suivait les travaux de Peyrat pour la gloire des grands lutteurs protestants. En 1879, lors de « la maladie d'une personne dévouée de son entourage », un savant danois lui écrit : « C'est dans ces grandes douleurs qu'on sent le besoin d'avoir recours à Dieu... Prions donc que la croyance en Dieu ne soit pas étouffée de votre beau pays<sup>2</sup>... » Si l'on disait ces paroles à Denis, c'est que peut-être il

<sup>1</sup> Chap. VI, p. 121.

<sup>2</sup> Lettre de L. E. Borrius à Denis, 4 mai 1879, Sainte-Geneviève, ms. 3418, fol. 95. — Voir Appendice, note 10.

aimait à les entendre, en ces années où il approchait de la mort, qui viendra le prendre, dans sa triste maison, au fond d'une cour de la rue de Tournon, le 1<sup>er</sup> août 1890.

\* \* \*

Avait-il exercé une influence, laissé une trace ? Certes, au Brésil, au Portugal, son nom subsistait ; il avait donné au romantisme portugais et brésilien conscience de lui-même. Almeida Garrett avait suivi son sillage, de trop près peut-être. Mais en France ? Ce qu'il apportait de curieuses légendes, de fantastique médiéval, de couleurs populaires, d'autres l'apportaient de leur côté avec plus de gloire, et Nodier l'avait devancé. Pour qui voulait parler d'Amérique, le grand nom était celui de Chateaubriand ; pour qui voulait parler d'Espagne, l'œuvre célèbre était celle de Mérimée<sup>1</sup>. Il écrivait encore, vers 1830, dans le style de Bernardin et de la poésie descriptive de l'Empire ; et il s'était mis, vers 1840, à écrire dans le style de Charles Nodier. Pourtant, certains curieux allaient chercher, dans ses *Scènes de la Nature*, des thèmes, des inspirations, et l'on peut rattacher à ce livre les *Voyages Poétiques* de Th. Carlier<sup>2</sup>. Ses propos sur la poésie du peuple ne devaient pas laisser George Sand indifférente : c'est l'année même où Denis publie les œuvres du menuisier de Nevers, Adam Billault, qu'elle écrit, en Septembre 1842, le second des *Dialogues familiers sur la poésie des Prolétaires*, consacré à cet Adam Billault<sup>3</sup>. Emile Deschamps, épris de poésie chevaleresque et de romancero espagnol, inscrivait le nom de Denis en tête de *La Colombe du Chevalier*. Antoni Deschamps dédiait « A M. Ferdinand Denis<sup>4</sup> » une invocation à Camoëns :

« Camoëns, Camoëns, illustre Portugais »

<sup>1</sup> Denis estime d'ailleurs sa *Clara Gazul* : « Lorsque Clara Gazul dit un proverbe, vous entendez une voix véhémement où se mêlent la gaieté et les pleurs, une parole d'homme avec le cri de la passion » (*Les Proverbes, loc. cit.*, p. 16). — Notons, d'autre part, un rapprochement indiqué par M. Legentil (*Biblos, Coïmbre, 1928, p. 310*), entre les *Scènes de la Nature* de Denis et le *Tamango* de Mérimée.

<sup>2</sup> 1830, in-12, cf. Charlier : *Le Sentiment de la Nature chez les romantiques français*, p. 323. — Notons que F. Denis est parmi les écrivains dont un jeune romantique est fier, vers 1831, de recevoir les encouragements : c'est alors, en effet, que, dans une lettre d'orgueil juvénile, Aloysius Bertrand se targue des éloges « dont l'honorent Victor Hugo, Sainte-Beuve, Ferdinand Denis, etc... » (lettre citée par M. Jules Marsan : *La Bohême romantique*, p. 32).

<sup>3</sup> Cf. W. Karenine : *G. Sand*, t. III, p. 296.

<sup>4</sup> Sic. dans l'édition Delloye, 1841 des *Poésies* d'Antoni Deschamps. De même encore, Sainte-Beuve avait dédié « A mon ami Ferdinand D. » la pièce des *Poésies de Joseph Delorme* intitulée *Espérance*.

Et Napoléon Peyrat, dans son *Arise*<sup>1</sup> lui faisait hommage de l'*Emir Sanche* :

« Denis, vous connaissez tous nos romanceros  
Nos tendres harpéors, les superbes héros  
De Portugal et de Castille.  
Accueillez cet émir et son chantre roman  
Et que dans son aigrette, ainsi qu'un diamant,  
Notre vieille amitié scintille. »

La poésie savante de Heredia ne devra-t-elle pas quelque chose à ce modeste devancier ? On sait qu'il avait, dans sa bibliothèque, les *Scènes de la Nature* de Denis<sup>2</sup> ; mais j'imagine qu'il lisait aussi son *Ismaël ben Kaïzar*, son roman des conquistadors, au moment où il écrivait *Les Conquistadors* et *Les Conquérants de l'Or* ; et, dans l'élan de ses routiers et de ses capitaines partis « de Palos de Moguer » vers le « monde occidental », vers les « étoiles nouvelles » et l'or de Cipango, ne faut-il pas reconnaître quelque chose de ce dialogue émouvant des navigateurs d'*Ismaël*, au passage des Canaries, ces appels de la terre au vaisseau, ces réponses du vaisseau à la terre, à travers le porte-voix :

« D'où venez-vous ?  
— De Palos de Moguer...  
— Où allez-vous ?  
— A Zipangu la Dorée...  
— Votre amiral ?...  
— Don Christoval Colon !...

Et ce grand nom fut jeté dans l'espace comme un appel à l'ancien monde. »

Si ces lignes, au lieu de paraître au seuil du romantisme, avaient été écrites au moment où le Parnasse alliait la science à la poésie, où l'histoire et l'exotisme des poètes franchissaient la fantaisie romantique, empruntaient les secours de l'érudition, où l'Arsenal de Nodier devenait l'Arsenal de Hérédia, le nom de Ferdinand Denis n'aurait-il pas été plus grand ? Il est venu trop tôt s'il devait être un inspirateur de Poèmes barbares et de Trophées, trop tard, s'il devait être un idéologue ; et l'oubli qui l'avait si vite enveloppé ne s'est pas dissipé. Pour lui ne se sont pas vérifiés les systèmes qu'il a aimés, les palingénésies de Ballanche, les compensations d'Azaïs.

<sup>1</sup> Paris, Meyruels, 1863.

<sup>2</sup> Ibrovac : *Hérédia*, 1923, p. 278.

[10 × 14]

Hier 13 janvier 1829. Victor Hugo <sup>1</sup> nous a lu sa préface des Orientales et nous lui avons fait de vives objections M. Turiaux et moi relativement à cette idée que Boileau est le représentant de l'ancienne litt. franc., comme Homère chez les Grecs, Dante en Italie, Schakespeare <sup>2</sup> en Angleterre <sup>3</sup>.

Grand incendie chez M. Santerre <sup>4</sup>, le feu a pris vers les 3 heures et a duré jusqu'au soir <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Les relations de Denis avec Victor Hugo semblent avoir été assez cordiales (Cf. le N<sup>o</sup> LIV), mais non pas sans réserves. De la part de Denis, on le verra. De la part de Hugo non plus, si l'on en juge par ce mot rapporté par Fontaney (*Journal Intime*, 1925, p. 120, 19 février 1832) : « Il [Hugo] me conseille de ne point aller au Brésil : Le cerveau s'y liquéfie ; voyez Ferdinand Denis. »

<sup>2</sup> *Sic.*

<sup>3</sup> Voici le texte de Hugo : « Les autres peuples disent : Homère, Dante, Shakespeare. Nous disons : Boileau. » (Préface des *Orientales*, janvier 1829.)

<sup>4</sup> Armand Santerre, fils, dirigeait, 7 rue Notre-Dame des Champs, par conséquent dans le voisinage de Denis, une raffinerie de sucre.

<sup>5</sup> Selon le *Journal des Débats* (14 janvier 1829), le feu a duré de 3 à 4 heures. Denis a-t-il été de cette « population du quartier » dont le journal loue « le zèle... dans cette occasion » ?

[8 × 22]

V. H[ugo] me disait hier, 24 avril 1829, qu'il était né à Besançon, mais qu'il en avait été amené à l'âge de 6 mois. Ses compatriotes l'aiment beaucoup. Il compte publier quelque jour un ouvrage intitulé : *Les Souvenirs d'un enfant de neuf ans*, dans lequel il rappellera <sup>1</sup> ce qu'il éprouvait à cet âge, en traversant l'Espagne. Sa présentation au roi Joseph, qu'il avait vu beaucoup plus jeune encore, qui le prit sur ses genoux et qu'il appela tout le long de la séance Monsieur, en dépit des recommandations de son père. Hier, nous plaisantions tous deux sur les réceptions académiques et il me disait que <sup>2</sup> l'année 1849, il ferait *Algenor ou les malheurs de l'innocence*, ouvrage qui le ferait entrer à l'Académie française.

Il improvise en vers d'une manière extraordinaire.

Il doit aller aujourd'hui visiter les tours de Notre-Dame, chose qu'il fait souvent depuis quelque tems pour le roman qu'il doit publier cet automne <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> Ici, le mot *quelque* se lit, à demi écrit, puis effacé.

<sup>3</sup> En fait, *Notre-Dame de Paris* ne paraîtra qu'en 1831. Mais Victor Hugo songeait à ce roman dès 1828 ; il s'était engagé à le donner à Gosselin au mois d'avril 1829 (cf. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, édit. Hetzel, t. III, p. 138 ; Biré : *V. Hugo après 1830*, 1891, t. I, p. 8). — Un témoignage de Sainte-Beuve, rapporté dans le *Journal des Goncourt*, confirme celui de Denis : « Quand il faisait ses *Feuilles d'Automne*, nous montions tous les soirs sur les tours de Notre-Dame pour voir les couchers de soleil. »

[10 × 15]

2 Février 1830

M. de Gard<sup>1</sup> vient de me conter un fait bibliographique fort curieux. Lors de la mort de M. de Volney<sup>2</sup>, la maison de cet homme si remarquable<sup>3</sup> a été acquise par M<sup>me</sup> de Courcelle (la D<sup>se</sup>). M<sup>me</sup> de Volney a mis une telle insouciance à la conservation des mss de son mari, qu'elle les a laissés aux acquéreurs de la maison ou plutôt à M. de Gard, pour qui elle s'était prise d'affection. Ce brave excellent homme, plein [verso] d'amour pour les lettres voulait conserver les mss en question, lorsque son cousin, M. Amédée de Courcelle, alla prévenir la bonne dame chez qui ils se trouvaient. Alors, un auto da fé eut lieu et ce qui ne fut pas brûlé fut employé à<sup>4</sup> tapisser les murailles en guise de papier gris de<sup>5</sup> la chambre de M. Amédée : au nombre des mss se trouvait, je crois, la continuation des *Ruines*.

<sup>1</sup> *Sic.* — La famille de Gars de Courcelles, famille parlementaire, est représentée au XIX<sup>me</sup> siècle par plusieurs membres, notamment : « Degars de Courcelles, ancien conseiller au parlement, élig., rue du Jardinnet, 1 » (*Almanach des 25,000 adresses*, 1824), « le vicomte Degars de Courcelles, élig., rue de Vaugirard, 73 ». (*Ibid.*, 1830 et années suivantes.) Quant au titre de duchesse, c'est probablement par inadvertance que F. Denis le donne à M<sup>me</sup> de Courcelles.

<sup>2</sup> Denis témoigne la plus grande admiration pour le « talent si remarquable » de Volney (*Scènes de la Nature*, 1824, p. 209).

<sup>3</sup> est pass [ée], effacé.

<sup>4</sup> coller, effacé.

<sup>5</sup> M, effacé.

[20 × 17]

15 Mars 1830

J'ai été entendre hier le Baron <sup>1</sup> d'Eckstein à la Société des bonnes <sup>2</sup> études. Excellent discours sur les poèmes épiques du moyen âge <sup>3</sup> dont ils forment <sup>4</sup> 4 divisions bien distinctes. Se rappeler ce qu'il dit sur les

<sup>1</sup> On ajout<sup>é</sup>, en surcharge et après coup, à Bar. — Ferdinand d'Eckstein (né le 1<sup>er</sup> septembre 1790, à Copenhague). Baron dont le titre ne semble guère attesté. Fils d'un père israélite converti au luthéranisme, s'était lui-même converti au catholicisme. Après une vie aventureuse que l'on trouvera contée dans le récent ouvrage que le P. Burtin lui consacre, — tour à tour étudiant en Allemagne, investi en Hollande de fonctions de haute police, de même que, plus tard, à Marseille, — il avait servi la défense des idées religieuses à la tête des *Annales de la Littérature et des Arts*, du *Drapeau Blanc*, et surtout dans la rédaction du *Catholique* (16 vol. 1826-1829). Sa vie et son activité, sous Louis-Philippe, seront plus malaisées à suivre ; mais ses relations avec Denis semblent étroites et confiantes. Leurs amitiés communes sont d'ailleurs nombreuses, depuis Victor Hugo qui a recherché l'amitié du directeur du *Catholique* jusqu'à Lamartine (cf. N<sup>o</sup> XXIX), depuis Sainte-Beuve qui cite d'Eckstein à plusieurs reprises (*1<sup>ers</sup> Lundis*, 8 août 1833, t. II, p. 249 ; *Portraits Littéraires*, t. I, p. 470 ; *Nouveaux Lundis*, t. I, p. 313), jusqu'à M<sup>me</sup> d'Agoult qui fait une place à d'Eckstein dans ses Souvenirs (p. 340). Denis qui, en cette même année 1830, fait appel, pour son *Tableau des Sciences occultes*, aux « précieuses considérations » du *Catholique* (*Tableau des Sciences occultes*, p. 280 ; cf. p. 238) appelle d'Eckstein « un écrivain remarquable » (*Le Monde Enchanté*, 1843, p. 98 ; cf. p. 305) et rend hommage à sa « haute intelligence » (*Luiz de Souza*, 1835, p. 347).

<sup>2</sup> Lettres, effacé. Sur cette Société des Bonnes Etudes (qu'il ne faut pas confondre, comme Denis l'avait d'abord fait, avec la Société des Bonnes Lettres), cf. *le Catholique*, t. III, p. 483 ; Grandmaison : *La Congrégation*, p. 215. Conférence littéraire, sorte de prolongement de la Congrégation, formée en 1823 et qui eut pour présidents Mathieu de Montmorency, le duc de Rivière, le baron de Damas, le duc de Doudeauville. On y entendit Laurentie, Abel Hugo, Hennequin, Berryer.

<sup>3</sup> Ce discours a paru, avec la mention « lu à la Société des Bonnes Etudes » et sous le titre : *De la poésie épique du moyen âge*, dans la dernière livraison du dernier volume du *Catholique*, daté cependant de 1829 (t. XVI, p. 683 sqq.). « Ce discours fort remarquable » de « M. le baron d'Eckstein (*sic*)... sur la poésie épique du moyen âge » a beaucoup frappé F. Denis, qui le cite dans son *Tableau des Sciences occultes* (1830, p. 185).

<sup>4</sup> *Sic*.

Culdés, ces bardes convertis<sup>1</sup>, sur le Saint-Graal, sur les 2<sup>2</sup> Arthur, l'un<sup>3</sup> être emblématique, l'autre<sup>4</sup>, réel mourant et toujours attendu<sup>5</sup>. Ne pas oublier que les<sup>6</sup> poèmes recueillis par Charlemagne ont été retrouvés<sup>7</sup>. Examiner ce fait important. Voir s'il est bien authentique.

Dîné chez L. Il est en grande faveur auprès de M. C. Je crois qu'il sera de l'inst[itut] avant deux ans.

Le<sup>8</sup> 12 mars 1842, j'ai revu le B[ar]on d'Eckstein à une soirée chez Mme d'Agout<sup>9</sup>. Son intelligence n'a rien perdu de sa vigueur, mais il s'était étrangement trompé sur une tragédie qu'on nous a lue et qu'il avait considérée un peu prématurément comme l'une des plus belles de la langue française. C'était chose bien faible.

<sup>1</sup> «... Les croyances que ces Bardes empruntèrent au christianisme indiquent une source gnostique ou orientale : c'est un christianisme lettré, c'est une théosophie telle qu'on la découvre dans plusieurs cloîtres de l'Irlande, où les Bardes, s'étant faits moines, perpétuèrent leurs anciennes croyances en leur donnant une interprétation biblique et savante. Ces moines s'étaient établis dans les Hébrides, où on leur avait donné le nom de Culdées : ils pénétrèrent également en Ecosse et dans la Grande-Bretagne... » (*Le Catholique*, t. XVI, p. 707). Ailleurs (*Ibid.*, p. 149), d'Eckstein les appelle « moines Kuldéens ou Keldéens ».

<sup>2</sup> Les 2 ajoutés dans l'interligne.

<sup>3</sup> l'un ajoutés dans l'interligne.

<sup>4</sup> L'autre ajoutés dans l'interligne au-dessus de quelques lettres effacées. Le texte primitif était : sur Arthur être emblématique et réel.

<sup>5</sup> « Il a existé, et les poèmes des Bardes en font foi, un Arthur druidique, un Arthur des Mystères, qui n'a jamais été un personnage héroïque, mais qui fut toujours un personnage idéal. Cependant, un véritable Arthur, l'ennemi des Saxons, fut également célébré par les anciens Bardes ; et ils le présentèrent au peuple comme le secret espoir de la délivrance de leur patrie. Dans cette intention, ils prétendaient qu'il était immortel, et ils affirmaient qu'il vivait, caché dans un endroit d'où il sortirait quand l'heure des destins aurait sonné. C'était le héros des temps futurs ; mort à la fleur de l'âge, il devait ressusciter pour venger sa nation. » (*Le Catholique*, t. XVI, p. 710.)

<sup>6</sup> Ici quelques lettres (que[lques]) effacées.

<sup>7</sup> Dans l'interligne, et d'une autre encre : (il y a erreur de plume ou de souvenir).

<sup>8</sup> A partir d'ici, d'une autre encre.

<sup>9</sup> Sic.

[19 × 11]

11 Octobre 1831. Je viens de voir S[ainte]-B[euve]<sup>1</sup>, dont la conversation est toujours si réellement amusante. Il disait et avec des mots que je ne puis complètement me rappeler : On perd toujours quelque chose avec Planche et son frottement vous soutire la tranquillité que l'on a.

Lu avec intérêt<sup>2</sup> ou plutôt parcouru la Balance<sup>3</sup> Naturelle de ce pauvre Ant. de la Salle<sup>4</sup>. Ce pauvre Stocard<sup>5</sup> me paraît bien malade.

<sup>1</sup> Sur les relations de F. Denis avec Sainte-Beuve, cf. la correspondance de Sainte-Beuve publiée dans notre avant-propos. Sans compter le portrait de Trepidans, Sainte-Beuve a consacré à Denis un article sur les *Scènes de la nature* (*Globe*, 18 décembre 1824) et diverses mentions (Préface de *Paul et Virginie*, édit. Curmer, 1834 ; *Nouveaux Lundis*, t. XI, p. 290). Le compte rendu d'*André le Voyageur* dans le *Globe* du 25 décembre 1827, et peut-être celui des *Chroniques chevaleresques* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> février 1840 (cf. G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 657) sont de Sainte-Beuve.

<sup>2</sup> La surchargé par ou.

<sup>3</sup> Le commencement du mot Machine se lit sous Balance.

<sup>4</sup> Antoine de la Salle (1754-1829), fils naturel du comte de Montmorency-Pologne ; théosophe, auteur du *Désordre régulier ou avis au public sur les prestiges de ses précepteurs et sur ses propres illusions*, Berne, 1786, — de *la Balance Naturelle*, Londres, 1788. Cf. : Gence : *Notice biographique et littéraire du philosophe français Antoine Lassalle*. Paris, 1837. Auguste Viatte : *Les sources occultes du romantisme*, t. II, 1928, p. 26-28. — Ferdinand Denis lui a consacré une Notice dans la *Nouvelle Biographie Didot* (1852). Il rend hommage à celui qu'il semble bien avoir regardé comme un de ses maîtres, dans son *Essai sur la philosophie de Sancho* (t. I du *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy, p. xxiii) : « Il n'y a cependant point longues années qu'il vivait ce spirituel traducteur de l'ingénieux Bacon, dont la conversation animée n'était qu'une suite de proverbes, qu'il avait recueillis à Rome, à Canton, à Sumatra, chez les Esquimaux, que sais-je ? dans tout l'univers, et qu'il répétait dans son grenier, pour tromper la faim, ..... Vous trouveriez bien d'autres de ses proverbes dans le *Désordre régulier* ; et dans la *Balance Naturelle* qu'on ne lit plus, des questions à faire la fortune d'un livre ont été depuis longtemps discutées. » — Cf. une pensée d'Antoine de la Salle citée par Denis dans son *Essai sur la philosophie de Sancho* (dans le *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy, t. I, p. xxiii).

<sup>5</sup> Parent de Denis par la mère de celui-ci, née Stocard. Souvent nommé dans sa correspondance du Brésil.

[VI]

[un feuillet de 4 pages + un feuillet simple]

[29 × 19]

Paris, 22 Octobre 1831.

[1<sup>er</sup> feuillet, p. 1] Ballanche<sup>1</sup> vient de donner sa première séance<sup>2</sup>. Je voudrais me rappeler les excellentes choses qu'il a dites si simplement. En entrant dans le salon, je l'ai trouvé avec Bianco étendue sur le bras, que pendant plus d'une demi-heure, il n'a pas voulu déranger, riant de la mollesse de la jolie bête qui était venue<sup>3</sup> le trouver ainsi familièrement. Après quelques instants de conversation, où il a été question d'Ant. de la Salle, dont il n'estime guère les notes sur Bacon<sup>4</sup> et dont il n'a pas lu les autres ouvrages, je lui ai lu le commencement de la préface de la *Confession*, par Jules Janin<sup>5</sup>. S[ainte]-B[euve] est arrivé et la conversation s'est animée. Ballanche a été trois fois en Italie, la première ou la seconde, il a ramené, je crois, M<sup>me</sup> de Chateaubriand en France<sup>6</sup>. Il a vu Naples

<sup>1</sup> Les études auxquelles F. Denis venait de se livrer pour son *Tableau des Sciences occultes* (1830), l'avaient familiarisé avec la pensée de Ballanche. (Il le cite dans cet ouvrage, p. 238, 261 ; il y signale son *Essai de palingénésie sociale*, « ce bel ouvrage où l'auteur montre un sentiment si élevé de l'antiquité ».) Ballanche restera l'un de ses écrivains de prédilection et il trouvera en lui l'expression de l'inquiétude de son temps, de sa propre inquiétude : « Croyez-vous que notre âge et ses sombres tristesses, et ses froissements douloureux, et ses études laborieuses, ne seront pas révélés aux siècles à venir par ces... paroles de Ballanche : Une grande tristesse est accourue les saisir, ils ont été dégoûtés de la vie sans oser désirer la mort. » (F. Denis : *Essai sur la philosophie de Sancho*, dans le *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy, t. I, p. xxv.)

<sup>2</sup> Il s'agit très probablement d'une séance de pose chez le peintre Arsenne (v. la suite). Une note manuscrite de Denis, dans un exemplaire de ses *Navigateurs*, parle, à propos de Ballanche, de la « peinture d'Arsenne qui dit, dans un style élevé mais sincère, l'excellence de cette âme et la difformité adoucie de cette aimable figure » (V. la note de M. André Monglond, *Revue de Littérature Comparée*, janvier 1931, p. 103).

<sup>3</sup> ai [nsi] surchargé par le.

<sup>4</sup> La traduction des Œuvres de François Bacon par la Salle, avec des notes critiques, a paru en 15 vol. in-8 à Dijon, an VIII, 1800.

<sup>5</sup> La *Confession* de Janin venait de paraître en 2 vol. chez Mesnier (1830).

<sup>6</sup> C'est à son premier voyage, en 1807, que Ballanche ramena M<sup>me</sup> de Chateaubriand de Venise, au moment du départ de Chateaubriand pour l'Orient. (Cf. *Les Cahiers de M<sup>me</sup> de Chateaubriand* publ. par Ladreit de Lacharrière, 1909, p. 33.) Il retournera en Italie, en 1813 et en 1823, avec M<sup>me</sup> Récamier.

dans son étouffante splendeur. Il a vu Marseille. Etant à Chamberry<sup>1</sup>, M. de Mestre<sup>2</sup> voulut le voir, mais il venait de quitter la ville. M. de Mestre vint à Paris. M. Ballanche voulut, à son tour, aller le voir, mais lorsqu'il s'adressa à son hôtel, l'auteur des *Soirées de St-Petersbourg* venait de s'éloigner. Ainsi l'apôtre du Passé et celui de l'Avenir n'ont pu se rencontrer. De Mestre a écrit à Ballanche une lettre fort curieuse, où il lui dit : Au surplus, Monsieur, nous sommes tous plus ou moins Jacobins. Fabre d'Olivet demeurait Rue des Vieilles Thuileries et dans le voisinage de Ballanche et il vint le trouver avant son dernier voyage pour l'Italie, pour qu'il voulut bien [p. 2] bien<sup>3</sup> rendre compte de sa traduction de Caïn, l'art[icle] fut fait pour les *Tablettes Universelles*, remis à Coste<sup>4</sup>, qui ne l'inséra pas et qui le perdit. Ballanche, dans ce curieux morceau, comparait l'œuvre de Byron au Prométhée d'Eschyle, puis rentrait dans l'examen de la tradition primitive qui a été léguée<sup>5</sup> au monde par la Bible. Ballanche a demandé à Sainte-Beuve s'il n'avait pas fait quelques efforts ou quelques recherches pour former un nouveau rythme poétique. Notre ami lui a répondu des choses fort curieuses à ce sujet. C'est ici que je sens combien les grâces d'une conversation animée sont fugitives. S[ainte]-B[euve], tout en regardant la rime comme nécessaire, a avoué qu'elle avait enfanté un nombre prodigieux de lieux communs poétiques chez les hommes médiocres qui ont cependant à un certain degré le sentiment d'une pensée harmonieuse. V. Hugo n'est pas exempt de cette nécessité qui soumet au joug ennuyeux de la rime le génie le plus capricieux<sup>6</sup>. Sainte-Beuve a cité comme essai brillant et heureux de versification les *Djins*. J'ai vu que Ballanche n'avait point lu les *Orientales*. Il trouve encore, mais ceci avait été dit antérieurement, que Delille a épuisé toutes les formules de l'ancienne versification<sup>7</sup> et S[ainte]-B[euve] a dit à ce sujet

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> Sic.

<sup>3</sup> Sic.

<sup>4</sup> *Les Tabletes Universelles*, Répertoire des événements, des nouvelles et de tout ce qui concerne l'histoire, les sciences, la littérature et les arts... par une société de gens de lettres (1820-1824, 11 vol. in-8°), dirigées par Coste, de janvier 1823 à janvier 1824. Sur Coste et les *Tabletes*, cf. Hatin : *Histoire de la Presse en France* (1861, t. VIII, p. 497) et Desgranges : *La Presse littér. sous la Restauration*.

<sup>5</sup> p[ar] effacé.

<sup>6</sup> On comparera à ce jugement la pièce *A la Rime*, recueillie dans les *Poésies de Joseph Delorme*.

<sup>7</sup> A ce jugement sur Delille, Denis a-t-il souscrit ? Il garde une prédilection évidente (et que Sainte-Beuve n'approuve pas. V. *Premiers Lundis*, t. I, p. 9) pour Delille et son groupe (*Scènes de la nature*, 1824, p. 23, 65, etc.).

que quand on tenait le dernier mot, tout le reste venait. Les secrets d'harmonie de Lamartine sont plus élevés, plus intimes. Ballanche a dit en parlant de ses vers : Il *ne les fait pas*, et la pensée du poète m'est revenue au cœur : Je chantais mes amis comme l'homme respire<sup>1</sup>. Du reste, et je l'ai dit à Ballanche, le sentiment d'harmonie si pure et si naturelle qu'on [p. 3] trouve dans sa prose est celui qu'on trouve aussi dans Lamartine. Plus tard, nous en sommes venus à dire qu'on pourrait bien mal juger la société actuelle par les œuvres qui sont mises au jour. Comme je citais la naïve bonhomie de Mendelli<sup>2</sup> qui ne connaît le monde que par les livres et qui s'imagine que nos assemblées, dans lesquelles il n'a jamais pénétré, sont des saturnales, Ballanche a dit avec cette douceur ineffable qui n'accuse pas, mais qui regrette : Il pourrait bien, à juste titre, avoir eu une telle pensée en lisant la *Peau de Chagrin*. Ceci avait été dit avant l'arrivée de S[ainte]-B[euve]. Celui-ci nous a encore parlé de M. de Lamennais, de son ignorance des écrits nouveaux et de sa puissance de pensée qui devinait en quelque sorte ce qu'il n'avait pas voulu lire<sup>3</sup>. B[allanche] semble en faire grand cas. S[ainte]-B[euve] a lu le grand ouvrage qu'il prépare et en paraît émerveillé<sup>4</sup>. Là toute la science humaine est appelée à servir<sup>5</sup> de témoignage à la science divine du christianisme. Il procède par la pensée de l'être. Chose singulière, un Italien qui écrit en ce moment a eu la même idée fondamentale<sup>6</sup>. J'allais oublier une singulière analogie

<sup>1</sup> Lamartine : *Nouvelles Méditations* : *Le Poète Mourant*.

<sup>2</sup> On rapprochera ce nom de celui-ci, qu'on trouve sous la plume de Senancour, dans une lettre à Denis, datée de 1836 : « Votre *Smandeli* me fait songer combien vous travaillez de différentes manières. » (*Revue de Littérature Comparée*, janvier 1931, p. 102.) D'autre part, on lit dans le journal de Fontaney (pub. par M. R. Jasinski, p. 121) : « Causé longtemps avec Nodier de l'étrange personnage qui apparut avec Nodier et Saint-Martin lors de leur installation à la bibliothèque. Il se nomme Smanteli ; savant, sorcier, gnôme, démon, il est tout ; on le nommait Cardillac dans le quartier. Sur 30 fr. de rente il fait des économies et en a maintenant 150... Des femmes en équipages viennent souvent le voir. C'est vraiment un sorcier... » (2 mars 1832). Nous pensons que Smanteli, Smandeli et Mendelli sont le même personnage.

<sup>3</sup> en entier, effacé.

<sup>4</sup> Denis fait certainement allusion à l'*Essai d'un système de philosophie catholique* (1830-1831), publié en 1906 par M. Christian Maréchal (Paris, Bloud). Sur l'idée de l'être qui en est, en effet, le fondement, v. la troisième conférence, chap. III, p. 16 sqq. : « Toute idée renferme celle de l'Être, ou plutôt n'en est que la modification... Qui n'aura pas l'idée de l'Être n'aura l'idée de rien. » Sainte-Beuve connaissait ces leçons (d'où sortiront, de 1840 à 1846, les quatre volumes de l'*Esquisse d'une Philosophie*) par l'enseignement reçu à la Chesnaie (*Portraits Contemporains*, I, 225-226).

<sup>5</sup> à la s[cience], effacé.

<sup>6</sup> Nous pensons que cet Italien pourrait être Gioberti, dont la pensée comportera des analogies avec celle de Lamennais, qui entretiendra avec lui des relations d'évidente sympathie intellectuelle (v. une lettre inédite à Lamennais, dans : Solmi :

de pensée entre Ballanche et Fabre d'Olivet. Celui-ci avait rendu l'ouïe à un enfant qui était tombé dans le mutisme. Ballanche le vit et devina que cet enfant n'avait pas en lui la faculté<sup>1</sup> volitive du langage. C'était depuis longtemps la pensée de Fabre d'Olivet. Un jeune auteur prépare une tragédie de Servius Tullius. Coissin<sup>2</sup>, l'auteur des *Neuf Livres*, l'a envoyé à Ballanche. Quelques mots de cette bouche pure pourront bien illuminer l'âme du poète et l'on pourrait bien lui appliquer ces mots qu'il a prononcés, mais qui ne sont plus qu'un vague ressouvenir pour moi : Le mystère religieux était dans les Chœurs des Anciens, et cette poésie était comme un encens mystérieux qu'on jettait<sup>3</sup> aux dieux [p. 4]. — Cette faculté volitive dont F. d'Olivet exagère tant la puissance, puisque selon lui, elle peut s'opposer à la mort a<sup>4</sup> rappelé à Ballanche une anecdote qu'il dit si bien que j'en détruirai ici à coup sûr tout le charme. M<sup>me</sup> allait mourir. Un de ses amis espérant, sans doute, ranimer les forces de son âme lui rappela cette idée<sup>5</sup>, dont elle lui avait parlé, que la volonté pouvait

*Mazzini e Gioberti*, 1913, p. 133), et dont le rôle au sein du catholicisme n'est pas sans analogie avec celui de Lamennais (Padovani : *Vincenzo Gioberti e il Cattolicesimo*, Univ. Catholique de Milan, 1927) ; pour l'ouvrage en préparation dont parle Denis, nous aurions songé à l'un de ces manuscrits de jeunesse que Gioberti devra abandonner à Turin, quand il se réfugiera à Paris en 1833, — par exemple cette *Teorica della mente umana*, éditée par Solmi, Turin, Bocca, 1910. M. Guido Zadei, de Brescia, l'érudit qui connaît sans doute le mieux la pénétration du mennaisianisme en Italie, nous répond qu'en 1831 le philosophe piémontais était très éloigné des idées de Lamennais. Il suggérerait plutôt les noms de l'abbé Gioacchino Ventura, de l'abbé Giuseppe Baraldi de Modène, même, avec plus de doute, ceux de Nicolo Tommaseo et d'Alexandre Manzoni, dont on disait alors qu'il s'était remis à l'œuvre qui devait servir de complément à l'essai sur la *Morale Cattolica*. Ou, si l'on préfère songer à un Italien résidant à Paris en 1831, on pourrait nommer Terenzio Mamiani dont les lettres ont un accent mennaisien (E. Viterbo : *Terenzio Mamiani, lettere dall' esilio*, Rome, 1899, t. I, p. 76) et qui a mis « in poche pagine una teorica della religione civile » (*Ibid.*, p. 79), ou encore Bozzelli (Benedetto Croce : *Una famiglia di patrioti*, Bari, 1919, p. 135-141). Lamennais a d'ailleurs trouvé maints autres échos dans l'Italie de son temps et aurait pu se reconnaître plus d'une affinité parmi les catholiques italiens. Cf. : Guido Zadei : *L'abate Lamennais e gli Italiani del suo tempo*, Turin, Gobetti, 1925 ; *Carteggi inediti del Lamennais con Italiani*. Extrait des fascicules III et IV du *Giornale Critico della Filosofia italiana*, 1928. — Voir Appendice, note II.

<sup>1</sup> de vouloir, effacé.

<sup>2</sup> *Sic.* — F. G. Coëssin (né à Lisieux en 1782), illuminé, auteur des *Neuf Livres* (Paris, 1809) cf. : Erdan : *La France mystique*, t. I, et Viatte, *loc. cit.*, t. II, p. 32. « Il a publié, dit M<sup>me</sup> de Genlis dans ses Mémoires, un ouvrage intitulé *les Neuf Livres* dans lequel on trouve des étincelles d'un grand talent... »

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> suggéré, effacé.

<sup>5</sup> q[ue] effacé.

repousser la mort et qui <sup>1</sup> ne tenait qu'à elle d'en faire usage. Oui, dit-elle, mais je crains bien d'avoir eu une distraction. Et elle mourut <sup>2</sup>. Je rappelai à Ballanche que les premières prévisions sur sa célébrité se trouvaient dans un livre pour les enfants, et, chose merveilleuse, qu'il y était merveilleusement caractérisé. Il <sup>3</sup> a souri en apprenant que ce livre était la morale en action pub[liée] en 1804 par un brave homme d'auteur nommé Béranger <sup>4</sup>. A ce propos d'auteur, il nous dit qu'à sa première année de résidence à Paris, le commis du bureau des contributions lui écrivit : à M. Ballanche *auteur*, et qu'à la seconde, il jugea à propos de substituer au mot d'auteur celui d'acteur, ce qui l'avait beaucoup amusé. Nous avons parlé de Senancour et de son [roman] d'Oberman. C'est une œuvre dont Ballanche fait grand cas <sup>5</sup> et il nous a répété ce qu'il m'avait dit il y avait quelques jours : Il y a de grands artistes ignorés. M. Fauriel est de ce nombre, et il l'a prouvé surtout dans sa traduction de la Parthénéide <sup>6</sup>. S[ainte]-B[euve] et moi qui sommes à l'affût de toute œuvre d'artiste, nous avons noté ceci. S[ainte]-B[euve] dont la conversation servait merveilleusement à exciter la pensée de Ballanche parce qu'elle est vive, inattendue, forte de choses neuves, d'aperçus ingénieux et délicats, [2<sup>me</sup> feuillet] Sainte-Beuve avec sa raison et son cœur d'artiste regrette que l'auteur d'Oberman gâte ses ouvrages en les retravaillant <sup>7</sup>. Ainsi, il paraît que dans le livre de l'*Amour*,

<sup>1</sup> *Sic.*

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute de M<sup>me</sup> de Coislin, morte en 1817, et d'une anecdote que Chateaubriand raconte à peu près dans les mêmes termes : « Au moment où elle était prête à passer, on soutenait au bord de son lit qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller ; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : « Je le crois, dit-elle, mais j'ai peur d'avoir une distraction. » Elle expira. » (*Mémoires d'Outre-tombe*. Edit. Biré, t. II, p. 477.)

<sup>3</sup> y effacé.

<sup>4</sup> *Sic.* — Laurent-Pierre Béranger, auteur, avec le P. E. Guibaud, de la *Morale en Action ou Elite de faits mémorables et d'anecdotes instructives* (1810).

<sup>5</sup> Sur les relations entre Ballanche et Senancour, cf. le témoignage de Denis : « Senancour aurait-il incliné vers une théosophie à la manière de Ballanche ? Il avait beaucoup de goût pour ce philosophe. Il eut un grand chagrin, à ce que m'a raconté M. Ferdinand Denis, d'avoir manqué un jour la visite de l'écrivain lyonnais. » (J. Levallois : *Senancour*, 1897, p. 126.)

<sup>6</sup> Pour Fauriel, v. N<sup>o</sup> XLI, note 3. La traduction de la *Parthénéide* de Baggesen par Fauriel avait paru en 1810.

<sup>7</sup> La préparation d'une édition nouvelle de Senancour, en 1833, allait révolter particulièrement Sainte-Beuve contre cette tendance de Senancour à défigurer son œuvre, et il protestera dans une lettre à Ferdinand Denis (*Livre d'Or de Sainte-Beuve*, p. 399) : « J'ai été hier chez M. de Senancour. J'ai vu les mutilations qu'il va faire à *Obermann*. J'ai parlé pendant une heure aussi énergiquement et vivement que je pouvais contre. Les plus belles et naïves effusions de couleurs, si rares dans la littérature de 1804 et qui font de M. de Senancour un des pères de l'émancipation litté-

les passages copiés par notre Joseph Delorme dans la première édition sont précisément ceux qui ne se trouvent pas dans la seconde <sup>1</sup>. En parlant d'artiste, j'allais oublier un jugement bien honorable pour l'auteur du *Lépreux de la Cité d'Aoste*, mais l'expression manque, ma lettre est imparfaite. — C'est une chose fort belle comme un siècle en fait une. Ceci a fait plaisir à Cisca <sup>2</sup>. C'est un beau mot d'un tel homme et pour une chose qu'on aime. Le portrait vient bien. L'âme d'Hebal est dans la lumière du front. M. Arsenne <sup>3</sup> a dit à voix basse à S[ainte]-B[euve] qu'il voulait faire Hébal <sup>4</sup>.

— Jem'aperçois combien le souvenir laisse échapper de choses et de noms. Il a été question de Swedenborg, d'Edouard Archer, de M. de Tollenare <sup>5</sup>,

raire sont comme grattées avec effort et font place à un dessin de plomb didactique et classique. C'est *Obermann* publié et corrigé par M. Jay. Qu'y faire ? Seulement comme M. Ledoux, à ce qu'il paraît, a mêlé mon nom à une des annonces, je le prie de l'ôter et ne l'autorise en rien à s'en servir. Quand j'ai écrit d'*Obermann*, ce n'est pas de celui-ci, du nouveau, mais de l'ancien. »

<sup>1</sup> Il s'agit probablement non de la seconde édition (1808), mais de la troisième (1828).

<sup>2</sup> Diminutif familial de *Sophie-Marie-Francisca Denis*, sœur de Ferdinand Denis. Elle mourra le 26 décembre 1835.

<sup>3</sup> *Louis-Charles Arsenne* (1780-1855), peintre et écrivain. Il est l'auteur d'un *Manuel du peintre et du sculpteur, ouvrage dans lequel on traite de la philosophie, de l'art et des moyens pratiques* (Paris, à la librairie encyclopédique de Roret, 1833, 2 vol.). On trouve au t. I de cet ouvrage (p. 194-318), une notice de Ferdinand Denis, précédée de cette note : « M. Ferdinand Denis ayant publié dernièrement dans *l'Artiste* (3<sup>me</sup> vol., 20 et 21<sup>me</sup> liv.) une notice sur les manuscrits orientaux à miniatures (bibliothèque royale), a composé depuis deux autres notices qui forment avec la première un travail plus complet. Je dois à son amitié la possibilité de donner ici cet ensemble et de joindre ainsi à l'ouvrage que j'offre au public, tout ce que ses études et son enthousiasme lui ont suggéré d'utile pour l'artiste et d'intéressant pour l'histoire et la poésie de l'art... » — Arsenne habitait la même maison que Denis, 21 rue Notre-Dame des Champs.

<sup>4</sup> *La Vision d'Hebal, chef d'un clan écossais*, de Ballanche, venait de paraître chez Didot (1831).

<sup>5</sup> *L.-F. de Tollenare*, né à Nantes, auteur d'études d'économie politique (*Discours sur les écrits de M. J.-B. Say*, lu à la séance de la société royale de Nantes, du 25 novembre 1832, Nantes, 1833 ; *Essai sur les entraves que le commerce éprouve en Europe*, Paris, 1820), et de *Point d'effet sans causes*, Nantes, 1828, sur les miracles de M<sup>me</sup> de Saint-Amour. F. Denis avait été en relations avec lui au Brésil. En annonçant dans une lettre à sa mère (Bib. Sainte-Geneviève, mss. 3417), l'arrivée de M. de Tollenare à Bahia, il ajoutait (21 décembre 1817) : « C'est un riche négociant de Nantes qui depuis quelque temps grossit notre petite société. Il est difficile de réunir plus de qualités aimables et solides. » Il vante les connaissances de M. de Tollenare en minéralogie (22 décembre 1817, à son père). Il annonce son départ en ces termes : « M. de Tollenare dont j'ai déjà parlé comme d'un homme vraiment aimable et instruit part aujourd'hui pour Nantes. » (Bahia, 24 septembre 1818, à ses parents.) Il annonce

de M<sup>me</sup> de S. Amour<sup>1</sup>, de S. Martin<sup>2</sup>, de Gilbert [,]<sup>3</sup> de Genc[e]<sup>4</sup> et de bien d'autres hommes dont le nom soulève des pensées. Ceci, du reste, a été écrit aussi vite qu'une parole brève et imparfaite et ne doit être relu que dans quelques années, si je vis.

à sa mère (Bahia, 24 juin 1819) : « J'ai écrit à M. de Tollenare. » Le dossier de mss. 3434 de la Bib. Sainte-Geneviève (legs F. Denis) contient des *Notes dominicales prises pendant un voyage en Portugal et au Brésil en 1816-1817 et 1818* par L.-F. de Tollenare. Une partie de ces notes a été reproduite par F. Denis dans son ouvrage sur le Brésil (Collection de l'*Univers Pittoresque*). Une traduction portugaise partielle a paru en 1906 sous le titre de : L.-F. Tollenare : *Notas dominicaes...*, traduzidas... par Alfredo de Carvalho (Recife, 1906).

<sup>1</sup> *Mme de Saint-Amour* (voir le livre de L.-F. de Tollenare, cité plus haut ; et Richer : *Des guérisons opérées par Mme de Saint-Amour*, Nantes, 1828), inspirée qui prétendait guérir les malades à l'aide de prières.

<sup>2</sup> L.-Claude de Saint-Martin (1743-1803) « le Philosophe inconnu », théosophe célèbre.

<sup>3</sup> Sur ce « dernier disciple » et éditeur de Saint-Martin et ses relations possibles avec Ballanche, cf. A. Viatte : *Les Sources Occultes du Romantisme*, 1928, t. II, p. 220, note 4.

<sup>4</sup> Jean-Baptiste-Modeste Gence (1755-1840), auteur de *Considérations sur l'Imitation de Jésus-Christ*, d'une *Notice biographique sur Louis-Claude Saint Martin ou le Philosophe Inconnu*, Paris, 1824, collaborateur de la *Biographie Universelle* de Michaud, etc. Voir Viatte, *loc. cit.*, t. II, p. 24-28.

[15 × 8]

4 Février 1832

J'ai vu Ballanche il y a quelques jours. Sa simplicité, sa bonhomie est toujours la même, mais il commence à avoir le sentiment de sa haute réputation. Comme je lui faisais<sup>1</sup> observer la rapidité avec laquelle elle allait s'accroissant et que depuis six mois surtout son nom était dans toutes les bouches. — Comme vous me le dites depuis six mois surtout, je sens que mon nom commence à se répandre avec mes idées. J'en ai longtemps désespéré<sup>2</sup>.

---

Il veut lire Ismaël<sup>3</sup> et me l'a demandé, et si son génie n'était point [verso] si rempli de bonté, à coup sûr, je n'oserais [le] lui prêter tel qu'il est. Une autre édit[ion] ferait disparaître bien des taches.

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> La notoriété de Ballanche commence, en effet, à s'affirmer au lendemain de la publication de ses *Œuvres* (1830) et de la *Vision d'Hébal* (1831). La *Revue des Deux Mondes* de 1831 avait publié un *Essai de palingénésie* de Ballanche (t. II, p. 221). Elle avait consacré un article de Barchou à la philosophie de l'histoire de l'humanité d'après Ballanche (*Ibid.*, p. 410) et une page d'« album » à la *Vision d'Hébal* (*Ibid.*, p. 540). La *Revue encyclopédique* de 1832 consacra un article de Saint-Chéron à la *Vision d'Hébal* (t. III, p. 598-609). — J.-J. Ampère note, comme Denis, la satisfaction que Ballanche montrait à « recueillir... les preuves du progrès de ses idées, par exemple les paroles d'un étranger qui était venu le voir pour lui dire : « Monsieur, c'est de vos ouvrages que sortira la théologie de l'avenir. » Il cite cette ligne de Ballanche à M<sup>me</sup> Récamier : « Si mon nom me survit, chose qui devient de plus en plus vraisemblable... », et cet autre mot : « Mon nom est bien plus connu qu'il ne paraît en effet, et Nodier disait hier qu'avant deux ans ce serait un des noms les plus populaires de France. » (J.-J. Ampère : *Ballanche*, 1848, p. 229-232.)

<sup>3</sup> *Ismaël ben Kaïzar ou la découverte du Nouveau Monde*, roman historique par Ferdinand Denis, Paris, C. Gosselin, 1829, 5 vol. in-18.

[20 × 16]

4 Février 1832

Il m'arrive fréquemment de rencontrer Ballanche dans notre quartier<sup>1</sup> et d'avoir de longues conversations avec lui au milieu de la rue. Hier, vers 11 [heures] 1/2, nous venions de quitter M. Douville<sup>2</sup>, le<sup>3</sup> fameux voyageur en Afrique et nous causions Davesac<sup>4</sup> et moi de ses grandes découvertes, lorsque Ballanche a passé près de moi<sup>5</sup>. Je l'ai salué et il m'a parlé<sup>6</sup> fort amicalement comme de coutume et le voyant se diriger du côté opposé à sa maison, je lui ai demandé s'il n'allait pas acheter les journaux avant de se coucher. Du tout, m'a-t-il répondu en souriant.

<sup>1</sup> Denis habitait alors 21 rue Notre-Dame des Champs.

<sup>2</sup> Le u a été ajouté en surcharge. — Jean-Baptiste Douville (né en 1791) voyageur et mystificateur, auteur d'un prétendu *Voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale fait dans les années 1828, 1829 et 1830* (Paris, 1832), qu'il a tenté de justifier dans un autre ouvrage : *Trente mois de ma vie ou ma justification*. La Nouvelle Biographie Didot mentionne ce détail qui montre l'intérêt que Denis a continué à porter aux œuvres de Douville : « Les derniers manuscrits, tombés à Bahia entre les mains d'un voyageur, M. S. Rang [cf. N° XLIV], ont été remis par ce dernier à M. Ferdinand Denis... Il a pu travailler sur des documents portugais inédits : des critiques très compétents, et parmi eux M. Ferdinand Denis, penchent vers cette hypothèse. »

<sup>3</sup> voya[geur] effacé.

<sup>4</sup> Marie-Armand-Pascal d'Avezac, géographe, né à Bagnères de Bigorre, auteur d'*Essais historiques sur le Bigorre* (1823), d'une *Réponse aux objections élevées en Angleterre contre l'authenticité du Voyage de Caillé à Ten Boktoue* et de nombreux travaux sur l'Afrique et sur l'histoire de la géographie. Denis fait grand cas de lui. Dans sa plaquette sur le *Génie de la Navigation* il renvoie (p. 95) aux « savants travaux de M. d'Avezac » et à sa « judicieuse et savante appréciation du périple de Hannon » : « Voy. l'*Atlantide et le Périphe de Hannon*, article inséré dans l'*Annuaire des voyages et de la géographie* pour l'année 1846... » Il l'appelle, dans le *Monde Enchanté* (1843, p. 182) « un de nos plus savants géographes ».

<sup>5</sup> Les mots : dans la Croix Rouge se trouvent dans l'interligne de manière à se rapporter soit à : nous causions, soit à : près de moi.

<sup>6</sup> c[omme de coutume], effacé.

Je vais acheter un gateau chez le patissier voisin, vous voyez que ma promenade n'est point très littéraire. Nous avons parlé d'un de ses amis qui veut faire insérer des articles de philosophie dans la *France littéraire* <sup>1</sup>. Puis, au bout de cinq minutes, il a reparu et nous a dit en riant <sup>2</sup> : Je vais vous arroser et vous prendrez racine dans la rue. Nous avons parlé des voyages de Derville <sup>3</sup>. Davesac entend fort bien cette matière et le bon Ballanche a pris racine aussi à la Croix-Rouge. Si bien qu'à minuit, nous parlions fétiches, représentation de la divine Samothrace et de la <sup>4</sup> barbarie religieuse <sup>5</sup>. Si bien qu'à minuit, nous étions encore discutant au milieu du carefour <sup>6</sup> par un tems humide et brumeux les belles pensées divines de la Grèce et de l'Italie.

<sup>1</sup> *La France Littéraire*, revue dirigée par Charles Malo (28 vol. in-8°, 1832-1836).

<sup>2</sup> Il fa[ut], effacé.

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> de la *en surcharge*.

<sup>5</sup> A minuit, effacé.

<sup>6</sup> *Sic.*

[30 × 20]

Ce 30 Octobre 1832

Ballanche me disait aujourd'hui : Je suis persuadé que bien du tems s'écoulera avant que l'Orphée<sup>1</sup> soit compris, et avant qu'on sente la pensée profondément philosophique qui anime cet ouvrage : c'est l'incubation de l'Orient faisant naître l'Occident. Et comme j'ajoutais : C'est qu'il faut être poète et historien pour vous comprendre et pour vous sentir, — c'est qu'il faut s'initier à votre style<sup>2</sup> empreint du sens de l'<sup>3</sup> antiquité et que les qualités intimement liées forment la révélation complète du livre. Il faut être poète et historien. — Je vous prie de dire cela quelque part et je vous en prie parce que cela doit être dit et que vous le sentez. Je lui dis que c'était un tourment de voir de semblables idées méconnues et qu'on avait besoin de faire partager sa conviction.

Je n'y vois plus<sup>4</sup>.

Notre jeunesse est une terre fertile brillante de fertilité.

Ballanche me dit dans la même conversation, une chose fort curieuse à propos de mon Brahme voyageur<sup>5</sup>, de la crainte que l'on pouvait avoir de ne pas être compris par le peuple en écrivant dans un style élevé : il me dit qu'il ne fallait pas être arrêté par cette pensée et il me raconta<sup>6</sup>,

<sup>1</sup> *Orphée* a paru dans les *Œuvres* de Ballanche (4 vol. Barbezet, 1830). Loménie (*Galerie des Contemporains Illustres*, notice sur *Ballanche*) résume la signification d'*Orphée* en termes analogues à ceux de Denis : « L'humanité déchue va toucher à son premier degré de réhabilitation ; elle va entrer en possession de la conscience..., l'immobile Orient va faire place à l'Occident progressif ; l'homme se détache du tout panthéistique. »

<sup>2</sup> revêtu d'effacé.

<sup>3</sup> du sens de l'ajouté après coup, à la place de d'effacé.

<sup>4</sup> Ces mots sont encadrés d'un trait.

<sup>5</sup> *Le Brahme voyageur ou la sagesse populaire de toutes les nations*, par Ferdinand Denis, Paris, rue et Place Saint-André des Arts, 30, 1832, in-16, 108 p. (*Bibliothèque Populaire*, t. V.)

<sup>6</sup> raconta, dans l'interligne, au-dessus de dit, effacé.

à ce sujet, qu'étant entré en explications de son système devant un ouvrier nommé Feuchères qui expliquait le fourriérisme aux ouvriers, il s'était senti plus à l'aise quant au style et à la pensée que devant des académiciens : Je me sentais compris, dit-il avec sa touchante bonhomie, qui va si bien à sa profonde conviction <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ballanche lui-même (cité par J.-J. Ampère : *Ballanche*, Paris, A. René, 1848, p. 237) rapporte ainsi cette anecdote : « Une chose assez singulière, c'est que je commence à percer chez les ouvriers. Voici le fait. Un maître ouvrier, qui demeure près de l'Arsenal, avait pris depuis quelque temps l'habitude de réunir chez lui un certain nombre de ses ouvriers, et de faire là une sorte de cours de philosophie à leur usage. Il avait commencé par le saint-simonisme, dont il n'a pas tardé à se séparer, et il s'est mis à professer l'économie politique de Fourier... Il s'est mis à m'étudier, et s'est épris de mes doctrines... Comme il avait un très grand désir de me voir, Nodier l'a fait venir chez lui après dîner. J'ai trouvé un homme d'un très grand sens et d'une rare intelligence. » Puis, rapportant sa visite à ses nouveaux disciples : « J'ai assisté hier au soir avec mon introducteur à cette réunion ; il n'y avait que Nodier et moi qui ne fussions pas des ouvriers... J'ai été étonné de l'intelligence de tout ce monde-là... Croiriez-vous qu'au milieu d'une discussion provoquée par Nodier et où je me suis mêlé, j'ai été entraîné à l'exposition de mon système historique fondé sur le dogme chrétien de la déchéance et de la réhabilitation, et que *j'ai été parfaitement compris*... Je ne sais ce qu'aurait pensé M.\*\*\* s'il eût assisté à cette séance, et qu'il eût senti que *j'étais bien mieux compris là que je ne l'aurais été dans le sein de l'Académie française*... »

[X]

[13 × 20]

Aujourd'hui 9 7<sup>bre</sup> 1835. Après que l'excellent Bailly<sup>1</sup> m'eut prêté 150 fr. dont j'avais grand besoin pour dix ou douze jours, je suis allé chez Ballanche, où j'ai trouvé le B[ar]on d'Eckstein<sup>2</sup>. La conversation a été fort nourrie et fort intéressante. Le B[ar]on a prétendu que B[allanche] était moitié au diable, moitié au bon Dieu, qu'il y avait une partie de Méphistophélès en lui. Ce qui a fait beaucoup rire le bon et naïf Ballanche. D'E[c]k[stein] est devenu un vrai Saniassi<sup>3</sup>, dit-il. Il est dévoré de grands doutes et voudrait anéantir ses anciennes productions. On a parlé de la fameuse soirée de<sup>4</sup> Liszt. Quelques jours après la soirée, M<sup>me</sup> S[and] a rencontré sur la route de St-Germain le B[ar]on. Elle était<sup>5</sup> déguisée en homme et l'a salué en faisant<sup>6</sup> de grands éclats de rire. Il n'a lu que Lelia et Ball[anche] également. — Grande inimitié avec Heine de la part du B[ar]on<sup>7</sup>. Il lisait hier pour la première fois Notre-Dame de Paris. Frolo

<sup>1</sup> C'est ainsi que nous lisons ce nom. Notons que F. Denis avait écrit, dans l'*Encyclopédie portative* de C. Bailly de Merlieux « avocat à la Cour Royale de Paris », un volume sur les Sciences occultes (*Tableau historique analytique et critique des sciences occultes...* par F. Denis, Paris, in-16, 1830). Il faut cependant noter d'autre part que le nom de M. Baily (ou Boily) se trouve à plusieurs reprises dans la correspondance de jeunesse de Denis : Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à son frère, Bahia, 9 juin 1817 et M<sup>me</sup> Baily (ou Boily), fragment de lettre, p. 87 du ms.

<sup>2</sup> Sur l'amitié de Ballanche et d'Eckstein, amitié commencée chez M<sup>me</sup> d'Hautefeuille, malgré des divergences préalables, cf. A. Marquiset : *Ballanche et M<sup>me</sup> d'Hautefeuille*, 1912, p. 11-12.

<sup>3</sup> ~~C'est ainsi que nous lisons ce mot, dont le sens nous échappe~~ *Ascète hindou.*

<sup>4</sup> Listz effacé.

<sup>5</sup> Elle était, dans l'interligne.

<sup>6</sup> Sic.

<sup>7</sup> L'antipathie mutuelle de Heine et de d'Eckstein était en effet déclarée. Les malices ne manquent pas, sous la plume de Heine, à l'égard du « baron Bouddha ». Sur Heine répandant en 1847 le bruit de la mort d'Eckstein et prétendant que ses articles sont rédigés par une sorte de consortium qui a hérité de ses recettes, cf. Meissner : *Geschichte meines Lebens*, I, 221. — Heine a quelques traits piquants contre d'Eckstein : *Geständnisse*, p. 29 : « Comme son arbre généalogique s'étend jusqu'à David le roi de Juda et d'Israël, il croit que c'est une raison suffisante pour se faire passer comme gentilhomme. »

est selon lui le moine de Lewis<sup>1</sup>. Nous avons vanté le style, mais ce qu'il préfère c'est Esméralda. Grandes démonstrations de tendresse à Ballanche<sup>2</sup>. Ce bon B[allanche] veut que j'écrive un Corneille. C'est la deuxième fois qu'il me parle de cela.

<sup>1</sup> *Ambrosio or the Monk*, roman de Lewis (1795). Cf. Max Rentsch : *Matthew Gregory Lewis. Mit besonderer Berücksichtigung seines Romans Ambrosio or the Monk* (Leipzig, 1902). F. Baldensperger : *Le Moine de Lewis dans la littérature française* (*Journal of Comparative literature*, juillet-sept. 1903). Otto Ritter : *Studien zu M.-G. Lewis Roman Ambrosio or the Monk* (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, CXI, 1903, p. 106).

<sup>2</sup> « Je lui deviens très attaché et il y est fort sensible », écrit Ballanche de d'Eckstein, le 7 juin 1836 (A. Marquiset, *loc. cit.*, p. 66).

[XI]

[20 × 31]

[Les notes XI, XII et XIII se suivent sur le même feuillet de quatre pages.]

[p.1], Vendredi 5<sup>1</sup> Novembre 1836 — 2 [h.] ½ du matin.

Je rentre plein de souvenirs : j'ai passé la soirée chez Chopin. Lizst<sup>2</sup> a été admirable. On a bien dit, *c'était l'apocalypse*. George<sup>3</sup> Sand sentait admirablement cette musique puissante. Charges admirables de Chopin, mais je n'avais plus le cœur de rire tant cette prière des Huguenots était belle<sup>4</sup>. J'ai beaucoup causé avec George Sand. Elle a dit des choses pleines d'âme et d'intelligence sur<sup>5</sup> Senancour, Ballanche et Lamennais, ses trois grandes sympathies, mais Senancour est le prophète de ses œuvres. Elle s'est plaint<sup>6</sup> de l'avoir trop imité dans Lelia et de n'être pas assez forte pour aller près d'un tel homme. B[allanche] lui a paru moins digne peut-être de cette vive sympathie parce qu'il est plus admiré. Elle le connaissait peu et quelques mots ont suffi pour le grandir dans son âme. — Quant à S[ainte]-B[euve], nous sommes *freschi*, ce sont ses propres expressions. — Elle a l'air de ne pouvoir ou de ne vouloir revenir à une ancienne amitié. Elle lui a tendu la main et il l'a prise comme à regret. Elle pardonne aux vives étourderies, aux grandes fautes, et puis il y a de légères fautes du cœur ou du souvenirs<sup>7</sup> qui la trouvent inflexibles<sup>8</sup>. — Elle est la Scudéry

<sup>1</sup> 5 surcharge un 6.

<sup>2</sup> Sic.

<sup>3</sup> Ici, et presque partout, Denis orthographie *Georges Sand*.

<sup>4</sup> *Les Huguenots* de Meyerbeer avaient été représentés pour la première fois en février 1836.

<sup>5</sup> Ball[anche], effacé.

<sup>6</sup> Sic.

<sup>7</sup> Sic.

<sup>8</sup> Sic. — Sur la brouille de Sainte-Beuve avec « toute cette société de l'abbé de Lamennais », cf. N° XIII. C'est en souvenir de ces jours où ils étaient *freschi*, que George Sand parlera dans *l'Histoire de ma vie* (V<sup>me</sup> Partie, chap. VI) de l'amitié

de son tems, elle sait ce que vaut une telle gloire et l'apprécie : On en fera des papillottes<sup>1</sup> de tous ces livres et peut-être quelque chose de pis. Elle est sympathique à Leroux<sup>2</sup>. Il lui a fallu fumer. Elle m'a demandé si son cigarette<sup>3</sup> ne m'incommodait point et si je ne faisais<sup>4</sup> point du dévouement. Et au milieu de tout cela, de bonnes et brillantes paroles, un regard de haute prévision sur les hommes et sur les choses, un grand dédain de tout hors les trois hommes déjà nommés — puis une sollicitude de femme pour toutes ces misères d'hommes de talent dont je lui parlais. — Jamais Fabre d'Olivet ne lui avait été nommé. Coëssin<sup>5</sup> est venu la voir, mais elle ignorait sa capacité d'intelligence. — En ce moment, elle va raccommodant le linge d'un Polonais et reprisant ses cravattes<sup>6</sup> qu'elle prend dans sa commode — et tout cela est fait à merveille, assure-t-elle. Misciewiz<sup>7</sup> était là. Elle veut acheter ses œuvres — et puis au milieu de tout cela, des choses hardies [?] sur sainte Thérèse. — Le génie chez les femmes c'est l'abstinence. — Elle veut soulever Senancour et l'imposer à Buloz. Elle ferait un grand article sur lui qui précéderait l'impression de son œuvre<sup>8</sup>. Tout cela décoloré, mal dit, ne signifie plus rien dans cette page, mais tout cela répété après tout<sup>9</sup> ces souvenirs harmonieux était comme une page ardente et passionnée de Lelia, dont je rêverai un jour le souvenir [?]. M<sup>me</sup> d'A[goult] était à cette soirée.

« un peu susceptible, un peu capricieuse » de Sainte-Beuve : « Il m'a affligée profondément par des aversions et des attaques acerbes contre des personnes que j'admirais et que je respectais... » Elle reconnaît néanmoins qu'il a toujours été « généreux et affectueux » pour elle, et ajoute entre parenthèses : « On m'a dit qu'il ne l'avait pas toujours été en paroles, mais je ne le crois plus. »

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> G. Sand rapporte elle-même (*Histoire de ma vie*, V<sup>me</sup> partie, chap. 9) comment elle s'est liée avec *Pierre Leroux* (1797-1871), « le plus grand critique possible dans la philosophie de l'histoire » (cf. sur lui F. Thomas *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre et sa doctrine*, 1904) : c'est Sainte-Beuve qui lui avait conseillé de « chercher ... la lumière » auprès du directeur du *Globe* ; et « sa figure belle et douce », son « œil pénétrant et pur », son « sourire affectueux », sa « voix sympathique » la retinrent.

<sup>3</sup> Sic.

<sup>4</sup> Sic.

<sup>5</sup> Sic., pour Coëssin. Cf. N<sup>o</sup> VI.

<sup>6</sup> Sic.

<sup>7</sup> Sic.

<sup>8</sup> Ce projet ne fut pas exécuté ; mais George Sand avait déjà consacré un article à Senancour dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1833.

<sup>9</sup> Sic.

[Suite du même feuillet]

[p. 2] 24<sup>bre</sup> 1836. J'ai revu depuis plusieurs fois G. S[and] et entr'autres chez M<sup>me</sup> d'A[goult] à une mémorable soirée, samedi dernier, je crois, où se trouvait<sup>1</sup> l'abbé de la M[ennais], le poète Miskievitz<sup>2</sup>, Nourrit<sup>3</sup>, Massard, Mayer Beer<sup>4</sup>, d'Eckstein et plusieurs autres illustrations. Je ne pus m'empêcher de lui parler de ses Lettres d'un Voyageur adressées à Didier<sup>5</sup> et à Mayer Beer<sup>6</sup>, car elle m'avait recommandé de les lire<sup>7</sup>. Elle parut satisfaite de ce que je lui en dis, mais elle me quitta bientôt parce que son fils, disait-elle, était malade. Elle revint bientôt. On chanta. Nourrit que je n'aime guère au théâtre fut admirable d'expression. La musique est toujours entre elle et moi qui la connais si peu meilleur<sup>8</sup> que la parole. L'abbé de l[a] M[ennais] m'a parlé avec enthousiasme de Lelia. On s'est retiré tard de cette soirée vraiment artiste. Le soir, pluie effroyable.

<sup>1</sup> Sic. — entr'au[tres] effacé.

<sup>2</sup> Sic.

<sup>3</sup> Adolphe Nourrit (1802-1839), chanteur de l'opéra qui a été un habitué de ce groupe. George Sand parle d'« un dîner où Liszt avait réuni M. Lamennais, M. Balanche, le chanteur Nourrit et elle » (*Histoire de ma vie*, V<sup>me</sup> partie, chap. VIII). Dans une lettre du 20 décembre 1836, G. Sand annonce à Scipion du Roure : « Jeudi, nous avons notre soirée avec Liszt au piano, Nourrit, etc. » (W. Karenine : *G. Sand*, t. II, 1899, p. 346). Il semble que G. Sand personnifie pour une part, dans *Consuelo*, la piété de Nourrit pour son art (*Ibid.*, p. 391). De même dans *Adriani* (*Ibid.*, t. IV, 1926, p. 314). Sur Nourrit, cf. Legouvé : *Soixante ans de souvenirs*, t. II.

<sup>4</sup> Sic.

<sup>5</sup> Charles Didier (1805-1864), né à Genève, collaborateur du *National*, du *Monde* de Lamennais, auteur de la *Rome souterraine* (Paris 1833). « Il fut un de mes meilleurs amis, dit G. Sand, et nous nous sommes refroidis... Charles Didier était un homme de génie... » (*Histoire de ma vie*, V<sup>me</sup> partie, chap. 6). Sur Didier, cf. Charly Clerc dans : *la Vie romantique au pays romand*, Lausanne, 1931.

<sup>6</sup> Sic. — *Le Journal de mon voyage... à Giacomo Meyerbeer*, avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1836.

<sup>7</sup> G. Sand tenait en effet particulièrement à ces *Lettres*, ou plutôt à l'œuvre qu'elle méditait par delà ces *Lettres* : « Je viens... de relire les *Lettres d'un Voyageur* de septembre 1834 et de janvier 1835, écrira-t-elle plus tard, et j'y retrouve le plan d'un ouvrage que je m'étais promis de continuer toute ma vie. Je regrette beaucoup de ne l'avoir pas fait... C'eût été, je crois, un bon livre... » (*Histoire de ma vie*, V<sup>me</sup> partie, chap. 6).

<sup>8</sup> Sic.

[XIII]

[Suite du même feuillet]

[p. 3] Hier 23 9<sup>bre</sup> 1836 — j'ai eu une longue et curieuse conversation avec A. de G. S.<sup>1</sup> sur M<sup>me</sup> S[and]. Il a été un de ses amis d'enfance, et il rit beaucoup de toutes les choses fausses, de toutes les niaiseries même

<sup>1</sup> A. de G. S. (et plus bas Aj) est certainement *Stephane Ajasson de Grandsaigne* (ou *Grandsagne*), né à la Châtre, en 1802, dont George Sand parle en ces termes, dans *l'Histoire de ma vie* (IV<sup>me</sup> Partie, chap. V) en le désignant sous le nom de Claudius : « Le jeune homme pour qui on m'avait supposé de l'inclination était un des \*\*\*... Sa famille était une des plus nobles du pays et avait eu de la fortune. L'éducation de dix enfants avait achevé de ruiner les parents de Claudius. Quelques-uns avaient entaché leur blason par de grands désordres et une fin tragique. Trois fils restaient. Des deux aînés, je n'ai rien à dire qui ait rapport à cette phase de mon existence philosophique et religieuse. Le seul qui s'y soit trouvé mêlé indirectement était le plus jeune. — Il était d'une belle figure et ne manquait ni d'intelligence, ni d'esprit. Il se destinait aux sciences, où il a eu depuis une certaine notoriété. Pauvre à cette époque, encore plus par le fait de l'avarice sordide de sa mère que par sa situation, il se destinait à être médecin. De grandes privations et beaucoup d'ardeur au travail avaient ébranlé sa santé. On le croyait phtisique. Il en a rappelé : mais il est mort de maladie dans la force de l'âge. — Deschartres, qui avait été lié avec son père, et qui s'intéressait à un gentilhomme étudiant, me l'avait présenté et l'avait même engagé à me donner quelques leçons de physique. Je m'occupais aussi d'ostéologie... [Claudius] retourna à Paris, et, chargé par moi de m'envoyer une centaine de volumes, il m'écrivit plusieurs fois pour me donner des renseignements... Je ne sais pas s'il chercha des prétextes pour m'écrire plus souvent que de besoin : il n'y parut point jusqu'à une lettre très sérieuse, un peu pédante et pourtant assez belle, qui, je m'en souviens, commençait ainsi : Ame vraiment philosophique, vous avez bien raison, mais vous êtes la vérité qui tue... — Claudius était trop pédant pour ne pas trouver une sorte de satisfaction à ne pas être amoureux en dépit de l'occasion... » Y a-t-il quelque dépit, dans cette dernière ligne ? Dans le *Voyage en Auvergne et en Espagne*, publié dans le *Figaro*, en 1888 (cf. W. Karenine : *G. Sand, sa vie et ses œuvres*, 1899, t. I, p. 224) elle dit de lui : « C'est un fou, un vrai pédant » ; et dans une lettre de mars 1827 (*Correspondance*, 1882, t. I, p. 32) : « Je prévois que St. avec les moyens de parvenir, n'arrivera jamais à rien... St. a beaucoup des défauts de ses frères... Dût-il tomber aussi bas que l'aîné de ses frères, je l'aimerais encore, par compassion... Mais il restera plongé dans la misère. De tristes pressentiments m'avertissent que ses efforts pour s'en tirer l'y plongeront plus avant... » — Les relations de F. Denis avec ce bohème de sciences s'expliquent aisément : Denis avait collaboré, en 1830, par son *Tableau des Sciences occultes*, à l'Encyclopédie portative, à laquelle Ajasson avait donné un *Résumé de l'Ichtyologie*, en 1829 ; et c'est Ajasson qui publie, en 1834, dans la collection de cette *Bibliothèque populaire*, où Denis avait fait éditer, en 1833, son *Brahme Voyageur*, les *Notions Générales servant d'introduction à la Collection*.

qu'on débite sur son compte. Elle est née avant le mariage vers 1803<sup>1</sup>. Son père nommé Dupin épousa plus tard sa mère et la légitima ainsi. Il n'est pas vrai que M. Dupin soit mort sur le champ de bataille comme on l'a dit lors du fameux procès. Etant à la Châtre, où il demeurait et ayant promis à sa femme de revenir de bonne heure d'une fête où il était allé, il monta à cheval quoique un peu échauffé par le vin et<sup>2</sup> l'animal l'ayant jeté à terre, il se brisa<sup>3</sup> l'épine dorsale et mourut sur la place. Ses amis ne voulaient point le laisser partir, mais il avait menacé son domestique de lui passer son épée à travers le corps s'il ne sellait point son cheval. C'était du reste un brave officier aide de camp ou<sup>4</sup> officier d'ordonnance de Murat. Le frère aîné d'Aj tenait le poêle<sup>5</sup>. M. Dupin est enterré à Nouan<sup>6</sup> dans le cimetière contigu à la propriété de M<sup>me</sup> Dudevant. La tête est dans le parc et les pieds sont<sup>7</sup> dans le cimetière<sup>8</sup>. C'est dans la partie potagère, quelques cyprès indiquent le

<sup>1</sup> G. Sand est née le 1<sup>er</sup> juillet 1804 à Paris, 15, rue Meslay : « Cet accident de quitter le sein de ma mère m'arriva à Paris le 16 messidor an XII, un mois juste après le jour où mes parents s'engagèrent irrévocablement l'un à l'autre. Ma mère se voyant près de son terme voulut revenir à Paris, et mon père suivit le 12 prairial. Le 16, ils se marièrent en secret à la mairie du 2<sup>me</sup> arrondissement. » (*Histoire de ma vie*, 2<sup>me</sup> partie, chap. 7.)

<sup>2</sup> se lux[a], effacé.

<sup>3</sup> la moel[le], effacé. — Sur les circonstances de la mort de son père, G. Sand offre un récit analogue par les faits, mais d'un caractère tout différent. Elle insiste sur l'humeur ombrageuse de ce cheval, « l'indomptable Leopardo d'Andalousie », donné à Maurice Dupin par Ferdinand VII, prince des Asturies : « Le vendredi, 17 septembre, il monta son terrible cheval pour aller faire visite à nos amis de La Châtre. Il y dina et y passa la soirée. On remarqua qu'il se forçait un peu pour être enjoué à l'ordinaire et que, par moments, il était sombre et préoccupé. La mort récente de son enfant [Louis] lui revenait dans l'âme... Au sortir de la ville, cent pas après le pont qui en marque l'entrée, la route fait un angle. En cet endroit, au pied du treizième peuplier, on avait laissé ce jour-là un monceau de pierres et de graviers. Mon père avait pris le galop en quittant le pont. Il montait le fatal Leopardo. Weber, à cheval aussi, le suivait à dix pas en arrière. Au détour de la route, le cheval de mon père heurta le tas de pierres dans l'obscurité. Il ne s'abattit pas, mais effrayé et stimulé sans doute par l'éperon, il se releva par un mouvement d'une telle violence que le cavalier fut enlevé et alla tomber à dix pas en arrière. Weber n'entendit que ces mots : « A moi, Weber ! je suis mort ! » Il trouva son maître étendu sur le dos. Il n'avait aucune blessure apparente ; mais il s'était rompu les vertèbres du cou, il n'existait plus. » (*Histoire de ma vie*, II<sup>me</sup> Partie, chap. 14.)

<sup>4</sup> ou, ajouté dans l'interligne. — Maurice Dupin était bien aide de camp de Murat.

<sup>5</sup> De bonne heure, une tendre et sincère amit[ié], effacé.

<sup>6</sup> Pour : Nohant. — D'ailleurs, Denis a marqué, par un point d'interrogation, son doute sur ce mot.

<sup>7</sup> sont, ajouté dans l'interligne.

<sup>8</sup> Quelques cyprès, effacé.

lieu où repose le père de cette femme si extraordinaire. M. Dupin avait de l'esprit et de l'intelligence et il fut regretté. Sa mère avait beaucoup connu J.-J. Rousseau et il en parle fréquemment. Rien ne fut plus pur, plus admirable, que la vie de jeune fille de George Sand. De bonne heure, une tendre et sincère amitié, toute désintéressée néanmoins s'établit entre A.<sup>1</sup> et elle. Elle était avide de l'instruction la plus réelle et la plus sérieuse. A. de G. lui a enseigné l'anatomie et le premier ouvrage qu'il a pub[lié] sur l'astronomie et sur la physique, je crois, a été composé pour elle<sup>2</sup>. A. de G. prétend avoir brûlé et vu des choses plus merveilleuses, plus abondantes, plus riches de poésies que celle<sup>3</sup> qu'elle a produites. Dans sa<sup>4</sup> jeunesse, elle avait appris à tirer le pistolet avec lui et ne s'y montrait pas trop inhabile. A cette époque, un grand dédain de la mort était un des traits distinctifs de son intelligence. Plus tard, mais ici il y a un peu de confusion dans mes souvenirs, comme il la conduisait au jardin des plantes et qu'ils entraient dans le cabinet d'anatomie comparée, elle lui avoua qu'il y avait en elle terreur de la mort. Ce fut en 1821<sup>5</sup> qu'elle épousa M. Dudevant, sous-lieutenant, et qui fit plus tard son droit à Paris<sup>6</sup>. Elle fut mariée sous le régime dotal et c'est ce qu'ignoraient, dit-on, ceus<sup>7</sup> qui ont poussé à la séparation<sup>8</sup>. Elle a encore aujourd'hui 800,000 fr. de fortune auxquelles elle ne peut toucher, Dudevant étant bien décidé à ne jamais accorder son consentement pour qu'on y fasse le moindre

<sup>1</sup> A surcharge lui, écrit antérieurement.

<sup>2</sup> *Leçons élémentaires de physique et d'astronomie*, Paris, 1827, in-12.

<sup>3</sup> Sic.

<sup>4</sup> sa surcharge son.

<sup>5</sup> En fait, le 10 septembre 1822 (W. Karenine, *loc. cit.*, t. I, p. 226).

<sup>6</sup> George Sand résume en termes analogues la carrière de Casimir Dudevant, (fils naturel du colonel baron Dudevant), « jeune homme mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire » : « n'ayant quitté l'école militaire que pour faire campagne comme sous-lieutenant, et n'ayant quitté l'armée au licenciement que pour faire son droit à Paris... » (*Histoire de ma vie*, IV<sup>me</sup> Partie, chap. VIII). — « Nous fumes mariés en septembre 1822 », ajoute-t-elle.

<sup>7</sup> Sic.

<sup>8</sup> Voici comment G. Sand parle de ce régime dotal : « Elle [sa mère] voulait me marier sous le régime dotal, et M. Dudevant père y faisait quelque résistance, à cause des motifs de méfiance contre son fils qu'elle lui exprimait sans ménagement. J'avais engagé Casimir [Dudevant] à résister de son mieux à cette mesure conservatrice de la propriété, qui a presque toujours pour résultat de sacrifier la liberté morale de l'individu à l'immobilité tyrannique de l'immeuble. Pour rien au monde je n'eusse vendu la maison et le jardin de Nohant, mais bien une partie des terres, afin de me faire un revenu en rapport avec la dépense qu'entraînait l'importance relative de l'habitation... Mais mon mari dut céder devant l'obstination de ma mère, qui goûtait le plaisir de faire un dernier acte d'autorité. » (*Histoire de ma vie*, II<sup>me</sup> Partie, chap. 8.)

échec<sup>1</sup>. Selon A. J., Dudevant conserve encore à son insu une partie de cet amour ardent qu'il eut jadis pour sa femme, il fut trop *uxorius*, selon<sup>2</sup> l'expression d'Horace<sup>3</sup>. S'il avait voulu produire certaines pièces, il eût rendu l'arrêt impossible. A. de G. s'est interposé dans tout cela. Selon son dire, il aurait écrit une lettre vive, chaleureuse d'amitié. Cette lettre aurait fait pleurer George Sand. « C'est beaucoup, car sur la tombe de sa grand'mère qu'elle aimait à coup sûr vivement, elle avait le regard sec et pas une larme n'est tombée de ses yeux<sup>4</sup>. » Elle affecte un cynisme d'habitude qui est bien loin d'exister en elle<sup>5</sup>. A. nie de la manière<sup>6</sup> la plus sentie et la plus expressive qu'elle ait eu un enfant avant son mariage comme cela a été insinué dans les Confessions<sup>7</sup> d'un enfant du Siècle<sup>8</sup>. C'était un ange de génie et de bonté. Ce sont à peu près les expressions d'Aj. G. S[and] a eu trois frères<sup>9</sup>. Le dernier ne la voit plus et voici pourquoi : dernièrement, il alla voir sa sœur, elle le reçut dans son antichambre et elle lui dit : Tu ne peux pas entrer, vois-tu, Michel<sup>10</sup>

<sup>1</sup> Sa mer [Probablement sa mère, cf. plus bas] supprimé. « Echech » est probablement ici, par inadvertance, pour « emprunt » ou « brèche ».

<sup>2</sup> selon surcharge com[me].

<sup>3</sup> *Uxorius*, au sens de faible pour sa femme est appliqué par Horace au dieu Tibre (*Odes* I, 2, 19).

<sup>4</sup> « De très bonne heure, dit G. Sand, il [Deschartres] m'avait habituée à retenir mes larmes et à surmonter mes défaillances... » (*Histoire de ma vie*, IV<sup>me</sup> Partie, chap. V.)

<sup>5</sup> Elle a eu, biffé.

<sup>6</sup> exp[ressive], biffé.

<sup>7</sup> Sic.

<sup>8</sup> Allusion probable à la *Confession d'un Enfant du siècle*, IV<sup>me</sup> partie, chap. III.

<sup>9</sup> George Sand a eu une sœur aînée, Caroline, fille naturelle, et deux frères, l'un — Louis — né en 1806 et mort en bas âge, l'autre, Hippolyte Chatiron, dont il s'agit ici, fils naturel de son père dont elle dit (*Histoire de ma vie*, III<sup>me</sup> partie, chap. 7) : « Nous nous sommes toujours aimés. Il y avait certains rapports de caractère et d'intelligence entre nous, malgré d'énormes différences d'ailleurs. Il était aussi positif que j'étais romanesque. » Et *ibid.* : V<sup>me</sup> Partie, chap. XI : « Mon frère, qui agissait de la manière la plus étrange et la plus contradictoire du monde... »

<sup>10</sup> Sur Michel de Bourges (1798-1881) « le célèbre avocat Michel, notre ami à tous », comme l'appelle G. Sand, et le célèbre orateur, l'Everard des *Lettres d'un voyageur*, G. Sand a, dans l'*Histoire de ma vie*, presque tout un chapitre (le huitième de la V<sup>me</sup> Partie) qui le décrit à peu près à cette époque (« Everard n'avait que trente-sept ans et son premier aspect était celui d'un vieillard petit, grêle, chauve et voûté ») et qui confirme le souci que Denis note ici, de respecter le sommeil du grand homme : « Il était... assiégé de visions lugubres ; courageux contre son mal, faible devant les images qu'il éveillait en lui, il nous suppliait de ne pas le laisser seul avec les spectres. Cela m'effrayait un peu moi-même... Quand il [Planet] le voyait s'assoupir, il allait le mettre au lit, revenait causer avec moi dans la chambre voisine, bien bas pour ne pas l'éveiller dans son premier sommeil... Au bout de trois ou quatre heures Everard s'éveillait plus actif, plus vivant, plus fougueux chaque jour, plus imprévoyant surtout du mal qu'il creusait en lui... »

est fatigué, hier, il est couché tard. « C'est comme si un morceau de glace m'était entré dans le cœur. [»] Il n'y est plus retourné. Est-il bien vrai qu'elle ait eu envie d'avoir un duel avec A. Du<sup>1</sup> [p. 4]. « Elle sait bien quoique<sup>2</sup> elle me déteste que moi et mon frère recevant un seul mot d'elle nous serions à elle. » Il y aurait une clef des plus curieuses à donner d'Indiana, de Valentine surtout pour les événements. Lélia est plutôt la peinture moitié réelle du caractère. Du reste, n'ayant pas la compréhension de ce style merveilleux, il a moins étudié Lélia. Il s'en tient aux premiers livres, il sait ce qu'il y a de réel dans la scène de l'opium<sup>3</sup>. — Tout cela, il y aurait eu de l'indiscrétion à le demander. G. S[and] le déteste, dit-il, et le déteste cordialement. Lui, il paraît l'aimer. Il dit qu'il y aurait une curieuse étude physiologique à faire sur elle<sup>4</sup>. Mais toutes ses réticences sont fort obscures. Elle a encore sa mère qui demeure boulevard Poissonnière. Elle est en froid avec elle<sup>5</sup>. G. Sand a voulu faire un emprunt d'argent aux actionnaires de la *Revue des Deux Mondes*, mais il fut question de prendre hypothèque sur les biens, ce à quoi ne voulut pas consentir le mari. Elle est fort généreuse et de cela, je n'avais point de doutes. Le mari, lors de l'affaire plaidée à Bourges, s'était si bien environné de toutes les pièces<sup>6</sup> qui pouvaient lui servir, qu'il avait les certificats constatant à l'insu de sa mère que son fils s'était fait mal au genou<sup>7</sup>. Ce mal avait été un prétexte pour le voyage en Suisse qui avait retardé les études de l'enfant<sup>8</sup>. Ces derniers faits n'ont pas grande valeur. Je

<sup>1</sup> Est-ce Dumas, contre qui G. Sand a laissé échapper, dans une lettre à Sainte-Beuve, en juillet 1833, un mouvement de mauvaise humeur (W. Karenine, *loc. cit.*, t. I, p. 399) ?

<sup>2</sup> moi et mon, *effacé*.

<sup>3</sup> Cette scène est le chapitre XXIII de *Valentine*. Benedict ayant pénétré dans la chambre de Valentine mariée à M. de Lansac, la voit endormie par une dose trop forte d'opium, et profite d'un « de ces rêves heureux que crée l'opium ».

<sup>4</sup> Cette étude a été faite par le Dr Benassis dans la *Revue thérapeutique des Alcaloïdes : George Sand ou la recherche de la volupté*, et par L. Vincent : *George Sand et l'Amour*.

<sup>5</sup> « Elle demeurait depuis plusieurs années, boulevard Poissonnière, N° 6, dans une maison qui a disparu pour faire place à la maison du pot de fer. Elle y vivait presque toujours seule, ne pouvant garder huit jours une servante... Quelquefois, je passais sous sa fenêtre et je grillais de monter chez elle ; puis, je m'arrêtais, effrayée de l'algare qui m'y attendait peut-être... En de certains jours, il était impossible de s'entendre. » (G. Sand. *Histoire de ma vie*, V<sup>me</sup> Partie, chap. XI.)

<sup>6</sup> qu'il, *effacé*.

<sup>7</sup> *Sic.* — et que le prétexte, *effacé*.

<sup>8</sup> George Sand présente de ces faits une version sensiblement différente (*Histoire de ma vie*, V<sup>me</sup> Partie, chap. XI) : « Le régime du collègue » avait été « mortel » pour « Maurice, et, après de petites indispositions qui paraissaient sans gravité, les médecins

ne les écrit <sup>1</sup> ici que comme un annexe <sup>2</sup> confus à quelques précieux renseignements. — Quel prestige que cette éloquence. Avant hier, je suis allé chez M<sup>mes</sup> de P. mes voisines, personnes à coup sûr austères dans leur habitudes et dans leurs propos. G. Sand les a séduites à un tel point que je voudrais me rappeler les expressions de femme dont elles se sont servies pour peindre une admiration sentie et sincère. Elle <sup>3</sup> n'avait jamais rien entendu, rien lu des livres publiés. — Voici S[ainte]- B[euve] qui est en furieuse haine dans toute cette <sup>4</sup> société de l'abbé de L[amennais], à cause d'un article dont, à coup sûr, il pouvait s'abstenir <sup>5</sup>. A ce propos, on ira même, je crois, jusqu'à le juger injustement. C'est tout simple. — Un mot d'Aj, à propos de G. S[and] m'a frappé : « Ou je serais bien trompé ou elle doit faire bien peu de cas de ce qu'elle fait, n'y attacher aucune valeur et surtout aucun orgueil [. »] On peut retourner la page et voir ses propres paroles <sup>6</sup>, dont Liszt d'ailleurs m'a confirmé la sincérité.

s'aperçurent d'un commencement d'hypertrophie du cœur » ; néanmoins, M. Dudevant s'opposa à ce que l'enfant s'éloignât de Paris. « Une consultation signée Levrault, médecin du Collège Henri IV, Gaubert, Marjolin et Guersant... ne convainquit pas M. Dudevant. » Il fallut cependant emmener l'enfant à Nohant (les faits relatifs au voyage en Suisse ont été rapportés antérieurement) : « Maurice recouvra vite un peu de sommeil et d'appétit ; mais un rhumatisme aigu dans tous les membres et de violentes douleurs de tête revinrent souvent l'accabler. Il passa le reste de l'hiver dans ma chambre... Son éducation classique dut être interrompue... »

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> Emploi masculin, qui est un de ces archaïsmes qui ne sont pas rares sous la plume de Denis.

<sup>3</sup> Sic.

<sup>4</sup> ma [*Peut-être maison*], effacé.

<sup>5</sup> Il s'agit de l'article intitulé : *Du dernier ouvrage de M. de Lamennais*, *Revue des Deux Mondes*, 1836, IV, p. 463 sqq. cf. au tome XI des *Lundis*, « Notes et pensées » N° XXII : « Je marquai ma limite et mon *holà* lors de la publication des *Affaires de Rome*. C'en fut assez pour nous brouiller, au moins pour un temps. »

<sup>6</sup> Cf. N° XI.

[XIV]

[II × 16]

[La dernière phrase est inachevée.]

Hier mardi XIII X<sup>bre</sup> 1836

Je suis aller passer la soirée chez Chopin. Cette fois la petite réunion avait lieu parce que G. S[and] voulait connaître Custine<sup>1</sup> et, je crois, E. Sue. Elle était charmante avec son costume turc et elle a fumé à en perdre, à ce qu'il me semblait, la tête. Elle a été fort bonne femme à l'égard de Senancour, il lui a paru tout simple qu'il s'adressât à elle pour un libraire. Il s'agit des *Libres méditations*<sup>2</sup>. Elle avait oublié son adresse et lui avait écrit N<sup>o</sup> 4 de la rue de la Cerisaie. 33, ai-je dit. — Oh ! c'est bien, je n'ai qu'à me rappeler l'âge de Jésus-Christ et mon âge, a-t-elle repris. Je suis de l'âge du Christ. Je lui ai dit que son âge m'avait fait mentir et que dans la conversation, je ne lui avais donné que 28 ans... Elle a souri et a dit quelques mots aimables. Elle n'est point comme M<sup>me</sup> de Staël, elle n'aime point Paris et elle exprime cette aversion avec énergie. — On subit bien des transformations avant de mourir, mais il faudra qu'il y en ait de grandes en moi avant que j'en vienne à une autre pensée. Nourrit a chanté la Marguerite de Schubert<sup>3</sup> avec moins d'entraînement solennel que le jour où il la chanta pour M. de Lamennais. Mais il a été encore fort beau et elle a paru le sentir vivement. Si vous écoutez cette belle personne-là, lui avait dit Liszt, elle

<sup>1</sup> Sur *Astolphe de Custine* (1790-1857), cf. Chedieu de Robethon : *Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Custine*, 1893 ; Maugras et de Croze : *Delphine de Sabran, marquise de Custine*, 4<sup>me</sup> édition, 1912 ; marquis de Custine : *Lettres inédites au marquis de la Grange*, publiées par le Comte de Luppé (Bibliothèque Romantique).

<sup>2</sup> Senancour tenait essentiellement à une édition nouvelle de cet ouvrage. Dans une lettre à Denis, il écrivait : « C'est ma plus grande affaire, l'affaire de ma vie, c'est à présent mon livre ... » Puis, faisant allusion à ces efforts infructueux de George Sand : « Voilà un long billet. Encore n'ai-je rien dit de M<sup>me</sup> Sand, quelque grand remerciement que je doive à son obligeante intervention. » (*Revue de littérature comparée*, janvier 1931, p. 105.) Ces *Libres Méditations* semblent avoir été particulièrement malheureuses auprès des libraires. Un an après la mort de Senancour, Jay écrivait à sa fille (qui nous le rapporte dans sa notice) : « Ne vous livrez pas au découragement... Il faut publier ses *Libres Méditations* telles qu'il les a produites en dernier lieu. Il importe qu'on rende justice à ce livre ; je trouverai un éditeur... »

<sup>3</sup> Sur Nourrit, cf. N<sup>o</sup> XII, note 3.

[XV]

[20 × 20]

10 Octobre 1837

Hier soir, j'ai vu chez Aug. Thier[r]y<sup>1</sup>, Michelet<sup>2</sup>, l'homme de cette époque que je désirais connaître. Il est vieux avant l'âge, mais de ton et de manières parfaitement convenables. Il était curieux de voir les deux grands historiens en présence. Thier[r]y a fait des demandes et n'a<sup>3</sup> obtenu que des réponses fort mesurées. — Combien de vol[umes] donnerez-vous à votre *Histoire de France* ? — Huit. — Quel espace de tems comptez-vous employer à cette publication ? — Mais toute la vie. — Vous occupez-vous en ce moment d'[un] autre livre ? — Oui, d'une histoire du Christianisme. — Et à quand la publication ? — Oh ! après ma mort. — Vous craignez donc de renverser ? — Non, mais quand on a un tel livre sur le chantier, il est bon d'y travailler toute la vie et jusqu'au dernier jour. J'ai parlé alors de la vie du Christ pub[liée] en Allemagne<sup>4</sup> et de l'idée de la formation du mythe chrétien. Les deux hommes habiles sont demeurés d'accord de la personnalité du Christ manifestée par les évangiles. Bien d'autres choses curieuses et graves ont été dites, mais qui peut reproduire les entrelas de la conversation ? — Thierry a prolongé la séance. Avant l'arrivée de Michelet, il était vivement peiné, affecté, je dirais presque irrité du procédé de Nisard qui a accordé certainement une part beaucoup trop forte à Armand Carrel dans l'influence fort légère qu'il a pu avoir

<sup>1</sup> L'amitié d'Alphonse et Ferdinand Denis pour Augustin Thierry semble être d'ancienne date. En 1831, Alphonse Denis dédiait ses *Chroniques et traditions provençales* « A Augustin Thierry... Hommage de vieille amitié et de vive admiration », Ferdinand l'appelle « notre grand historien » (*Monde Enchanté*, 1843, p. 346).

<sup>2</sup> L'admiration de F. Denis pour lui s'accorde bien à son goût de la philosophie de l'histoire. Le symbolisme de Michelet était fait pour plaire à Denis, et il s'y réfère, ainsi qu'à celui de Niebuhr (*Les Proverbes*, Extrait de la Revue de Paris, t. XLIII, p. 14).

<sup>3</sup> quelques lettres effacées : ob[tenu] surchargeant p[as].

<sup>4</sup> La première partie de la *Vie de Jésus* de David Frédéric Strauss (1808-1874) avait paru en 1835-1836.

sur Thierry<sup>1</sup>. Il paraît d'abord que l'habile publiciste ne savait pas le latin et que par conséquent, il lui aurait été difficile d'agir comme écrivain-historien sur le 4<sup>me</sup> vol[ume] de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre*. Au départ, Michelet m'a demandé mon nom et a été d'une bienveillance parfaite dans ses paroles me disant qu'il me connaissait de longue date, etc. Il a 39 ans. On a parlé des âges. — Thierry nous a dit 43. M[ichelet] m'a reconduit dans son cabriolet jusqu'à la rue de Vaugirard et voulait me ramener au logis. S'il est vrai que je doive devenir l'historiographe de Constantine, je suis bien aise d'avoir vu un homme de cette haute habileté et qu'il ne me sera peut-être plus donné de rencontrer jamais.

<sup>1</sup> Sur cet article de Nisard sur Armand Carrel (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> octobre 1837) et la vive polémique qu'il a provoquée, cf. : A. Augustin-Thierry : *Augustin Thierry d'après sa correspondance ...* 1922, p. 305 sqq. Cette polémique aura son épilogue dans une note conciliante de la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre.

[XVI]

[20 × 25]

19 8<sup>bre</sup> 1837

Diné chez M<sup>me</sup> C. avec l'abbé de L[amennais]. Nous avons beaucoup causé de quelques célébrités contemporaines. Il lit tout, disait-il, il lit volontiers un *Almanach*, mais jamais il n'a pu lire <sup>1</sup> Ballanche. C'est une grande rivière calme épanchée, dont l'œil perd de vue les rives. C'est un mélange de Fénelon et des Incas <sup>2</sup>. Avec tout cela, il accorde la correction et la science du style. Je crois, moi, à une lecture plus fréquente. Prose et vers, a-t-il dit de S[ainte]-Beuve, tout est détestable. Il ne croit point à une amélioration du style. Mais là il y a brouille évidente. Liszt est pour l'abbé le plus grand artiste pianiste qu'il ait entendu ou qui ait jamais existé. Nous sommes venus à parler de ces hommes merveilleux dont il ne reste rien qu'un souvenir. L'abbé m'a dit qu'il n'avait jamais entendu Talma. Ici je doute encore. Il est né à St-Malo, dans une maison qui touche à celle où est né Chateaubriand <sup>3</sup>. Il se montre fort tolérant en conversation, et même en action, car je lui ai vu donner la main cordialement à Peyrat qui est ministre protestant <sup>4</sup>. Celui-ci est de retour d'un voyage dans les Cévennes où il est allé voir le théâtre de son histoire <sup>5</sup>. Peu de souvenirs et peu d'hospitalité. Avec tout cela, quelques traditions merveilleuses recueillies par des bonnes femmes ou transformées par elles. L[amennais] nous a donné à entendre que la vie bretonne au milieu des guerres de la

<sup>1</sup> d'un bout à l'autre, effacé.

<sup>2</sup> Denis a dû approuver ce trait contre les *Incas* de Marmontel. Il voulait bien y reconnaître « les usages des anciens péruviens », mais il reprochait aux descriptions de manquer de vérité (*Scènes de la nature*, 1824, p. 92).

<sup>3</sup> L'hôtel où est né Lamennais est situé rue Saint-Vincent tandis que la maison natale de Chateaubriand se trouve rue aux Juifs ; mais ces deux rues sont voisines.

<sup>4</sup> Sur *Napoléon Peyrat* (né en 1809 aux Bordes sur l'Arise, dans l'Ariège), v. Henri Lardanchet : *Les Enfants perdus du Romantisme*, Perrin, 1905, p. 259. Ce pasteur de St-Germain en Laye, poète de l'Arise, publiera une *Histoire des pasteurs du désert* (1843), une *Histoire de Vigilance* (1855), les *Réformateurs de France et d'Italie au XII<sup>me</sup> siècle* (1860), *A travers le moyen âge*, et enfin l'*Histoire des Albigeois* (1870). Son amitié pour Lamennais se traduira dans son *Béranger et Lamennais* (Paris, Meyrueis, 1861).

<sup>5</sup> L'*Histoire des pasteurs du désert* (1843).

Chouanerie<sup>1</sup> avaient eu grande influence sur ses premières impressions ou sur ses sentiments. Nous causions récemment avec M<sup>me</sup> D[udevant] d'Obermann si opposé en tout à L.<sup>2</sup> et elle me disait les anciennes angoisses de ce grand philosophe pratique si méconnu dans ses tristesses résignées. Etant fort jeune avant que le suicide fût une ridicule affaire, il avait voulu en finir avec la vie. Lui et l'un de ses compagnons s'étaient empoisonnés. Lui seul survécut... Ses enfants<sup>3</sup> savent peu de chose de sa vie<sup>4</sup>. Dernièrement, j'ai rencontré S[ainte]-B[euve] chez lui. Il a été parlé de la Suisse et de la tendre admiration qu'ont pour lui quelques habitants, entre autres cette famille Olivier, couple de poètes qui reçoit S[ainte]-Beu[ve]<sup>5</sup>. Ceci lui a fait plaisir et il a parlé avec enthousiasme. Joseph Delhorme<sup>6</sup> est parti il y a huit ou dix jours l'autre dimanche pour Lausanne, mais la *chûte* des Pensées d'Août est fort réelle. En ceci, tout le monde est d'accord. Il faut quitter cette voie accidentée et tourmentée, mais aussi on a été fort rude à son égard. — C'est il y a trois jours que j'ai vu chez Constant Berryer<sup>7</sup> ma nomination à la Bibliothèque Sainte-Geneviève<sup>8</sup>. Ma position change et quelques travaux sérieux pourront être accomplis<sup>9</sup>. Oh ! si ma pauvre et bien-aimée Cisca<sup>10</sup> vivait.

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> Lamennais ? Lélia ?

<sup>3</sup> Sur le fils de Senancour, capitaine dans l'infanterie de marine et dans la garde municipale, longtemps employé aux colonies, et qui a peu connu son père, et sur Eulalie de Senancour, « une forte tête », qui a composé des romans et a servi de secrétaire à son père, cf. J. Levallois : *Senancour*, 1897, p. XI-XII.

<sup>4</sup> M<sup>lle</sup> de Senancour, dans la notice qu'elle consacre à son père (Michaut : *Senancour*, 1910, p. 61) parle de sa « réserve » dans son « langage avec ses enfants » : « Aucun abandon de cœur... »

<sup>5</sup> Sur l'amitié de Sainte-Beuve et des Juste Olivier, cf. Juste Olivier : *Sainte-Beuve, Souvenirs, Œuvres choisies*, 2 vol., Lausanne, 1879, Rambert : *Juste Olivier, Ecrivains de la Suisse romande*, Lausanne, 1889.

<sup>6</sup> Sic.

<sup>7</sup> Sic. — Jérôme-Constant Berrier (1797-1856), auteur d'œuvres poétiques et dramatiques, chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique.

<sup>8</sup> Il s'agit du décret qui, en janvier 1838, le nommera quatrième employé à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève sous l'administration de M. Balard de Lancy (cf. Alfred Bougy : *Histoire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Paris, 1847, p. 199).

<sup>9</sup> Il y avait longtemps, semble-t-il, que Denis désirait ce changement de position. Dans une lettre de 1832, Senancour lui disait : « Dans l'organisation de la Bibliothèque Royale, telle que l'a donnée le journal... je n'ai pas vu les lettres F. D. Je voudrais bien savoir Monsieur, si la chose est arrangée du moins à une autre bibliothèque. Mieux vaudrait peut-être l'indépendance des heures à qui sait les employer très bien, mais nous avons quelquefois les uns et les autres des motifs très valables de vouloir des arrangements, des assujettissements, et alors ce serait justice à votre égard... » (Cité par J. Merlant, *Revue Latine*, 1906, p. 60).

<sup>10</sup> Cf. N<sup>o</sup> VI, note.

[15 × 6]

Hier 22 8<sup>bre</sup> 1837 visité Obermann<sup>1</sup>. Il s'épanche difficilement sur sa vie passée. Sa jeunesse a été orageuse, terrible même. On voit à l'expression de ses tristesses qu'il y a là un souvenir funeste<sup>2</sup>. Sa joie la plus grande, j'allais dire sa félicité, a été éprouvée à l'apogée de l'angoisse. — A 18 ans, les douleurs physiques l'ont assailli, paralysé des bras et des épaules. Tout mouvement de ses membres lui était pour ainsi dire impossible. Il erra pendant douze ans sur les frontières de la France. Mais jamais il ne fut inscrit sur la liste des émigrés. Il fut emprisonné momentanément et même au cachot<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Sur l'amitié de Senancour et de Denis, v. J. Merlant : *Senancour et Sainte-Beuve* (*Revue Latine*, 1906), et surtout André Monglond : *Senancour et un Voyageur du Brésil, lettres inédites à Ferdinand Denis, Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1931. Ils avaient les mêmes goûts, les mêmes curiosités, approfondissaient des études analogues. On voit la même collection publier, en 1824, un *Résumé de l'Histoire de la Chine* de Senancour, et, en 1826, un *Résumé de l'Histoire du Brésil* de Denis, la même collection encore — *la Bibliothèque populaire ou l'instruction mise à la portée de toutes les classes* — faire voisiner le *Brahme Voyageur ou la sagesse populaire de toutes les nations* de Denis (1829) et le *Petit vocabulaire de simple vérité* de Senancour (1833). Senancour témoignait la plus grande confiance à celui qu'il appelait, précisément en cette année 1837, « Seigneur Luiz » (par allusion au *Luiz de Souza* publié en 1835), et il songeait, cette même année, à lui confier l'édition générale de ses œuvres (J. Merlant, *loc. cit.*, p. 252). C'est dans *les Navigateurs ou Choix de Voyages anciens et modernes* de Denis (1834) qu'avait paru pour la première fois la lettre 91 d'Obermann qui décrit son ascension au Grand Saint-Bernard (v. la note de cette lettre dans l'édition Charpentier d'Obermann, 1843). Denis sera du petit nombre d'amis qui suivront le cercueil de Senancour en 1846 (Merlant, *Senancour*, 1907, p. 52). Il entretiendra le souvenir de son ami, fournissant à Sainte-Beuve des renseignements sur lui (*Ibid.*, p. 258), ou à Levallois des souvenirs sur la sympathie de Senancour pour Ballanche (Levallois : *Senancour*, 1897, p. 126). Notons enfin qu'Obermann est des œuvres qu'il se plaît à citer, à côté de celles de Ballanche, comme expression d'une sagesse universelle et primitive (*Le Brahme Voyageur*, 1829, p. 71 ; *Les Proverbes*, extrait de la *Revue de Paris*, t. XLIII, p. 18).

<sup>2</sup> « L'enfance de mon père fut triste », dit M<sup>lle</sup> de Senancour dans la notice biographique de son père (cf. Michaut, *Senancour*, 1910, p. 59) ; et elle parle de la « froide atmosphère », de la « compression » de cette enfance (*Ibid.*, p. 61).

<sup>3</sup> « Il faisait à peu près figure d'émigré et faillit être traité comme tel. » (J. Merlant, *Senancour*, 1907, p. 21.) — « Pendant la Révolution, il ne cessa d'aller et venir entre la Suisse et la France... Arrêté tantôt comme soupçonné d'être prêtre réfractaire, tantôt comme accusé d'émigration, plusieurs fois en danger de mort, il échappa toujours... Une... fois, des gendarmes l'avaient enfermé provisoirement dans la salle d'une petite mairie de village. Ils y retrouvèrent leur prisonnier en train d'étudier attentivement une carte de France fixée au mur. « Le pauvre homme est trop bête pour être coupable », se dirent ces honnêtes gendarmes. Et ils lui rendirent la liberté. » (J. Levallois : *Senancour*, 1897, p. 2.)

[12 × 19]

Aujourd'hui 14<sup>1</sup> 7<sup>bre</sup> 1838 rencontré M. de Humboldt<sup>2</sup> dans la rue de la Vieille Coméd[ie] franç[aise]. Causé beaucoup avec lui. Je lui ai parlé de son beau livre sur les premières découvertes en Amérique. Croyez-vous, m'a-t-il dit, que pas un journal n'en a parlé. Puis je lui ai annoncé la découverte du ms de Gomez Eanez de Azurara<sup>3</sup>. Il comprend fort bien

<sup>1</sup> Peut-être 15.

<sup>2</sup> *Alexandre de Humboldt* (1769-1859), celui qu'on appelait couramment à Berlin « Alexandre le Grand » (Falloux, *Mémoires*, Perrin, 1922, p. 120), pour qui Denis professe la plus vive admiration, « ce grand génie », comme il l'appellera (XLV), « l'homme illustre du siècle » (LXII), « un voyageur dont personne ne contestera l'autorité » (*Le Génie de la Navigation*, 1847, p. 85), « un des savants les plus éminents de notre âge » (*Ibid.*, p. 10), « l'illustre voyageur » (*Le Monde Enchanté*, 1843, p. 288) dont il ne se lasse pas de citer les œuvres. Il emprunte volontiers à Humboldt les épigraphes de ses propres livres (*Scènes de la nature*, 1824 ; *Le Monde Enchanté*, 1843). V. encore sur « le savant voyageur », *Chroniques Chevaleresques*, 1839, t. II, p. 180.

<sup>3</sup> *Gomez Eanez de Azurara* (ou *Zurara*), chroniqueur portugais qui vivait en 1483, mais dont on ignore la date de naissance (Barbosa : *Portugal Antiquo e Moderno*, Lisbonne, 1874, t. XII, p. 2287). Sa chronique, découverte par F. Denis à la Bibliothèque Royale, en 1837, sera signalée en ces termes dans ses *Chroniques Chevaleresques...*, 1839, t. II, p. 43 : « Le fragment plein d'éloquence que l'on va lire est tiré textuellement d'une chronique du XV<sup>me</sup> siècle que l'on croyait perdue même en Portugal, et que l'auteur de ce livre a retrouvée à la Bibliothèque Royale (sous le numéro 236 supplément français). Elle est intitulée simplement au Catalogue *Chronique de la Conquête de la Guinée* ; mais le manuscrit portugais ne porte point de titre. En réalité, c'est une histoire complète des découvertes primitives de don Henrique, le célèbre infant de Portugal... Ce beau livre... a pour auteur Gomez Eanez de Zurara, premier archiviste du royaume ; il fut écrit en 1453 par ordre d'Alphonse V surnommé l'Africain... Gomez Eanez de Zurara avait visité lui-même l'Afrique... » Et p. 51 : « Le splendide volume de la Bibliothèque Royale appartenait encore à l'Espagne en 1702 et il avait fait partie de la Bibliothèque de don Juan Lucas Cortes conseiller d'Etat. C'est ce que prouve une note fort courte que renferme le volume... » Cet ouvrage sera publié par le Vicomte de Santarem : *Chronica do descobrimento et conquista da Guiné...* J. P. Aillaud, 1841. Mais Denis tiendra à affirmer sa priorité. Il terminera son *Monde Enchanté* (1843) par cette note (p. 350) : « Zurara ou Azurara (Gomez Eanez de) : *Chronica de Guinea*, 1 vol. pet. in-folio. Magnifique ms. de la Bibliothèque Royale de Paris

son importance. — Il a fort bien caractérisé devant moi Jacquemont<sup>1</sup> qui n'était pas né naturaliste, m'a-t-il dit, et qui n'a pas su comprendre la grande<sup>2</sup> nature de l'Himalaya<sup>3</sup>. — Il a dit à ce sujet un mot spirituel et profond. Je ne puis me le rappeler en ce moment. La société de Cabanis, de Destutt de Tracy avait gâté cette intelligence moqueuse et sceptique.

resté inédit jusqu'en 1841. L'auteur de ce petit livre fut assez heureux pour le signaler aux amis de la science. Il renferme l'histoire de l'infant don Henrique, dont l'activité persévérante devait faire évanouir à tout jamais les illusions de la cosmographie du Moyen Age. Nous terminerons donc par lui la bibliographie du *Monde Enchanté* — ».

<sup>1</sup> Victor Jacquemont (1801-1832) avait laissé un *Voyage dans l'Inde* (6 vol., 1832-1843). Sur lui, v. Trahard : *La Jeunesse de Prosper Mérimée* (Paris, 1925), sur la sensibilité cachée sous le scepticisme de Jacquemont, cf. Mérimée : *Portraits historiques et littéraires*.

<sup>2</sup> grande, ajouté dans l'interligne.

<sup>3</sup> Sic.

[13 × 19]

Secrétariat  
Bibliothèque et Dépôt  
de Livres

Ministère de l'Instruction publique

Paris, le 7 7<sup>bre</sup> 1839.

Visite de M. Palluy au dépôt. Il est directeur de Charenton<sup>1</sup>. Je l'ai beaucoup interrogé sur l'établissement et sur le frère de V. H[ugo]<sup>2</sup>. Il m'a affirmé que le pauvre jeune homme était devenu fou parce qu'il aimait sa belle-sœur avant son mariage. — V. H[ugo] n'a jamais vu son frère. M. Palluy l'a toujours dissuadé d'une telle visite pensant que le pauvre malade n'en obtiendrait aucun bénéfice et me donnant à entendre que le grand poète aurait bien pu en être tristement et profondément<sup>3</sup> frappé<sup>4</sup>. Il croit qu'il faut là de grands ménagements. Tout le monde du reste aimait beaucoup le pauvre malade qui retrouvait par intervalle des lueurs assez vives d'intelligence<sup>5</sup>.

Quelques moments avant l'arrivée de M. Palluy, Bory de Saint-

<sup>1</sup> Sur M. Palluy, ancien chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, directeur de Charenton depuis 1830, cf. Fontaney, *Journal intime*, 1925, p. 126, à la date du 3 avril 1832 et la note de M. Jasinski.

<sup>2</sup> Eugène Hugo. Voir Pierre Dufay : *Eugène Hugo*, 1924.

<sup>3</sup> *Quelques lettres, peut-être douloureusement, surchargées par* profondément.

<sup>4</sup> Cette impression douloureuse n'est peut-être pas sans relations avec les sentiments qu'Eugène Hugo semble avoir éprouvés pour sa belle-sœur Adèle Hugo (cf. P. Dufay, *loc. cit.*). D'autre part, le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (éd. Hetzel, t. III, p. 203), qui donne quelques détails sur la vie d'Eugène Hugo dans « la maison de Saint-Maurice à Charenton, qui était une maison militaire », ajoute : « Le directeur ayant montré l'établissement à M. Victor Hugo et l'ayant dirigé partout avec la complaisance polie qu'on a pour un visiteur célèbre, le pauvre malade trouva que son frère était « trop bien avec ses ennemis » et ne voulut plus le voir, ni personne. Il fallut cesser des visites qui l'exaspéraient. » Eugène Hugo était mort en février 1837.

<sup>5</sup> Les mémoires de Laferrière (Paris, Dentu, 1876, 2 vol.) affirment aussi qu'Eugène Hugo avait des intervalles très lucides. Le journal de Fontaney relève, après une visite à Charenton, le 3 avril 1832, ce trait de lucidité : « Il se souvient de la poésie, de son prix de Toulouse ».

Vincent<sup>1</sup> est monté [verso] ravi des expériences de Daguerre<sup>2</sup> qui se faisaient<sup>3</sup> au-dessous de moi, et qui avaient attiré une foule nombreuse. Elles ont été couronné[es] du plus grand succès, mais définitivement, il faudra des hommes spéciaux pour ces opérations. B[ory] de S[aint-Vincent] ne croit pas à l'érudition de l'illustre H[umboldt]. Il croit qu'on la lui fait ; dans tous les cas, il se l'approprie d'une admirable manière.

<sup>1</sup> J.-B. Bory de Saint-Vincent (1780-1846) naturaliste et explorateur, auteur de nombreux articles et ouvrages scientifiques. A pris part aux principales campagnes de l'Empire et obtenu le grade de colonel. Rédacteur du *Nain Jaune*. Proscrit sous la Restauration. Chargé en 1829 de la direction de l'expédition scientifique de Morée. Préside, après 1830, la commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie. — Denis le cite volontiers. En particulier dans les *Scènes de la Nature sous les tropiques*, 1824, p. 23, etc. il renvoie à son *Essai sur les Iles Fortunées*, à son *Voyage sur les quatre principales îles des mers d'Afrique*. Chasles présente de lui dans ses *Mémoires* (t. I, p. 248) cet amusant croquis que semble justifier cette page de Denis : « Le petit Bory de Saint-Vincent qui parlait toujours, qui savait tout, qui frétillait de la langue sur la science et sur les races, espèce de lieutenant de cavalerie déchaîné sur l'histoire naturelle et la géologie ; — tantôt dans les bureaux de journal, tantôt sur les plages de Sicyone et de Corinthe ; brouillon, vantard et confus, mais actif, fécond, zélé et plein de ressources... J'entrevis Bory chez Jouy ; et je m'amusai fort de cette figure ardente au bien, remuante, qui venait de Sparte pour aller à Genève, et parlait dans une même phrase des *Orchidées*, de *Maurocordato* et des *Bolides*. » Mme de Bassanville (*Les Salons d'autrefois*, 1863, t. II, p. 183) l'appelle « un homme qui était fort aimable quoiqu'il fût savant ».

<sup>2</sup> On lit dans le *Journal des Débats* du dimanche 8 septembre 1839 : « Aujourd'hui a eu lieu, à midi, dans l'hôtel du quai d'Orsay, où M. le Ministre de l'Intérieur avait donné l'ordre de préparer un local convenable, la première expérience publique faite par M. Daguerre de son procédé pour fixer les images reçues en chambre noire. Environ cent vingt personnes, parmi lesquelles on comptait beaucoup d'artistes, de savants et plusieurs employés supérieurs de l'administration, s'étaient empressées de se rendre dans la salle préparée à cet effet. — La séance avait pour but, non d'entrer dans toutes les explications et démonstrations scientifiques qui se rattachent au daguerréotype, mais seulement d'expérimenter publiquement et de faire voir à chacun comment doivent être manœuvrées les diverses pièces des appareils pour arriver au résultat annoncé. — Ce résultat a été obtenu avec la plus grande facilité dans l'espace d'une heure et quelques minutes, et une vue d'une surprenante exactitude représentant la rivière, la terrasse et le château des Tuileries, a bientôt passé de main en main au milieu des marques universelles d'admiration et de surprise. »

<sup>3</sup> *Sic.*

[13 × 19]

Secrétariat

Ministère de l'Instruction publique

Bibliothèque et Dépôt  
de Livres

Paris, le 24 Xbre 1839

Au Faouët bois de hêtre.

C'est là que selon la tradition vint s'établir du pays de Galles<sup>1</sup> la famille de Brizeux, l'auteur de *Marie*<sup>2</sup>. Il est né lui à l'Orient<sup>3</sup> de parents, dont la noblesse remonte à cent ou cent cinquante ans<sup>4</sup>. Les Brizeux du Plessis sont qualifiés dans les actes mortuaires de nobles hommes ; la mère de Brizeux s'est remariée en secondes noces à M. Boyer<sup>5</sup>. Brizeux a, de ce second mariage, trois frères et une sœur. Ce sont des hommes d'une

<sup>1</sup> C'est une origine irlandaise que la tradition attribue à la famille de Brizeux (cf. Lecigne : *Brizeux*, 1898, p. 28 sqq.).

<sup>2</sup> Sur l'amitié de Denis et de Brizeux, cf. Dupuy : *A. de Vigny, ses amitiés*, t. II, p. 47. Entre d'autres raisons de sympathie, ils devaient être rapprochés l'un de l'autre par une admiration commune pour Dante (v. *Le Monde Enchanté* de F. Denis où se trouve cité un passage de la traduction de Dante par Brizeux). — Le poème de *Marie*, publié sous le titre de roman en 1832 (Paris, Auffray), avait été réédité en 1836 (in-8° Paris, Paulin et Renduel).

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> Dans son journal, Brizeux détaille avec complaisance l'ancienneté de sa famille. « Le grand père de mon grand père Adrien vint en France avec le roi Jacques... Sur la cheminée de notre maison du Faouët était le portrait de Brizeux du Plessis, dans une espèce de costume de juge avec une perruque à la Louis XIV. » En fait, le premier ancêtre à qui remontent des actes authentiques est Pélage Hervé Brizeux du Plessis « noble homme » qui habitait le manoir de Ker'ihuel, en la paroisse du Faouët, au commencement du XVIII<sup>m</sup>e siècle (Lecigne, *loc. cit.*, p. 28 sqq.).

<sup>5</sup> La mère de Brizeux (née Françoise-Souveraine Honget) épousa en secondes noces, le 2 février 1811, Jacques Boyer, négociant à Lorient (*Ibid.*, p. 36).

vive intelligence<sup>1</sup>. J'en connais un qui s'occupe de peinture et qui fait (vient de me dire son frère) des vers à merveille ; il pastiche Hugo d'une manière surprenante. Le grand<sup>2</sup> père de Brizeux était un homme d'une force peu commune, un héros selon les expressions du poète. Il est célèbre en maints combats bretons, mais comme les [verso] héros d'Homère, il aimait un peu la coupe ; comme il était fort dévot, il s'en allait au tems commandé par l'Eglise faire retraite et puis il reprenait le cours de sa vie habituelle, vie d'énergique bombance.

Brizeux avait une grand'mère pour qui il avait une affection profonde. Je l'ai vu sanglotter<sup>3</sup> en me parlant d'elle, il y a deux ou trois ans sous les arbres des Tuileries.

---

Brizeux a emporté aujourd'hui mes chroniques<sup>4</sup> pour les remettre à Alfred de Vigny<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> En fait, la mère de Brizeux a eu, de son second mariage, deux fils, Ernest et Charles Boyer, tous deux peintres. Le premier mourra préfet du second Empire.

<sup>2</sup> Per[e] surchargé par grand.

<sup>3</sup> Sic.

<sup>4</sup> *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, suivies du Tisserand de Ségovie, drame du XVII<sup>me</sup> siècle*, publiées par Ferdinand Denis, Paris, Ledoyen, 1839.

<sup>5</sup> Sur l'estime inspirée à Denis par Vigny, et surtout à cause de Brizeux, v. la lettre de Denis à Brizeux, 1854 (Dupuy, *loc. cit.*), où il parle de la « belle inspiration du cœur » et des « justes paroles » de Vigny, et où il conclut : « Décidément votre ami est le seul digne parmi ses pairs. »

[13 × 19]

Secrétariat

Ministère de l'Instruction publique

Bibliothèque et Dépôt  
de Livres

Paris, le 183

Il m'a été raconté<sup>1</sup> le 28 décembre 1839—deux choses assez curieuses. .... Levrault<sup>2</sup>, en me parlant du succès de son livre de Herder qui a eu trois éditions m'a dit que Edgard<sup>3</sup> Quinet avait appris à la lettre l'allemand en le traduisant. Il demeurait je crois en ce tems, rue des Maçons Sorbonne, et travaillait dans sa chambrette à coup de dictionnaire. Homme excellent et simple, il ne se doutait point de la haute fortune à laquelle il atteindrait. En ce moment et grâce à son influence, le goût des hautes études se manifeste et se fortifie à Lyon<sup>4</sup>. Le Colonel Bory de S[ain]t-Vincent<sup>5</sup> m'a dit d'étranges choses de ses distractions [;] en voyage il avait *perdu* son domestique !...

Neukaume<sup>6</sup> a connu Hayden<sup>7</sup> à 18 ans. Il sait sur le grand homme

<sup>1</sup> raconté, *au-dessus de dit biffé*.

<sup>2</sup> Nous n'avons pu lire le mot qui précède. — Sur les relations de Quinet avec Levrault, libraire à Strasbourg, cf. M<sup>me</sup> Edgar Quinet : *Cinquante ans d'amitié. Michelet-Quinet*, p. 11. La maison de Strasbourg était, en 1839, dirigée par M<sup>me</sup> Berger-Levrault, veuve de Frédéric Berger, mort en 1837, et née Levrault.

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> Sur l'enthousiasme du public lyonnais « électrisé » par le cours ouvert par Quinet en avril 1839, cf. M<sup>me</sup> Quinet, *loc. cit.*, p. 103, et la lettre de Michelet à Quinet (22 mai 1839) : « J'ai appris le succès de votre cours... »

<sup>5</sup> Cf. N<sup>o</sup> XIX.

<sup>6</sup> *Sic.* — Sigismond Neukom, né à Salzbourg (1778), mort à Paris (1858), élève de Haydn à Vienne, compositeur. En 1816, il avait accompagné le duc de Luxembourg à Rio-de-Janeiro, et il y avait passé quatre ans.

<sup>7</sup> *Sic.*

des particularités dignes d'être rappelées. Elles ont été consignées dans l'éloge lue<sup>1</sup> à l'Institut par Le Breton<sup>2</sup> que nous avons connu au Brésil<sup>3</sup>. Neukaume ignorait que nous avions visité ce pays à [verso] la même époque. Je le lui ai rappelé, car je l'avais entendu dirigeant la Chapelle.

J'ai vu dimanche 29, M<sup>me</sup> Liszt et les deux petites filles du poète Blandine et Cosima<sup>4</sup>, l'une ayant 4 ans, c'est Blandine, l'autre deux ans et demi. Deux petits chats angoras, à l'air doux et bon, à l'air sérieux des petites Allemandes, leurs cheveux blonds se terminant par des mèches dorées. La bonne maman est toute heureuse de la vue de ces deux petits anges.

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Haydn*, lue dans la séance publique du 6 octobre 1810 par Joachim Le Breton, Paris, impr. de Baudoin. Denis devait connaître d'autant mieux cette notice que, durant son séjour au Brésil, Le Breton s'occupait de la faire traduire en portugais et publier à Rio-de-Janeiro : *Noticia historica da vida e das obras de Jose Haydn...* por Joachim Le Breton... traduzida em portuguez por hum amador, Rio-de-Janeiro, ne Impr. regia, 1820.

<sup>3</sup> *Joachim Le Breton*, ancien membre du Tribunat, membre de l'Institut, auteur de nombreuses notices sur divers artistes et sur les travaux de la classe des beaux-arts de l'Institut de France. Il avait fait partie de la mission de Debret au Brésil.

<sup>4</sup> Ce nom est écrit en surcharge, au-dessus d'un autre nom illisible. — Blandine, l'aînée des enfants de Liszt et de M<sup>me</sup> d'Agoult, deviendra M<sup>me</sup> Emile Ollivier. La seconde, Cosima, épousera le pianiste Hans de Bülow, puis Richard Wagner. Un troisième enfant, Daniel, mourra à vingt ans, en 1859.

[13 × 20]

13 Février 1840

J'ai vu aujourd'hui Félix Ravaisson<sup>1</sup>, dont j'ai eu tant à me louer dans de trop courts rapports d'administration. Nous avons causé rapidement poésie, philosophie, histoire ; il y a de tout cela en lui. Il était dernièrement au bal chez une dame russe, M<sup>me</sup> de Tourganief<sup>2</sup>. S[ainte-] B[euve] n'a pas manqué une contre-danse. La vie se ranime pour lui. M<sup>me</sup> Deni[s]<sup>3</sup> a été ravie de son concert d'hier soir à la cour. Le bal de M. Chaix d'Est Ange<sup>4</sup> était merveilleux de fraîcheur et d'éclat. Mais pour jouir de tous ces plaisirs, il faudrait franchir un triple cercle de douleurs. Il y a trois jours, la famille de Jancigny<sup>5</sup> était dans l'ivresse de son plaisir à la représentation de M<sup>lle</sup> Mars, avant hier, le<sup>6</sup> courrier arrivait : c'était une lettre qui avait traversé l'Égypte et qui annonçait la mort de cette pauvre et jeune Louise, morte sur le Gange, environnée d'espérance de bonheur et de rêves infinis.

<sup>1</sup> *Jean-Gaspard-Félix Ravaisson Mollien* (1813-1900), philosophe et archéologue, professeur de philosophie à la faculté de Rennes, en 1838, sera, de 1840 à 1859, inspecteur général des bibliothèques.

<sup>2</sup> On orthographie alors à peu près indifféremment ainsi, ou Tourguenieff (cf. lettre de Ballanche, 27 juillet 1835, dans A. Marquiset : *Ballanche et M<sup>me</sup> d'Hautefeuille*, 1912, p. 53), ou Tourgueneff (*id.* 28 juin 1841, *ibid.*, p. 187).

<sup>3</sup> *Sic.* Peut-être sa belle-sœur Marie Denis, femme d'Alphonse.

<sup>4</sup> *Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Charles Chaix d'Est-Ange* (1800-1876), avocat célèbre, député, bâtonnier en 1842, deviendra procureur général sous le second Empire.

<sup>5</sup> *Adolphe-Philippe Dubois de Jancigny*, diplomate et orientaliste, né à Paris, en 1795. Ferdinand Denis lui a consacré (ainsi qu'à son père) une notice dans la *Nouvelle Biographie générale* Didot (1858). Après avoir pris part aux dernières campagnes de l'Empire, Dubois de Jancigny, mis en demi-solde, voyagea aux Indes et ne revint en France qu'en 1829. « Des intérêts particuliers » le ramenèrent « dans l'Inde Britannique en 1830 et un concours inattendu de circonstances le détermina à entrer au service du roi d'Aoude, Nesser-oud-dine-Hyder... Il fut pendant plusieurs années aide de camp de ce souverain, qui lui confia, en 1834-1835, une importante mission en Europe. » Attaché en 1840, au Ministère des Affaires étrangères, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, il publie, après un nouveau voyage aux Indes Néerlandaises, « les résultats de ses recherches sur plusieurs pays de l'Extrême-Orient ». Denis cite volontiers ses œuvres (par exemple le *Génie de la Navigation*, 1847, p. 113). Cf. Appendice, note 12.

<sup>6</sup> le surcharge un.

[8 × 10]

16 Mars 1840. — David d'Angers m'a apporté une lettre étrange de Strasbourg, où l'on réclame pour la fête de Guttenberg <sup>1</sup> la coopération de M<sup>lle</sup> Liszt, la célèbre cantatrice qu'on voudrait voir accompagnée de son frère. — Les jeunes filles de la ville doivent exécuter un concert <sup>2</sup> et il leur eût été agréable d'avoir une compagne virtuose habile qui les dirigeât. Au défaut de M<sup>lle</sup> Liszt qui n'a jamais existé, j'ai conseillé d'écrire à M<sup>me</sup> de Spohr <sup>3</sup>. —

[Verso] En me quittant, David m'a rappelé qu'au retour du voyage de Strasbourg, mon profil lui appartenait. Il écrit depuis quelque temps sur les arts et entreprend des biographies artistiques <sup>4</sup>. Il a emporté avec lui le 1<sup>er</sup> vol[ume] du livre de M. Arsenne <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Sic.* — Les fêtes de l'inauguration du monument de Gutenberg par David eurent lieu à Strasbourg les 24, 25 et 26 juin 1840 (Voir : Jouin : *David d'Angers et ses relations littéraires*, 1890, p. 167-170.

<sup>2</sup> Sur ce concert, voir Appendice, note 13.

<sup>3</sup> Probablement *Mme Spohr*, pianiste, née à Rudolstadt, seconde femme du violoniste Louis Spohr.

<sup>4</sup> Sur ces portraits d'artistes, publiés par David en 1839-1840, voir Appendice, note 14.

<sup>5</sup> *Manuel du Peintre et du Sculpteur*, 1833, 2 vol. in-8°.

[XXIV]

[13 × 19]

Secrétariat

Ministère de l'Instruction publique

Bibliothèque et Dépôt  
de Livres

Paris, le 183

Hier, 29 Mars 1840<sup>1</sup>, je me suis rencontré<sup>2</sup> chez<sup>3</sup> M. Feuillet<sup>4</sup> avec Campenon<sup>5</sup> que j'ai trouvé vert d'esprit, mais un peu cassé. Il a été fort question de Victor Hugo et des déboires qu'il avait éprouvés chez divers membres de l'Académie française. — Je vous connais, lui a dit Chateaubriand, fussiez-vous fils de l'enfer, il faudra que vous entriez à la première visite. Royer Collard lui a dit : Je ne lis plus, Monsieur, je relis. Mais plus tard, il l'a fort mal traité de paroles<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> 1840 écrit après coup au-dessus de je.

<sup>2</sup> rencontré au-dessus de trouvé effacé.

<sup>3</sup> chez surcharge ave[c].

<sup>4</sup> Probablement *Feuillet de Conches* (1798-1887), attaché en 1820 au Ministère des Affaires étrangères (v. *Journal intime* de Fontaney, 1925, p. 71, et la note de M. René Jasinski) : cf. Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3419, fol. 31, une lettre de Feuillet de Conches à Denis, lui demandant des précisions sur son « excellent travail sur la miniature ».

<sup>5</sup> *Vincent Campenon* (1772-1843), poète, successeur de Delille à l'Académie ; Victor Hugo fera son éloge, en recevant son successeur Saint-Marc Girardin.

<sup>6</sup> Victor Hugo venait d'être, pour la troisième fois, candidat à l'Académie française. L'élection du jeudi 19 décembre 1839 n'avait pas eu de résultat. Elle avait été ajournée et c'est Flourens qui venait d'être élu, le 20 février 1840, au fauteuil de Michaud. A la fin de la même année, le poète sera, de nouveau, candidat et l'Académie l'élira, le 7 janvier 1841, au fauteuil de Lemercier.

[13 × 19]

Le 5 avril 1840. — J'ai vu chez lui M. de la Besnardière<sup>1</sup> qui était monté la surveillance à mon 5<sup>me</sup> étage du Palais d'Orsay. Malgré ses 75 ans, il a le corps droit et la tête lucide, comme il y a trente ans. Sa théorie politique, c'est qu'il faut marcher droit, sa<sup>2</sup> diplomatie, c'est qu'il ne faut point dévier des vrais principes de la haute morale. On embarrasse tout le monde ainsi, m'a-t-il dit dans notre long et curieux entretien. Et l'empereur agissait-il toujours ainsi ? Non pas certes, en voici la preuve : après la bataille d'Eylau, nous étions à Frankenstein, il faisait froid par parenthèse, car nous n'étions plus au 48<sup>me</sup> degré de lat[itude]. Il se prit à croiser les bras derrière le dos, puis s'écria tout à coup : Cela va mal. — V. M. a-t-elle appris quelque affaire fâcheuse ? — Non, pas autrement, mais cela va mal..., la moitié du Conseil d'Etat commence à voir clair.

Il y aurait un vol[ume] à tirer de la conversation de ce malin et spirituel vieillard que Napoléon appelait le bonhomme ! à cause de ses guêtres noires sans doute. Il était cependant en fort bel habit de velours le jour où, je m'en souviens, je faillis lui attirer la colère du grand homme en le faisant arriver une heure trop tard, et en lui disant avec mon étourderie de [verso] douze ans qu'il n'était pas cinq heures quand il en était six. Il fut heureusement averti par une meilleure tête. Et quelle impression

<sup>1</sup> Jean-Baptiste de Gouey, comte de la Besnardière (1765-1843), ancien oratorien entré en 1796 comme commis au département des Affaires extérieures, y occupa de 1807 à 1814 la direction de la première division politique. La Nouvelle Biographie Didot (1861) cite ce témoignage d'un biographe : « Napoléon aimait à travailler avec La Besnardière et ne dédaignait pas de le consulter dans les grandes occasions. On prétend que *le bonhomme* (c'est ainsi qu'il l'appelait) est l'élève de Talleyrand ; eh bien, moi je crois que c'est Talleyrand qui est l'élève du bonhomme. » Elle ajoute que « les nombreux papiers qu'il a laissés principalement sur l'organisation du pouvoir exécutif et législatif, ont été placés aux archives du ministère ». — Dans sa correspondance de jeunesse (Bibl. Sainte-Geneviève ms. 3416), Denis ne manque pas de se rappeler au souvenir de M. de la Besnardière (Rio-de-Janeiro, 12 mars 1817). Il demande instamment à son père d'intervenir auprès de M. de La Besnardière pour faciliter sa carrière au Brésil (Lettre à M. Arsenne, non datée).

<sup>2</sup> politique, *biffé*.

il avait ressenti[e] au retour de cet entretien. J'ai encore son expression froide et mélancolique dans le souvenir... La bougie était entre nous... une <sup>1</sup> tête pâle <sup>2</sup> et jaune de la teinte de cette cire qui brûlait près de nous. C'était ce blanc diaphane. Et puis quel regard <sup>3</sup> !

J'ai engagé notre habile diplomate à déposer quelque part ses souvenirs, ne fût-ce qu'au crayon <sup>4</sup>, et sur les marges des livres d'hist[oire] contemporaine qu'il lit avec curiosité. Mais que faire ? il écrit sur la vraie distribution du travail en Europe <sup>5</sup> et les curieuses anecdotes qu'il raconte avec une finesse déjà un peu verbeuse s'éteindront avec lui.

<sup>1</sup> vraie, effacé.

<sup>2</sup> pâle surcharge de.

<sup>3</sup> Cette scène devait se passer au Ministère des Affaires étrangères où F. Denis, pendant plusieurs années, avait accompagné son père (cf. *Avant-Propos*, p. 8).

<sup>4</sup> et surcharge m[ais].

<sup>5</sup> Lapsus probable : distribution du travail pour organisation du pouvoir.

[13 × 19]

Comment ont été retrouvés les mss. de Champollion.

<sup>7</sup> <sup>1</sup> Avril 1840. M. Dubois <sup>2</sup> m'a raconté, tout au long les friponneries de Salvolini <sup>3</sup> qui s'était fait une si belle réputation et à si peu de frais. Cet Italien qui est mort l'année dernière en cette rue de Lille, d'une maladie de poitrine qui avait amené complète paralysie <sup>4</sup>; cet Italien, dis-je, était parfaitement vu du prince de la Sisterna <sup>5</sup>, de M. Cousin et de M. Biot <sup>6</sup>. F. Champollion <sup>7</sup> l'avait pris en amitié. Sous prétexte de la rigueur du climat de Paris, il venait durant la maladie de l'homme qu'il appelait son illustre maître, — couvert d'un grand manteau, il avait ses entrées libres dans le cabinet, et il ne lui en coûta pas beaucoup de frais de dextérité pour emporter nombre de mss. précieux, entre autres celui dont la perte était si vivement sentie par M. de Sacy <sup>8</sup>, l'explication de la pierre de

<sup>1</sup> 7 surcharge 6.

<sup>2</sup> Probablement *Dubois de Jancigny*. Cf. N° XXII, note 5.

<sup>3</sup> *François-Pellegrino-Joseph-Gaspard Salvolini* (1810-1838), orientaliste italien, né à Faenza, mort à Paris où il était venu en 1831. Le récit des soustractions dont il s'était rendu coupable a été fait dans une *Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le Jeune perdus en l'année 1832 et retrouvés en 1840*, par M. Champollion Figeac, Paris, Firmin Didot, mars 1842. Les faits rapportés par Denis se sont déroulés en mars 1840.

<sup>4</sup> « Dirai-je ici la vie qu'il [Salvolini] traîna jusqu'au mois de février 1838, affaiblie, minée, consumée par les maladies et les souffrances ? » (Champollion Figeac, *loc. cit.*, p. 6.)

<sup>5</sup> *Sic.* — Peut-être le prince *dal Pozzo della Cisterna* (1793-1864), beau-père du prince Amédée de Savoie.

<sup>6</sup> *J.-B. Biot* (1775-1862), le célèbre mathématicien et astronome, auteur des *Recherches sur l'astronomie égyptienne* (1823), cite élogieusement, dans ses *Recherches sur l'année vague des Egyptiens*, l'interprétation donnée par Salvolini, d'après « les principes de Champollion », du « grand Rituel funéraire conservé au musée royal de Turin » (cité par Champollion Figeac, *loc. cit.*, p. 35).

<sup>7</sup> *Jean-François Champollion le Jeune* (1790-1831), le célèbre égyptologue.

<sup>8</sup> Allusion au regret exprimé par Silvestre de Sacy, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, dans une séance de cette Académie, en août 1833.

Rosette<sup>1</sup> et et<sup>2</sup> le Panthéon Egyptien<sup>3</sup>. Il y a quelque temps, un homme appartenant au Théâtre Italien<sup>4</sup> s'adressa à M. Le Normant<sup>5</sup> pour qu'il eût la complaisance de venir visiter les papiers qui avaient appartenu à Salvolini, et sur lesquels il avait prêté au moribond 200 fr. environ. Le conservateur de la Bib[liothè]que s'y rendit et quel fut son étonnement. Les mss. entièrement de la main de Champollion étaient là tout prêts à être envoyés en Italie à la famille de Salvolini. — Vous avez des papiers volés, Monsieur. — Je l'ignorais, mais par cela même qu'on me doit, ils m'appartiennent. — Ne dérangez rien et je mets tous ces trésors littéraires sous votre garde. — Et [verso] de quel droit ? — Si vous vous refusez à ma demande, j'ouvre la fenêtre et j'appelle comme on doit le faire pour un objet dérobé qu'on a retrouvé. Je fais apposer les scelés<sup>6</sup>. Le personnage comprend et consent. M. Lenormant assemble le conservatoire et l'on décide qu'une somme de six cents francs sera consacrée à l'achat des mss. de Salvolini en bloc<sup>7</sup>.

Champollion aîné<sup>8</sup> a appris cette nouvelle au moment où il était instruit de la mort de son fils aîné, mort d'une manière déplorable et écrasé sous la roue d'une charrette.

Salvolini avait gratté le nom de Champollion, au bas des mémoires écrits cependant de la propre main de Champollion. On comprit aussi à merveille, comment il pouvait écrire si nettement [:] Ici mon illustre maître s'est trompé. Il prenait la réfutation dans Champollion lui-même.

<sup>1</sup> Champollion Figeac (*loc. cit.*) donne la liste des manuscrits détournés, au nombre desquels figure l'*Analyse du texte démotique de l'inscription de Rosette*. « C'est le tableau qui suit et qui complète le mémoire sur l'écriture démotique, lu à l'Académie des Inscriptions et belles lettres de l'Institut, en 1822. »

<sup>2</sup> *Sic.*

<sup>3</sup> *Panthéon Egyptien, Collection des personnages mythologiques de l'ancienne Egypte d'après les monuments, avec un texte explicatif*, par J.-F. Champollion le jeune, Paris, Didot, 1823.

<sup>4</sup> Champollion Figeac (*loc. cit.*, p. 7) nomme « un artiste recommandable par ses qualités personnelles comme par son talent, M. L. Verardi ».

<sup>5</sup> Charles Lenormant (1802-1860), archéologue, conservateur à la Bibliothèque Royale, professeur à la Sorbonne, et, plus tard, au Collège de France, auteur du *Musée des antiquités égyptiennes* (1841). Il avait été, en 1829, compagnon de voyage de Champollion en Egypte (cf. Champollion Figeac, *loc. cit.*, p. 7).

<sup>6</sup> *Sic.*

<sup>7</sup> Une lettre de Charles Lenormant à Verardi, le 20 mars 1840, précise dans quelles conditions fut fait ce rachat déguisé : « Nous convinmes de choisir parmi les manuscrits tracés de la main de Salvolini quelques portefeuilles qu'on joindrait aux manuscrits de Champollion », et elle confirme le chiffre de 600 fr. (Champollion Figeac, *loc. cit.*, p. 10).

<sup>8</sup> Jacques-Joseph Champollion Figeac, (1778-1867), orientaliste, conservateur aux manuscrits de la Bibliothèque Royale.

[14 × 21]

15 Avril 1840.<sup>1</sup>

Il est arrivé durant ces derniers jours une assez curieuse aventure à Victor Hugo. Il y a de par le monde un certain *Victor Hugot* (sic) qui a d'anciennes relations avec les colonies, avec l'Ile Maurice, je crois, dont il est originaire. Dernièrement, une pipe de tafia est arrivée au poète qui ne s'est point enquis du donataire, qui a recueilli la pipe en question pour en faire, dit-il, des libéralités à ses amis. Or, le Victor Hugot, propriétaire du dit tafia, a intenté un procès en restitution dont est saisi le tribunal du Commerce. C'est un des juges qui déjeunait chez mon frère (M. Thomas<sup>2</sup>) qui nous contait l'histoire. Autant que j'ai pu voir, il n'était pas favorable au poète qu'il prétendait avoir tiré parti commercialement du cadeau. Victor Hugo allègue positivement de son côté qu'il reçoit journellement et sans pouvoir découvrir le nom des donataires une foule de belles et bonnes choses qui lui arrivent des quatre coins du monde !

Il y a trois jours Liszt est venu pour me voir, rue de l'Ouest<sup>3</sup>. J'étais chez ce pauvre Droz<sup>4</sup> qu'une cruelle maladie éloigne de son atelier. Liszt revient du pays des triomphes<sup>5</sup> et certes le succès ne l'a pas gâté, il a encore grandi. Il nous a joué en petit comité cette hongroise et ce galop qui ont ravi l'Allemagne. Il y a dans toute cette puissance une grâce merveilleuse qui ne saurait aller plus loin [verso]. J'ai reçu ces jours derniers la visite du D<sup>r</sup> Bourée, bib[liothé]caire de Châtillon<sup>6</sup>. Il a connu Ant. de

<sup>1</sup> 40 surcharge 39.

<sup>2</sup> Ce M. Thomas a peut-être des rapports avec M. Thomas, officier à bord de la Jeanne d'Arc, dont Denis avait fait la connaissance à Bahia en 1818 (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à ses parents, 25 janvier 1818 ; lettre à sa mère, 25 août 1818).

<sup>3</sup> Depuis 1838, Denis habite 32, rue de l'Ouest.

<sup>4</sup> *Jules-Antoine Droz* (1807-1872), statuaire. F. Denis lui consacre une notice dans la Nouvelle Biographie Didot (1858) et il y signale en particulier son buste de *D. Henrique*, celui de *Camoëns*, le *Chant Religieux*, statue placée dans l'église principale de la ville d'Hyères. Le premier brouillon, au crayon, de cette notice se trouve à la Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3425, fol. 9.

<sup>5</sup> Depuis la fin de 1839, Liszt avait remporté les succès les plus brillants à Vienne.

<sup>6</sup> *Jean-Baptiste Bourée*, né à Flavigny, fixé à Châtillon en 1808, nommé bibliothécaire de cette ville en 1819, auteur de divers travaux d'archéologie, mort le 4 janvier 1852 (v. la notice qui lui est consacrée par Jules Beaudoin en tête de la *Notice sur la vie et les relations de voyages du capitaine Bossu*, par le d<sup>r</sup> Bourée, Châtillon, 1852).

la Salle à Saumur et il a été témoin des innombrables misères de l'auteur du *Désordre Régulier*. A Saumur<sup>1</sup> comme à Paris, le pauvre traducteur de Bacon<sup>2</sup> restait couché pour épargner le bois et ne mangeait pas toujours ce qui eût été nécessaire à sa subsistance. Il a même écrit plus d'une note importante sur de misérables chiffons de papier ramassés dans la rue.

Hier, chez Deveria<sup>3</sup>, Soulier<sup>4</sup> nous a parlé de Nodier, du bon Nodier, trois fois guillotiné et toujours mourant. Il revenait de l'Académie il y a deux jours, on lui demande de ses nouvelles. — Comment, mon cher, vous ne savez pas. J'ai été administré hier.

Très historique.

M<sup>me</sup> A. me copie le Prestre Jehan<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « C'est retiné à *Semur* [et non Saumur] qu'il traduisit les œuvres de François Bacon..., écrit F. Denis dans la notice qu'il lui consacre dans la nouvelle Biographie Didot (1852). La Salle vécut durant vingt-cinq ans dans la plus déplorable misère et mourut à l'hôtel Dieu. »

<sup>2</sup> Sur cette traduction, cf. N<sup>o</sup> VI.

<sup>3</sup> Probablement *Achille Deveria*, en qui Denis admirait non seulement l'habileté dans l'art de la gravure (cf. XXXV), mais la science de collectionneur : « Plusieurs artistes, écrit-il (note de la p. 211 du *Manuel du Peintre*, d'Arse) ... ont commencé, pour l'étude du costume chez les diverses nations et aux diverses périodes de la civilisation, des collections d'un haut intérêt. Nous citerons surtout celle de M. Achille Deveria ; elle est unique dans les résultats qu'elle présente... »

<sup>4</sup> *Sic*. Il ne s'agit sans doute pas ici de *Frédéric Soulié* (1800-1847), le romancier connu, auteur des *Mémoires du diable*, mais peut-être d'*Eudore Soulié*, familier de l'Arsenal, et plus probablement d'*Augustin Soulié*, né en 1780, auteur de traductions de l'anglais, qui avait été de 1820 à 1830 l'un des rédacteurs de la *Quotidienne*, et qui était conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal du temps de Nodier.

<sup>5</sup> Cette copie se rattachait sans doute à la préparation du *Monde Enchanté* (1843) où F. Denis reproduira (p. 185-205) sous le titre de *Prestre Jehan*, un volume de la Bibliothèque du Roi, que d'Avezac (cf. *ibid.*, p. 182) avait déjà signalé : « *Prestre Jehan à l'empereur de Rome et au Roi de France*, sans lieu, date, pagination ni réclame, imprimé en lettres gothiques sur douze feuillets ... sous la côte 1243 ; I in-4<sup>o</sup>. Nous ajouterons à cette description que, de l'aveu d'un écrivain qui a fait ses preuves d'habileté en ce genre, le caractère est du quinzième siècle. Selon M. Guichard, la date qu'on lit à la fin du volume ne prouve pas positivement qu'il appartienne au seizième siècle. » (F. Denis.)

[20 × 25]

20 Avril 1840<sup>1</sup>

Nous avons eu hier une des plus étranges soirées du monde par les éléments qui la composaient. Et, certes, le dîner auquel je n'avais point assisté était plus étrange encore. C'était chez le très spirituel Chaix d'Estance<sup>2</sup> qui se plaît, il faut bien le croire, à ces sortes d'oppositions. Que l'on se figure à la même table, l'Archevêque de Paris<sup>3</sup> et<sup>4</sup> Jules Janin, Thiers et M. de Salvandy, Barouillet<sup>5</sup> le chanteur (il était à la soirée du moins) et le curé de St-Roch, qui venait d'être nommé la veille évêque d'Evreux<sup>6</sup>, ce serait à n'en plus finir. Mgr n'a pas l'habitude du monde. J. J[anin] m'a même dit avec un parfait sang froid : Ce qu'il vient de faire n'est point de bonne compagnie ; en effet, on avait annoncé au digne prélat de la musique religieuse et<sup>7</sup> s'était mis au piano. M<sup>lle</sup> Lagrange<sup>8</sup> et Barouillet se sont mis à chanter un morceau *dei Puritani*<sup>9</sup>. Mgr alors a causé tout haut avec quelques ecclésiastiques, demandant si ce que l'on chantait n'était pas de l'allemand ! Il pourrait être un excellent archevêque de Rouen, de Lyon, de Bordeaux, mais pour

<sup>1</sup> Date certainement inexacte : d'une part, à ce moment l'archevêque de Paris n'était pas encore nommé ; d'autre part, c'est « une ordonnance en date du dimanche 18 avril 1841 » qui « a nommé M. l'abbé Olivier, curé de St-Roch, évêque d'Evreux » (v. *l'Ami de la Religion*, 1841, t. 109, p. 153). Il faut donc lire 1841 et penser que le millésime a été écrit après coup.

<sup>2</sup> Cf. p. 83, note 4.

<sup>3</sup> Mgr Affre (1793-1848) avait succédé à Mgr de Quélen, en 1840.

<sup>4</sup> et surcharge avec.

<sup>5</sup> *Sic.* — Probablement Paul Barroilhet (1810-1871) qui, après un séjour en Italie, était venu à Paris où il était engagé à l'opéra et avait triomphé dans la *Favorite* de Donizetti. Il quittera l'opéra en 1847.

<sup>6</sup> Cf. note 1 (v. A. de Bourdon : *Histoire de Mgr Olivier*, 1854).

<sup>7</sup> Le nom de l'artiste est resté en blanc.

<sup>8</sup> Sans doute *Caroline de Lagrange*, cantatrice, née à Paris en 1825, qui achèvera ses études en Italie.

<sup>9</sup> *I Puritani*, opéra de Bellini, écrit en 1834, à Paris, pour le Théâtre Italien.

être successeur des Harlay, des Juigné, des du Bellay, me disait gravement J. J[anin] avec sa grosse figure épanouie, il faudrait d'autres manières. Tout ceci n'est pas bien grave à coup sûr. Du reste, tout le clergé s'est retiré précisément au moment où cette musique religieuse promise allait commencer. On a chanté la prière de Moïse, le plus noble élan de poésie sainte qui soit monté au ciel en ces derniers tems <sup>1</sup>. Il y avait grand nombre de jolies femmes et entre autres une ravissante créature — que fait son nom à la chose ? — à laquelle les autres femmes ne faisaient que ce reproche, elle le sait bien !

<sup>1</sup> Il s'agit sans doute du *Moïse* de Rossini (1827), remaniement de son *Mosè in Egitto*, où Balzac déclare que « le sentiment de la musique sacrée » se « trouve au plus haut degré » (*Histoire des Treize, La Duchesse de Langeais*).

[XXIX]

[10 × 15]

20 Mai 1840 (mercredi)

Conduit chez Lamartine <sup>1</sup> M. St-René Taillandier, l'auteur de *Beatrix* <sup>2</sup>. Il <sup>3</sup> avait oublié le rendez-vous, mais il est arrivé vers dix heures, le système nerveux fort irrité, disait-il, à cause d'une invitation à dîner intempestive (il y avait 14 personnes à dîner au lieu de trois). Nous n'étions que cinq <sup>4</sup> en comptant M<sup>me</sup> de Lamartine, on a parlé politique et poésie. L[amartine] a dit qu'il procédait des Anglais et des Italiens, de Byron et de Pétrarque. On a beaucoup parlé du B[ar]on d'Eckstein <sup>5</sup> et de ses tristesses. — Elles viennent, dit-on, d'un grand malheur éprouvé il y a peu de tems. Une jeune dame à laquelle il avait voué une sorte de culte est morte il y a six mois en couches et il est inconsolable <sup>6</sup>. Il prépare un grand ouvrage sur l'Inde, et ne veut plus qu'on parle de l'Inde, nous dit Lamartine, depuis qu'il l'étudie. C'est un peu le péché mignon de tous les Indianistes, témoin ce pauvre Morenas <sup>7</sup> *e tutti quanti*.

<sup>1</sup> Ce nom reparaitra encore dans ce journal, prononcé avec une visible sympathie. En Lamartine, Denis a aimé « la poésie de la mer » (v. son *Essai sur la Philosophie de Sancho Pança* dans le *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy, t. I, p. XII). Son « Brahme Voyageur » (1833), pour dire la gloire de la France, se contente de citer deux vers de Lamartine (p. 63).

<sup>2</sup> *Saint-René Taillandier* (1817-1879), critique et historien ; successivement professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, à celle de Montpellier et à la Sorbonne. Son poème de *Beatrix* a paru à Paris, en 1840.

<sup>3</sup> Il s'agit évidemment de Lamartine.

<sup>4</sup> cinq *surcharge* quatre.

<sup>5</sup> Pour d'Eckstein, cf. N<sup>o</sup> IV, note 1. Présenté à Lamartine par Aymon de Virieu (v. lettres de d'Eckstein à M<sup>me</sup> de Menthon, citées par le P. Burtin dans son ouvrage récent sur d'Eckstein), il était devenu l'un des conseillers les plus écoutés de Lamartine qui l'appelle le baron sanscrit. (Lettre à M<sup>me</sup> de Raigecourt, *Correspondance* V, 326, cf. lettre à Virieu, *ibid.*, p. 323, etc.) Cf. également Citoleux : *La poésie philosophique de Lamartine*, p. 63-64.

<sup>6</sup> Il s'agit très probablement ici de la Comtesse Valérie de Menthon, pour qui d'Eckstein avait professé une admiration respectueuse et qui était morte en 1839 (v. Fleuriot de Langle : *Glanes lamartiniennes*, *Revue de France*, 1<sup>er</sup> avril 1929). Ballanche écrit le 26 décembre 1839 : « Le baron d'Eckstein a eu un très grand chagrin, la mort d'une personne à qui il était fort attaché. » (A. Marquiset : *Ballanche et M<sup>me</sup> d'Hautefeuille*, 1912, p. 153).

<sup>7</sup> *Joseph Elzear Morenas* (1778-1830) orientaliste (*Des Castes de l'Inde ou lettre sur les Hindous*, 1822).

[XXX]

[13 × 21]

19<sup>8bre</sup> 1840. — On ferait, dit-on, un livre curieux de toutes les distractions de l'auteur excellent d'Ahasverus<sup>1</sup>. Il y a deux ou trois jours, il se présente dans la rue Vavin, N<sup>o</sup> 9<sup>2</sup>, — accompagné d'une très estimable dame M. C., il arrête un appartement en disant que ses meubles arriveront le soir et en agissant assez sans façon, du reste, avec la maîtresse du logis qui a tout l'air d'une portière. On le laisse. Il avise deux vieux fauteuils laissés par F. de Lacroix<sup>3</sup>. Il en prend un et s'en va rêver à loisir dans une de ces chambres, dont il compte faire plus tard son cabinet. Il s'abandonne à la rêverie. Le portier, qui le croyait parti, monte et en voyant mon poète ne doute pas que ce ne soit un individu suspect. Le lendemain, on lui rend son denier à Dieu et on lui signifie qu'on ne reçoit pas des gens de sa sorte. La scène était, dit-on, des plus comiques. Le lendemain, le vieux propriétaire était désolé et ne savait comment faire pour réparer sa sottise. Edgard<sup>4</sup> Quinet est un des hommes de lettres les plus honorables de cette époque.

<sup>1</sup> *Ahasvérus* de Quinet avait été publié en 1833.

<sup>2</sup> C'est rue du Montparnasse que Quinet s'installe, après avoir « campé dans un hôtel de la rue des bons enfants ». (M<sup>me</sup> Quinet : *Cinquante ans d'amitié*. Michelet-Quinet, p. 11.)

<sup>3</sup> S'agit-il de Frédéric Lacroix (cf. N<sup>o</sup> XXXIV) ?

<sup>4</sup> *Sic.*

[18 × 23]

Hier 19 Février 1841, en revenant des Batignoles, où j'avais dîné, je suis entré chez M<sup>me</sup> d'Agoult. J'y ai trouvé le B[ar]on d'Eckstein, un Polonais aimable, ami de la princesse Czartoriska et un affidé de Liszt. Plus tard sont arrivés Sue et Sainte-Beuve. J'étais en verve et j'ai défendu cet esprit national de la France qu'on calomnie après tout. La conversation était vive, doucement railleuse un peu comme ces conversations du XVIII<sup>me</sup> siècle, dont j'ai entendu les derniers échos chez Ginguené, M<sup>me</sup> de la Saudraye, Garat et Thurot<sup>1</sup>. Il s'est dit des choses fines et excellentes. On a parlé de la soirée de M<sup>me</sup> Récamier, où S[ain]te-Beuve avait entendu des passages d'Outre Tombe, modifiés pour la duchesse de Guiche, disait-il<sup>2</sup>, puis encore de cette merveilleuse générosité de M. de

<sup>1</sup> Denis a gardé une sympathie manifeste à tout ce groupe d'idéologues. Ginguené, à qui il avait recouru pour son *Histoire littéraire du Portugal*, restait son autorité en littérature italienne (cf. *Le Monde Enchanté*, 1843, p. 158). Sa famille était liée avec celle du rédacteur de la *Décade*. Il écrit le 3 septembre 1816 à son frère (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417) : « Je te prie de présenter à M. Ginguené et à M<sup>me</sup> Ginguené les témoignages de mon amitié. » Notons que Sainte-Beuve consultera Denis sur Ginguené. Il lui écrit le 25 août 1849 : « Je voudrais vous montrer ce chapitre de Ginguené... » (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3418). Garat était également en relations avec la famille Denis. Ferdinand écrit à son frère, de Bahia, le 11 mars 1818 : « Tandis que tu vois M. Garat à Paris, je m'entretiens souvent avec lui à Bahia au moyen de la *Décade philosophique*... » (même ms.). De même, relations particulières avec l'helléniste Thurot (1768-1832). C'est en particulier chez « Thurot, l'un des professeurs du Collège de France », que Denis lut, dès 1822, quelques pages de ses *Scènes de la Nature sous les tropiques* « en présence d'une nombreuse assemblée » (cf. son *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, 1826, p. 610).

Quant à M<sup>me</sup> de la Saudraye, c'est une amie de la famille de Denis, de longue date. A plusieurs reprises, dans sa correspondance de jeunesse (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417) Denis demande à n'être pas oublié auprès de M<sup>me</sup> de la Saudraye (Rio-de-Janeiro, 12 mars 1817) ; il lui envoie, de Bahia, deux oiseaux-mouches (Bahia, 23 mai 1817, à ses parents). « Mes respects sincères à M<sup>me</sup> de la Saudraye », écrit-il de Bahia (lettre incomplète, à son père). De même, le 25 août 1818, de Bahia ; 22 juin 1819, de Bahia, à son père.

<sup>2</sup> S'agit-il d'une des lectures de l'Abbaye au Bois, de février 1834, auxquelles Sainte-Beuve avait assisté et dont il avait rendu compte dans la *Revue des Deux*

Chateaubriand qui lui fit donner quittance de quatre-vingt mille francs à Ladvocat prêt à faillir, sur un méchant morceau de papier qu'il avait sous la main, le tout avec un abandon digne des grands seigneurs du vieux tems<sup>1</sup>. Je l'en crois bien capable, ne fût-ce que par vanité souveraine mêlée de générosité. Et à propos de vanité, M<sup>me</sup> d'A[goult] a dit un mot bien juste, c'est-à-dire qu'elle préférerait cent fois les grandes vanités tranquilles aux vanités inquiètes. Le mot était mieux, comme il arrive toujours aux mots de la conversation dits rapidement. — Ladvocat s'est fait *couturière* sous le nom de Camille<sup>2</sup> ; il a de plaisantes idées de sa gloire déchuë. Les femmes l'aiment et lui trouvent du goût. On a parlé d'Alfred de Musset et de ses vers dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*<sup>3</sup>. Il s'est dit de bonnes choses à ce propos sur la critique minutieuse. D'Eckstein est large en ses idées et S[ain]te-Beuve a dit avec raison que quand un vaisseau marchait sur l'océan, il s'enquerait peu des rats qui couraient à fond de cale. Il a lu les vers, ils étaient beaux. Ah ! qui n'a senti ce regret profond d'un amour éteint. Je suis parti avant minuit.

[Verso] M<sup>me</sup> de Lamartine était venue jeudi à la maison, voir le Saint-

*Mondes* du 15 avril 1834 (cf. *Lectures des Mémoires de Chateaubriand, ou Recueil d'articles publiés sur ces Mémoires...*, Paris, Lefèvre, 1834, p. 107). C'est à l'occasion du voyage à Prague (1833) que les *Mémoires d'Outre Tombe* parlent de cette duchesse de Guiche, fille de la duchesse de Polignac, de ses « petites tresses » d'odalisque, que Chateaubriand admire (Edit. Biré, t. VI, p. 77), mais sur lesquelles il rapporte un mot sévère de la Dauphine (*Ibid.*, p. 145).

<sup>1</sup> L'abbé Clergeau, ancien aumônier de Chateaubriand, rapporte une anecdote analogue, mais qui diffère de celle-ci par quelques circonstances et par les chiffres (*Chateaubriand, sa vie intime et publique, ses œuvres*, Dufour, 1860) : « Quand M. de Chateaubriand vendit ses œuvres..., il s'adressa à un célèbre éditeur du temps, M. Ladvocat, et passa avec lui un marché de 700,000 fr. Pendant le reste du jour, l'éditeur refit ses calculs, qui se continuèrent toute la nuit, restée pour lui sans sommeil. Il s'était trompé ! Ce marché était pour lui un désastre. Dès le matin, il va trouver M. de Chateaubriand, et l'aborde en lui disant : M. le Vicomte, je suis perdu ! — Comment cela ? — Dans le contrat que j'ai passé avec vous, je suis en perte de 200,000 fr. — Vous êtes heureux, lui dit en souriant le noble auteur ; vous arrivez juste à temps, car j'allais léguer mes droits à l'hospice Marie-Thérèse... Au lieu de 700,000 fr., c'est de 500,000 fr. que sera ma délégation. Et il remit à l'éditeur son contrat pour le modifier !!! (*sic.*) ».

<sup>2</sup> *Ladvocat* (1790-1854), le grand éditeur ruiné depuis 1831, s'était associé à une habilleuse à la mode et était revenu d'Espagne, où il avait apporté les toilettes de noce de la reine et de l'Infante, avec le titre de fournisseur des objets d'art de LL. MM. le roi et la reine d'Espagne. Sur lui, v. Jules Janin : *Critiques, portraits et caractères contemporains*. Denis avait collaboré à la collection des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* de Ladvocat.

<sup>3</sup> La *Revue des Deux Mondes* de février 1841 publie, p. 566, *Souvenir* d'Alfred de Musset.

Louis ; son mari l'avait précédé<sup>1</sup> la surveillance. C'est une femme d'esprit et de cœur, mais, mon Dieu ! ce n'est point la dame du Lac<sup>2</sup>. Ah ! que les grands poètes font bien<sup>3</sup> de s'entourer d'une auréole dont les rayons cachent certaines réalités. C'est une âme fort noble, elle aime les arts ; il est question d'exécuter pour une église de Paris son bénitier<sup>4</sup>. Quelle étrange idée d'avoir enlevé tout sexe à ses anges<sup>5</sup> ; et de les avoir fait nus ; c'est bien une idée d'anglaise !

Voilà bien du bavardage, il faut que je corrige mes terribles épreuves de Camoens<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> Cette erreur de chronologie sur *le Lac* et cette confusion sur l'héroïne de ces vers surprennent de la part de Denis.

<sup>3</sup> d'avoir une, effacé.

<sup>4</sup> Le bénitier exécuté sur les dessins de M<sup>me</sup> de Lamartine, — il ne répond pas entièrement à la description de Denis, — se trouve dans le bas côté droit de Saint-Germain l'Auxerrois. « Au-dessus de trois coquilles d'eau bénite, trois enfants debout autour d'une croix, dans la nudité de l'innocence, enlacés, en prière, pleins de grâce, à cet âge de la piété enfantine inspirée par la mère. Une mère les avait sculptés *con amore*, en souvenir de ses enfants perdus. C'était le suave bénitier de M<sup>me</sup> de Lamartine, un don de son art religieux à l'église. Ce groupe d'enfants en adoration charmait, rajeunissait la vieille église du moyen âge. » (Charles Alexandre : *M<sup>me</sup> de Lamartine*, 1887, p. 153.)

<sup>5</sup> c'est, effacé.

<sup>6</sup> Il s'agit ici des *Lusiades de Camoëns*, traduction nouvelle par M. Ortaire Fournier et Desaulles, revue, annotée et suivie de la traduction d'un choix de poésies diverses, avec une notice biographique et critique sur Camoens, Paris, 1841.

[20 × 25]

Mardi 6 avril 1841. Je suis allé il y a deux jours chez Champmartain <sup>1</sup> qui fait le portrait de mon frère <sup>2</sup> ; (couleur vraie, tons assez fermes et assez fins à la fois, mais ressemblance prise du point de vue moral imparfaite). Il y avait là un portrait de Fanny Elssler, la charmante danseuse. On a parlé d'elle, de ses amours un peu multipliées, mais aussi de sa grâce infinie et de sa bonne façon (ce qui n'est point toujours chez ses pareilles qui ne se piquent guère d'être des femmes de bonne compagnie). L'histoire secrète de ces nymphes est menteuse comme l'histoire de certains grands hommes. Un mot de celle-ci <sup>3</sup> un peu sincère dérange les petits récits semi politiques, semi érotiques qui circulent sur sa liaison avec le fils de Napoléon. — Il était fort gardé, a-t-elle dit. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, son gouverneur l'accompagnait, tout ce qu'on vous a dit est faux et si cela était je ne m'en défendrais pas. Il y avait dans l'aveu, a ajouté Ch[ampmartin], une franchise toute simple qui ne laisse point de doute sur cette confession de jolie femme. Fanny E[lsler] que les corps municipaux vont recevoir, dit-on, à son débarqué <sup>4</sup> (il est vrai que c'est en Amérique et que tout cela nous parvient au milieu d'une multitude de *poufs*) <sup>5</sup>, Fanny est fort gracieusement germanique dans son parler et dans son style <sup>6</sup>. Il y a trois jours (samedi), très fatigué d'une longue prome-

<sup>1</sup> Sic, pour *Champmartin* (*Charles-Emile Callande de*), 1797-1883, peintre d'histoire et portraitiste.

<sup>2</sup> Sur Alphonse Denis, cf. *Avant-Propos*.

<sup>3</sup> de celle-ci *au-dessus de* d'elle, effacé.

<sup>4</sup> Ce trait dut être particulièrement remarqué dans l'entourage de Senancour et y faire scandale, car on voit M<sup>lle</sup> de Senancour le citer avec indignation dans sa notice sur son père : « F. Esler a vu aux Etats-Unis son char trainé par d'austères républicains. Washington même n'eût pas excité un enthousiasme aussi délirant : il ne s'était occupé que d'assurer l'indépendance de sa nation. » (Michaut : *Senancour, ses amis et ses ennemis*, 1910, p. 142.) — *Franciska (dite Fanny) Elssler*, 1810-1884, danseuse célèbre.

<sup>5</sup> Il semble qu'il s'agisse ici du mot anglais *puff* (charlatanisme), fort à la mode alors, ainsi que *puffisme*. En 1848, on jouera au Théâtre Français *le Puff* de Scribe.

<sup>6</sup> Hie[r] effacé.

nade au salon je suis allé chez la Vtesse d'A[goult] pour entendre M<sup>lle</sup> Lowe <sup>1</sup>, la virtuose du jour. Elle n'a point chanté, mais elle s'est montrée en grande toilette fort éclatante et assez gracieuse. Dœhler a joué <sup>2</sup>. M\*\*\* <sup>3</sup> faisait une triste mine et protestait hautement avec Ampère <sup>4</sup> de son peu de goût pour le piano. — Perdre par une telle séduction ce qu'il a perdu et ce qui devrait être éternel. Hélas, je me rappelle avec quelque serrement de cœur, il n'y a pas huit ans encore, dans le jardin de Versailles, la princesse de B. semblait si confiante en son avenir. Tout s'éteint. L. <sup>5</sup> lui-même ne vient plus guère, dit-on, dans le salon où nous étions et cependant que de paroles fermes, sérieuses, sans répliques pour l'amitié il m'a dites. Oh ! tristesse pour eux et pour ceux qui le voient.

Hier, lundi 5 Avril, j'ai dîné chez la Marquise de la G. C'est encore le salon de Paris, je crois, qui peut le mieux rappeler ce qui n'est plus, une conversation libre, animée et de bon goût. Lamartine, M. Molé et l'excellent Salvandy se sont trouvés <sup>6</sup> successivement à la soirée. Le poète, mieux, disait-il, et moins souffrant. — Parmi les jolies femmes, la duchesse de Plaisance <sup>7</sup>, dans tout son éclat et dans toute sa bonne grâce. Eugène Sue qui venait de publier Mathilde <sup>8</sup>, Gudin <sup>9</sup>, le peintre de marine, Vitet,

<sup>1</sup> Sic. — *Jeanne-Sophie Løwe* (née à Oldenbourg, en 1815), cantatrice allemande, était en effet la virtuose du jour, en 1841. La question de son engagement à l'Opéra se posait : « Voici, dit la *Revue des Deux Mondes* cette année-là (t. 25, p. 596 sqq.), qu'une cantatrice éminente, la plus grande renommée en Allemagne depuis la Sontag, une cantatrice que Meyerbeer recommande..., M<sup>lle</sup> Løwe nous arrive... M<sup>lle</sup> Løwe est le plus charmant joyau que l'Allemagne musicale possède... C'est de Berlin que la réputation de M<sup>lle</sup> Løwe s'est répandue sur toute l'Allemagne, pour venir ensuite jusqu'à nous... A l'énergie, à la puissance, à l'expression d'une tragédienne de premier ordre, M<sup>lle</sup> Løwe réunit la flexibilité d'organe d'une virtuose... » Elle chante, en 1841-1843, sur les théâtres italiens de Paris et de Londres.

<sup>2</sup> *Theodore Dœhler* (1814-1856) pianiste et compositeur, né à Naples, venu à Paris, à la fin de 1838.

<sup>3</sup> Cette initiale (de même que celle de la princesse de B., plus loin) rend malaisée une sûre identification. Mais comment ne pas songer à Musset et à la princesse Belgiojoso ?

<sup>4</sup> *Jean-Jacques Ampère* (1800-1864), fils d'André-Marie Ampère, critique et historien, professeur au Collège de France.

<sup>5</sup> Sans doute Liszt : à la fin de 1839 il s'était séparé de M<sup>me</sup> d'Agoult, mais leur séparation définitive ne date que de 1844 (v. Préface de Daniel Ollivier aux *Mémoires* de M<sup>me</sup> d'Agoult, C. Levy, 1927).

<sup>6</sup> réunis, effacé.

<sup>7</sup> *Sophie de Barbé Marbois, duchesse de Plaisance* (1785-1854), femme d'Anne-Charles Lebrun, duc de Plaisance (sur elle, cf. *Journal des Débats*, 3 juillet 1854).

<sup>8</sup> *Mathilde*, roman d'Eugène Sue, 6 vol. Gosselin, 1841.

<sup>9</sup> *Jean-Antoine-Théodore Gudin*, né à Paris (1802), élève de Girodet.

avec qui nous avons parlé des <sup>1</sup> jeunes années pleines d'espérance du Globe <sup>2</sup>. Tout cela formait un ensemble aimable, quoique assez sérieux. Le vieux duc de C. est d'une bienveillance pleine de bonhomie et d'esprit. Cependant, que de mots échappés à cette société d'élite et qui ne peuvent être répétés parce que l'accent y manquerait ici. — Rachel..., elle ne sait pas dire : Je vous aime <sup>3</sup>. — Dites-le donc, vous, ma chère, s'est écrié <sup>4</sup> une bouche rose et fine <sup>5</sup>, en ajoutant un regard et un sourire qui ne vont peut-être qu'à ces femmes parées de jeunesse et sûres du bon goût de leur toilette. — Oh ! mais vous ne savez pas non plus comment je le dis... et ces sourires s'éteindront et il faudra finir avec ces mots de fête. Oh ! que le vieux proverbe Castillan a raison : *Desde naci llorei* <sup>6</sup>...

Le matin, j'avais <sup>7</sup> été à l'enterrement de cette pauvre M<sup>me</sup> Lesueur <sup>8</sup>, et nous n'étions que trois au cimetière.

<sup>1</sup> vieux, effacé.

<sup>2</sup> Le souvenir de ce qu'avait été le *Globe* entre 1824 et 1830 laissait une sorte de nostalgie chez ses anciens collaborateurs (v. l'article de Sainte-Beuve : *Dix ans après*, *R. des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> Mars 1840), et particulièrement chez Vitet (v. son discours de réception à l'Académie française). Pour celui-ci, Denis semble avoir de la sympathie. Il estime les jugements artistiques de Vitet et loue « le goût qu'il apporte dans ces sortes d'appréciations » (*Le Génie de la Navigation*, 1847, p. 114).

<sup>3</sup> L'absence de sensibilité est un des reproches que la critique contemporaine n'a pas ménagés à Rachel.

<sup>4</sup> Sic.

<sup>5</sup> avec un reg[ard], effacé.

<sup>6</sup> « Dès que je suis né, j'ai pleuré. » (*llorei* pour *lloré* est une forme dialectale.)

<sup>7</sup> j'avais surcharge nous s[ommes].

<sup>8</sup> M<sup>me</sup> Le Sueur était une amie de la famille de Denis. On la trouve nommée dans sa correspondance de jeunesse (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417, lettre à ses parents, 24 septembre 1818 ; et fragment de lettre, p. 87 du ms.).

[XXXIII]

[18 × 22]

21 8<sup>bre</sup> 1841

Il y a une huitaine de jour, j'ai dîné chez M<sup>me</sup> B. <sup>1</sup>, rue de C., où la fille de M<sup>me</sup> du D[evant] est en pension, et M. B. nous a lu une lettre qu'il venait de recevoir de cette femme remarquable. Elle y appréciait d'une manière fort nette les qualités de sa fille et ses défauts. Cette lettre est fort belle <sup>2</sup> et signifie beaucoup. Selon sa mère, M<sup>lle</sup> S. <sup>3</sup> n'aurait aucune tendance poétique dans les idées <sup>4</sup>, mais en revanche, elle aurait un jugement vigoureux et une mémoire nette qui lui permettrait d'écrire quelques bons morceaux d'histoire. — Elle se plaignait d'une forfanterie de paresse qu'il fallait vaincre et en dernière analyse semblait s'occuper avec sollicitude de cette éducation difficile. — Il serait curieux qu'un historien remarquable succédât à toute cette pompe d'imagination <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « ... A Chaillot, chez M<sup>me</sup> Bascans, — précise G. Sand dans l'*Histoire de ma vie* (V<sup>me</sup> Partie, chap. 13)... Installée dans une maison charmante et dans un lieu magnifique, objet des plus doux soins et favorisée des leçons particulières de M. Bascans, un homme de vrai mérite, elle [sa fille] daigna enfin s'apercevoir que la culture de l'intelligence pourrait bien être autre chose qu'une vexation gratuite. » Sur la pension Bascans, cf. Sainte-Beuve, dans son article sur Marceline Desbordes-Valmore (*Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 169), et le *Livre d'Or de Sainte-Beuve*, 1904, p. 316 sqq. M. Bascans était un ancien rédacteur du *National*, lié avec Armand Marrast.

<sup>2</sup> belle, au-dessus de remarquable, effacé.

<sup>3</sup> Solange, née en septembre 1828, à Nohant. Le jugement que sa mère porte sur elle dans l'*Histoire de ma vie* confirme le témoignage de Denis : « Son esprit impatient ne pouvait se fixer à rien, et cela était désespérant, car l'intelligence, la mémoire et la compréhension étaient magnifiques chez elle. » (V<sup>me</sup> Partie, chap. 13.) V. Samuel Rocheblave : *G. Sand et sa fille. Revue des Deux Mondes*, février-mars-mai 1905.

<sup>4</sup> Même jugement chez M<sup>me</sup> d'Agoult sur Solange Dudevant « intelligence qui paraît propre aux sciences exactes » (*Mémoires*, 1927, p. 82).

<sup>5</sup> Il n'est pas inutile de se rappeler que George Sand avait eu dans son enfance une prédilection marquée pour l'histoire : « L'histoire nous transporte loin de nous-mêmes surtout celle des temps reculés et des civilisations évanouies. Je me rassérénai souvent avec Plutarque, Tite Live, Hérodote, etc. » (*Histoire de ma vie*, 1893, t. III, p. 360). Elle brodait alors volontiers les extraits d'histoire qu'on lui faisait faire. (*Ibid.*, p. 6.)

[XXXIV]

[18 × 22]

21 Octobre 1841

J'ai vu hier la belle-mère de F[rédéri]c Lacroix<sup>1</sup> qui était en train de raconter ses jeunes années et ses relations avec un de nos plus spirituels écrivains qu'elle a beaucoup connu autrefois et que j'avais rencontré dans la matinée ; c'est ce bon Nodier *qui m'aime* comme dit Sainte-Beuve. Ch. Nodier<sup>2</sup> n'a pas toujours été ainsi en ruine, malade, languissant, disant *qu'il va mourir*, sans qu'on puisse le démentir avec trop d'insistance. Ce charmant conteur appartient à cette école de gens de lettres, dont j'ai vu les derniers restes et qui alliaient si bien un goût délicat pour les lettres<sup>3</sup> aux habitudes les plus étranges. — Nicolas Bonneville<sup>4</sup>, Mercier, l'auteur

<sup>1</sup> Probablement Frédéric Lacroix géographe (*Guide du Voyageur à Constantinople*, 1838 ; *Question d'Orient*, 1839 ; *Les Mystères de la Russie*, 1844-45) qui a dirigé l'*Annuaire des Voyages et de la Géographie* (Paris, Guillaumin et Gide, 1844 et années suiv.) et a collaboré avec Bory de Saint-Vincent et d'Avezac.

<sup>2</sup> Denis a toujours témoigné le goût le plus vif pour l'esprit de Nodier, « *Le spirituel Nodier qui sait tant de choses et qui est même initié aux secrets les plus cachés de la philosophie proverbiale* ». « Voilà le secret de Nodier découvert, ajoute-t-il, ce sont les proverbes qui ont formé en lui ce style si curieusement travaillé, sans que l'inspiration en soit un moment ralentie, ce style aux saillies brillantes, inattendues, que la science la plus variée n'a jamais comprimé un instant. On trouve tout dans les proverbes, mais personne malheureusement n'y a dérobé le style de Nodier. » (Extrait de la *Revue de Paris*, t. XLIII, 4<sup>me</sup> livraison, *Les Proverbes* par F. Denis, p. 6.) Il l'appelle encore dans le *Monde Enchanté*, 1843, p. 302, le « spirituel Ch. Nodier ».

<sup>3</sup> pour les lettres *se lit dans l'interligne au-dessus de* si bien un goût. — Pour *lui-même est écrit au-dessus de* le goût qui a été effacé et qui était d'abord suivi de *des que Denis a changé en les. Enfin, après lettres, aux effacé.*

<sup>4</sup> Nicolas Bonneville (1760-1828) « le cœur le plus simple et le plus exalté » dit Nodier (*Souvenirs et Portraits*) est l'auteur de *De l'esprit de religion* (1792), du *Vieux tribun ou la bouche de fer* (1796). Cf. Philippe le Harivel : *Nicolas de Bonneville, préromantique et révolutionnaire*, Strasbourg 1923. Et : Michel Salomon : *Ch. Nodier et le groupe romantique*, 1908, p. 264 ; Viatte : *loc. cit.*, t. I, p. 262-269. — V. également : A. Monglond : *Nicolas Bonneville. A propos du livre de M. Philippe le Harivel*, *Revue d'histoire littéraire*, juillet-sept. 1926.

du *Tableau de Paris*<sup>1</sup>, Antoine de la Salle<sup>2</sup> et tant d'autres faisaient cas outre mesure des excitants. C'est ainsi que l'homme charmant dont je parle sans jamais s'enivrer<sup>3</sup> a probablement détruit sa santé. — C'était dans son beau tems, la représentation de quelque étrange mélodrame<sup>4</sup>, dont il avait été le premier à se moquer, lui avait rapporté quelque argent, il voulut donner des glaces à ces dames et les conduisit dans un café. — Quant à moi, dit-il, mon régime est différent, je ne vous imiterai pas. J'en suis à mon quatorzième petit verre de *bistre*, c'est ainsi qu'en raison<sup>5</sup> de sa couleur sans doute, il désignait l'eau-de-vie dont il s'abreuvait si largement — et comme ces dames refusaient de croire à une telle imprudence, il appela le garçon : — Combien m'as-tu versé de verre de *bistre* aujourd'hui ? — C'est le quatorzième que j[ai] versé à Monsieur tout à l'heure — et ce ne sera probablement pas le dernier...

Et dans ce tems cependant il faisait Thérèse Aubert<sup>6</sup>.

Et comme Hofmann<sup>7</sup>, il avait peur de ses rêves. —

[Verso] Rosine, Rosine, disait-il à la même époque, prêtez-moi vingt-cinq francs. — Eh pourquoi faire ? — Pour acheter une paire de pistolets et en finir. A la même époque, M<sup>me</sup> N[odier] qui adorait son mari, si réellement aimable après tout, s'en vint toute en larmes demander à ces dames si elles avaient vu son mari. — Il était allé rêver durant trois jours dans la forêt de St-Germain<sup>8</sup>.

Je ne dirai pas, comme on eût dit autrefois, il n'est bruit que de l'article de Jules Janin sur son mariage, mais on en cause en levant les épaules et l'on en rit<sup>9</sup>. J'ai vraiment passé devant le large Suisse de Saint-

<sup>1</sup> Sébastien Mercier (1740-1814). Sur ce préromantique, cf. D. Mornet : *Le Romantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* ; et Monglond : *Le Préromantisme français*, t. II, p. 172. Son *Tableau de Paris* a paru en 1781.

<sup>2</sup> Cf. N<sup>o</sup> V.

<sup>3</sup> s'enivrer (*sic*) d'une autre encre, *au-dessus de s'ébrier* [?], effacé.

<sup>4</sup> Probablement le *Vampire*, mélodrame en trois actes, avec un prologue, par MM\*\*\*, représenté à la porte Saint-Martin, le 13 juin 1820.

<sup>5</sup> qu'en raison *au-dessus de* qu'à cause effacé.

<sup>6</sup> *Thérèse Aubert*, par l'auteur de Jean Sbogar (Ladvocat, 1819).

<sup>7</sup> *Sic*.

<sup>8</sup> C'est à Saint-Germain, en effet, que Nodier a composé *Thérèse Aubert* (M. Salomon : *loc. cit.*, p. 99).

<sup>9</sup> Ce feuilleton du *Journal des Débats* du 18 octobre 1841, intitulé *Le Mariage du critique*, est en effet l'un des plus inénarrables de Janin : la façon dont il y chante les « douces et chastes joies de la famille », les « calmes honneurs du toit conjugal ».

Sulpice, attendant gravement devant la porte dans sa plus riche tenue les épousés<sup>1</sup>... Je n'ai fait que passer, le sacrifice était déjà fait..., depuis ce temps la belle marquise de la C.<sup>2</sup> est en proie aux plus vives attaques de nerfs, elle veut fuir la France, dit la chronique. Si l'on avait le courage de Tallemant des Réaux, il y aurait de bien bons contes à faire sur tout cela, et j'en sais plus d'un.

et sa jeune femme, « une fille si bien née », « cette belle créature », ne le cède qu'à l'étrange phrase de la lettre de félicitations que lui avait adressée Chateaubriand, et qu'il cite en ajoutant qu' « on eût dit une lettre de Bossuet » : « Je ne vous bénis pas parce que tout ce que j'ai béni est tombé. »

<sup>1</sup> C'est à Saint-Sulpice en effet que Jules Janin avait épousé, le 16 octobre 1841, M<sup>lle</sup> Adèle Huet, fille de M. Huet de Rouen, avocat aux conseils du roi et à la Cour de Cassation. — Le trait décoché ici par Denis s'adresse sans doute au faste de cette cérémonie à laquelle, disent les journaux, assistait une foule considérable et que l'article inoubliable de Janin commentait en termes magnifiques : « Cependant l'église était prête, l'autel était paré, la foule était grande... »

<sup>2</sup> Quelques lettres ajoutées au crayon complètent ce nom : de la Carte. *La marquise Thibault de la Carte de Saint-Nectaire*, seconde fille du sculpteur Bosio, vécut avec Janin de 1835 à 1840. Elle eut une fille dont le célèbre critique annonça la naissance en ces termes : « M<sup>me</sup> la marquise de la Carte vient d'accoucher d'une fille. M. Jules Janin a l'honneur de vous en faire part. » Balzac a prêté cette plaisanterie au journaliste Lousteau dans la *Muse du département*. L'histoire de la marquise de la Carte et de Janin est racontée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (LXXV, 508 ; LXXVI, 204), qui donne une bibliographie à laquelle il convient d'ajouter les *Confessions* d'Arsène Houssaye (t. IV, p. 300-307) et le *Tiroir aux Souvenirs* d'Albéric Second (Paris, Dentu, 1886, in-18, chez Jules Janin ; p. 55-70).

[XXXV]

[17 × 24]

26 8<sup>bre</sup> 1841

S'il y avait de nos jours un Vasari qui recueillît minutieusement, et avec un certain art cependant, les données qu'on peut avoir encore sur nos artistes habiles, il y aurait un livre curieux à faire. On verrait même clairement la transmission du talent dans certaines lignées. Vattier<sup>1</sup>, par exemple, dont le talent est si varié est allié par les hommes à Duquesne et par les femmes se trouve être le petit fils de Thuilier, peintre habile d'histoire, établi à Amiens, que la révolution contraignit à faire de la porcelaine. Cet habile homme était sorti d'une mère qui avait une énergie prodigieuse et une volonté si sérieusement exprimée que nul des siens n'osait lui résister. Quand ils avaient seize ou dix-sept ans, elle leur mettait dix écus dans la main, leur donnait un coup de pied au c... et leur disait qu'ils ne devaient songer à revenir dans le bourg, que lorsqu'ils auraient fait fortune. Cette singulière manumission a produit trois hommes de mérite — l'aîné des fils devint maître de mathématiques des pages de Louis XVI, il y en eut un qui<sup>2</sup> fut un menuisier artiste auquel on doit des merveilles<sup>3</sup>. Le père de Vattier peignit à Amiens le réfectoire d'une communauté religieuse avec un art si réel que sa réputation s'étendit bientôt. — Est-ce à ces études du XVIII<sup>me</sup> siècle que Vattier si spirituel et si instruit doit son goût pour les tableaux de ce tems, et en retrogradant un peu plus pour Watteau, cela se pourrait. Il a de rares connaissances en iconographie et connaît à merveille les diverses écoles de graveurs, les recueils précieux. Lui, Saint-Evre<sup>4</sup> et Deveria sont certainement les maîtres en ce genre. — Il est bien réellement fâcheux que Vattier soit affligé d'une surdité qui paraît irrémédiable.

<sup>1</sup> F. Denis était sans doute en relations avec ce graveur pour l'illustration de ses œuvres. L'édition de 1843 du *Monde Enchanté* (A. Fournier) est « ornée d'une jolie gravure, par M. Vattier ».

<sup>2</sup> il y en eut un qui *au-dessus de* le second effacé.

<sup>3</sup> Il y en eut un qui, effacé.

<sup>4</sup> *Gillot Saint-Evre*, peintre d'histoire et lithographe, né à Bault-sur-Suippe, mort à Paris en 1858 ; d'abord officier d'artillerie. On lui doit des lithographies sur des sujets de genre.

[XXXVI]

[19 × 11]

17 9<sup>bre</sup> 1841. Brizeux<sup>1</sup> a diné hier avec nous. Sa colère contre P. L[eroux]<sup>2</sup> était des plus originales. Il a connu celui-ci au *Globe* auquel il travaillait<sup>3</sup>. Le père de notre poète breton était chirurgien<sup>4</sup> major d'un vaisseau et il est mort à bord dans un âge peu avancé (de la fièvre jaune)<sup>5</sup>.

J'ai vu plusieurs personnes qui avaient été<sup>6</sup> il y a trois jours<sup>7</sup> au bal de mariage de J. J[anin]. Il y avait au moins 800 personnes, quelques ministres, quelques *illustres* pairs, pas mal d'illustres avoués et fort peu de gens de lettres<sup>8</sup>; ils ont si mauvais ton, dit naïvement le maître du logis. M<sup>me</sup> J. J[anin], m'a dit une fort jolie femme, est une personne fort bien faite et blanche, sans charme de figure, mais au demeurant de bonne grâce.

<sup>1</sup> Cf. N<sup>o</sup> XX, note 2.

<sup>2</sup> Il s'agit probablement de Pierre Leroux, directeur et fondateur du *Globe*.

<sup>3</sup> Brizeux a publié dans le *Globe* du 5 juillet 1830, un article sur le portrait d'André Chénier par Suvée.

<sup>4</sup> à bord d' effacé.

<sup>5</sup> Le père de Brizeux (Pelage Julien) est mort le 19 janvier 1810, officier de santé en chef, à bord du vaisseau *Le Courageux* (Lecigne : Brizeux, 1898, p. 36).

<sup>6</sup> été dans l'interligne.

<sup>7</sup> Après jours quelques jambages minuscules semblent être l'indication de la date (13) entre parenthèses.

<sup>8</sup> Cet ironique mot d'*illustres*, souligné par Denis, est une allusion à l'article de Janin (cf. N<sup>o</sup> XXXIV), et à « tant de suffrages partis de si haut » dont il se flatte.

[21 × 13]

Mercredi 17 novembre 1841. Nous avons fait hier chez M. Taillandier <sup>1</sup>, un de ces dîners dont on se rappelle avec joie l'occasion. Il s'agissait de fêter la nomination du jeune Saint-René, l'auteur de *Beatrix* <sup>2</sup>, à la suppléance de la chaire de littérature à Strasbourg <sup>3</sup>. — Cette place bien méritée, du reste, est venue trouver le jeune professeur sans qu'il s'en doutât et le conduira loin sans doute. Edgar Quinet, Marmier <sup>4</sup>, Egger <sup>5</sup> le philologue et quelques hommes dist[ingués] <sup>6</sup> assistaient à cette réunion. X. M[armier] s'est trouvé subitement indisposé et a quitté la table. Ses amis ne conçoivent pas, du reste, le goût irrésistible qui l'entraîne de nouveau vers les contrées monotones du Nord ; il veut partir d'ici à six semaines pour le Groënland. N'est-ce pas assez d'une fois lorsqu'il s'agit d'un voyage dans ces tristes régions, un des plus grands inconvénients, c'est cette mollesse fangeuse de la terre qui rend la marche si difficile. Je dirais volontiers comme Parny dans une de ses lettres pleines d'épanchement : Soleil ! beau soleil <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> René Taillandier, avoué, auteur de quelques poésies, père de Saint-René Taillandier.

<sup>2</sup> Cf. N° XXIX.

<sup>3</sup> Saint-René Taillandier a été appelé à suppléer Génin dans la chaire de littérature française de Strasbourg en novembre 1841.

<sup>4</sup> Xavier Marmier, bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique, sera, à partir de 1846, collègue de Denis à Sainte-Geneviève.

<sup>5</sup> Sic. — Emile Egger (1813-1885).

<sup>6</sup> Ces deux derniers mots ont remplacé un mot gratté (peut-être : philologues).

<sup>7</sup> L'exotisme de Parny semble avoir enchanté Denis : il cite, en particulier, en renvoyant aux œuvres de Parny, « ces chants échappés à une muse sauvage » que nous a conservés ce poète, — « un de nos poètes les plus célèbres » (*Scènes de la Nature sous les tropiques*, 1824, p. 233).

[XXXVIII]

[18 × 16]

15 X<sup>bre</sup> 1841

Vu chez M. Ternaux Compans <sup>1</sup> l'ancien gouverneur de Java, M. Vander Capelle <sup>2</sup>, homme de sens et d'esprit, et le colonel Armandi, qui a été l'instituteur des fils de la reine Hortense <sup>3</sup>; c'est un homme plein d'originalité et d'intelligence, il nous a conté mille anecdotes sur le laissé aller de cette bonne princesse qui a refusé 700,000 fr. d'un collier de diamants que voulait bien acheter le riche juif Finzi et qui l'a ensuite confié à des aventuriers avec commission de le vendre au pacha d'Égypte sans en retirer un sou. — Collier et gens, on n'a plus entendu parler de qui que ce soit. Le prince Louis est, selon son instituteur, un pauvre sujet, bon de cœur, faible d'intelligence et tout au plus fait pour organiser un déjeuner. — Il a dépensé sa fortune en tentatives folles.

<sup>1</sup> *Henri Ternaux Compans* (neveu du célèbre industriel Guillaume-Louis Ternaux), ancien secrétaire d'ambassade, connu par des recherches sur l'histoire de la géographie. F. Denis, qui avait fait appel « à l'obligeance bien connue de M. Henri Ternaux », en cette même année 1841, pour sa notice sur Camoëns (p. XXV), et qui l'avait cité dans ses *Chroniques Chevaleresques*, en 1839 (t. II, p. 135 ; cf. *ibid.*, p. 186, l'éloge de la « sagacité de M. Henri Ternaux »), cite plusieurs fois avec éloge son *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles à diverses époques de la conquête*, 1840 (*Le Monde Enchanté*, 1843, p. 345 ; *le Génie de la Navigation*, 1847, p. 110) et son « précieux recueil » d'*Archives des Voyages (Le Génie de la Navigation)*. « Figure, manières communes, dit de lui Fontaney (*Journal Intime*, 7 novembre 1831) ; en tout personnage vulgaire, farceur d'ambassade. »

<sup>2</sup> *Avant le V initial un C ébauché* [Capelle]. — *Godard-Gérard-Alexandre-Philippe, baron Van Capellen* (1778-1848), homme d'Etat hollandais, gouverneur général des Indes de 1819 à 1825.

<sup>3</sup> *Pierre-Damien Armandi* (1778-1855), nommé colonel d'artillerie sur le champ de bataille de Bautzen, précepteur des fils de Louis et Jérôme Bonaparte. — Des fils de la reine Hortense dont il est question ici, l'aîné était mort en 1831 et le cadet est le futur Napoléon III. — Cuvillier Fleury (*Journal*, t. I, 1900, p. 332) n'attribue que « quelque influence », et « pendant quelque temps », dans l'éducation du fils aîné de Louis Bonaparte, à « un colonel français, nommé Armandi ».

[XXXIX]

[12 × 20]

10 Mars 1842

Le libraire Roux<sup>1</sup> m'a conté comme quoi un jeune homme nommé Maquet<sup>2</sup> était le fournisseur actuel de ce brave Alexandre Dumas qui lui achète tous ses ouvrages et les rafistole, Dieu sait comment. « Faites de la piquette, j'y mettrai le bouchon », disait Mirabeau<sup>3</sup>, à ce père Salaville<sup>4</sup> que nous avons si bien connu et qui faisait certes de la meilleure piquette que<sup>5</sup> bien d'autres.

Je vis hier deux fois le général Ventura<sup>6</sup> chez Feuillet<sup>7</sup>, puis chez Ternaux<sup>8</sup> ; il m'a rappelé par les traits et par le discours ces fiers Portugais du XVI<sup>me</sup> siècle qui défaisaient des armées avec une poignée d'hommes.

« Sans aucun doute, les Anglais ont perdu la tête disait-il, en parlant du Caboul<sup>9</sup> », j'ai toujours attaqué cent cinquante mille hommes avec

<sup>1</sup> S'agit-il d'Antoine Roch Roux, qui exerçait depuis 1799, mais dont on ne trouve plus trace après 1829 ? ou de François Roux, ou encore de François-Bonique-Hilaire Roux, à qui des brevets de libraire ont été délivrés, respectivement, le 18 juin 1831 et le 3 août 1839 ?

<sup>2</sup> *Auguste Maquet* (1813-1888), professeur au Collège Charlemagne (1831-1835), avait publié sous le pseudonyme de Mac Queat des nouvelles et des vers. Sa collaboration avec Dumas (en particulier pour *Monte Cristo*, pour *les Trois Mousquetaires*, pour *la Dame de Montsoreau*, etc.) dura de 1837 à 1851.

<sup>3</sup> Mirabeau *au-dessus de Beaumarchais biffé*.

<sup>4</sup> J.-B. Salaville, auteur des *Lettres du Comte de Mirabeau* (Paris, 1791) et de divers ouvrages : *les moralistes mesmériens* (1785), *De l'organisation d'un état monarchique* (1789), *L'Homme et la Société ou Nouvelle Théorie de la Nature humaine et de l'état social* (1799), etc. Salaville était lié avec la famille de Denis. Celui-ci, dans sa correspondance de jeunesse (Bib. Sainte-Geneviève, ms. 3416), demande à n'être pas oublié auprès de M<sup>me</sup> Salaville (Rio-de-Janeiro, 12 mars 1817 ; Bahia, 22 décembre 1817) ou de M. Salaville (Bahia, 25 août 1818, à sa mère ; 22 juin 1819, à son père).

<sup>5</sup> celle de ses confrères, *biffé*.

<sup>6</sup> Nous n'avons pu identifier ce personnage.

<sup>7</sup> Cf. N<sup>o</sup> XXIV, note 4.

<sup>8</sup> Probablement Ternaux-Compans, cf. N<sup>o</sup> XXXVIII, note 1.

<sup>9</sup> Un soulèvement de la population venait de chasser les Anglais de Caboul, capitale de l'Afghanistan, qu'ils avaient occupée, et qu'ils reprirent et saccagèrent en 1842.

cinq mille hommes de troupes réglées et toujours j'ai été le plus fort. Ce qui m'a plu dans cet exterminateur d'hommes c'est que tout cela était dit sans jactance, il parle de 20,000 h[ommes] tués comme d'un fait tout naturel. Avant hier, je dînais chez M. de Montalembert et j'y causai beaucoup avec le vice-amiral Mackeau<sup>1</sup>. — Il avait parlé pour la première fois à [verso] à<sup>2</sup> la Chambre des pairs et s'en était tiré à merveille. Il est bon de causer quelquefois avec ces rudes jouteurs qui voient les choses d'un côté si différent et qui rappellent un moment les vieux siècles.

Un homme d'esprit, le B[ar]on Mounier<sup>3</sup> m'a surpris par son érudition des choses du Brésil, heureuse faculté que celle qui multiplie ainsi les sujets d'étude...

J'écris ces mots sur le revers d'une lettre parfumée. Il y avait un cachet noir, celui de M<sup>me</sup> d'Agoult. C'est une fleur, et puis cette devise : *In alta solitudine*. Que de tristesses dans cette âme<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Sic.* — Ange-René-Armand, baron de Mackau (1788-1855), contre-amiral en 1825, député de Lorient en 1830, vice-amiral en 1837 ; créé pair de France, le 21 juillet 1841.

<sup>2</sup> *Sic.*

<sup>3</sup> *Phil.-Edouard Mounier* (1784-1843), fils de J.-Joseph Mounier, conseiller d'Etat sous l'Empire, diplomate et pair de France sous la Restauration, à l'écart du gouvernement après 1830. Sur lui, cf. Falloux, *Mémoires*, 1925, Perrin, t. I, p. 170.

<sup>4</sup> Sur les tristesses de M<sup>me</sup> d'Agoult, cf. N<sup>o</sup> XXXII.

[XL]

[18 × 24]

14 Mars 1842

J'ai entendu hier pour la première fois, d'une façon complète, le *Stabat* de Pergolèse, à St-Germain l'Auxerrois<sup>1</sup>. Cet œuvre imparfaitement exécuté par Ponchard<sup>2</sup> et un certain Martin<sup>3</sup>, m'a-t-on dit, gardait une empreinte de grandeur et de noblesse qui ne sortira point de mon souvenir. J'aspire à une autre audition — car ce que j'ai entendu me laisse un grand désir bien plutôt qu'une satisfaction complète. M<sup>me</sup> de S., qui bien que protestante se trouvait là avec ses parents, a bien voulu me ramener dans sa voiture. J'admire toujours son sens droit et son cœur excellent.

La veille, samedi, j'avais assisté chez M<sup>me</sup> d'Agoult à la lecture d'un drame héroïque de M. de Rancho<sup>4</sup>, bien triste chose avec quelques beaux vers et une belle situation : la comédie réelle vint après la pièce. V. H[ugo] fit de la théorie. Je n'ai de l'oracle retenu que ces deux mots : « émouvoir les chiffonniers, s'adresser aux sentiments généraux ». Oh ! Olympio<sup>5</sup>, restez un peu au ciel. J'aime mieux vous y voir gonflé d'orgueil que de vous entendre expliquer follement ce que vous ne comprenez plus.

<sup>1</sup> Le célèbre *Stabat Mater* de Pergolèse (1710-1736), composé à Lorette, pour la Confrérie de Saint-Louis, de Palazzo.

<sup>2</sup> *Jean-Frédéric-Auguste Ponchard*, né en 1789, chanteur de l'opéra comique, retiré du théâtre en 1834.

<sup>3</sup> *Julien-Martin d'Angers*, né à Angers vers 1808, maître de chapelle de Saint-Germain l'Auxerrois en 1841. A publié *De l'enseignement musical dans les collèges royaux de Paris* (Paris, 1841, in-8<sup>o</sup>) et imaginera, en 1845, un nouveau système d'harmonisation du plain-chant.

<sup>4</sup> *Sic.* — Probablement *Louis de Ronchard* (1816-1887) qui publiera en 1844 des vers, *les Heures*, et, — après une carrière de critique d'art et d'administrateur des Beaux-Arts, — des *Poèmes dramatiques* (1883), *la Mort du Centaure*, drame (1886), etc. Ami de M<sup>me</sup> d'Agoult qui l'appelle « le plus dévoué et le plus tendre de nos amis, nature distraite, rêveuse, incapable de mordre en plein à la vie » (*Mémoires*, 1927, p. 107), il lui a consacré des pages de souvenirs en tête de l'édition de 1880 des *Esquisses Morales* (Calmann Lévy).

<sup>5</sup> n'entendez, effacé. — Le nom d'Olympio fait allusion au poème *A Olympio* (*Les Voix Intérieures*, 1837) et surtout à *la Tristesse d'Olympio* (*Les Rayons et les Ombres*, 1840). Quant aux théories attribuées ici à V. Hugo, elles ressemblent de fort près à celles des préfaces de ses drames, notamment de la préface de *Ruy Blas*.

[18 × 23]

17 Mai 1842

Vendredi 13, il y a eu chez Augustin Thier[r]y, qui reçoit si rarement, une nombreuse réunion. Il s'agissait d'entendre Jasmin, le coiffeur d'Agen <sup>1</sup>. L'assemblée <sup>2</sup> était déjà chose intéressante à examiner, il y avait, comme cela devait être, peu de poètes, beaucoup de professeurs et d'historiens. Parmi les hommes que cette lecture devait intéresser essentiellement, on remarquait M. Fauriel, le champion des troubadours <sup>3</sup>, M. Ampère, qui doit en parler quelquefois <sup>4</sup>, puis Nisard, qui avouait n'y rien comprendre, Geruzez <sup>5</sup>, — Henry Martin, M<sup>me</sup> Tastu <sup>6</sup>, M<sup>me</sup> Cornu, qui a adopté le pseudonyme de Saint-Albin <sup>7</sup>, Leroux de Lincy <sup>8</sup>, qui combat

<sup>1</sup> Sur la lecture de l'*Aveugle* de Jasmin chez Thierry, passage Sainte-Marie, cf. A. Augustin Thierry : *A. Thierry d'après sa correspondance...*, 1922, p. 166, où sont citées les lettres d'invitation adressées à Mignet et à Sainte-Beuve. Notons que c'est pour le *Mercredi 11 mai*, que sont faites ces invitations.

<sup>2</sup> L'assemblée écrit sur un autre mot (peut-être la réunion).

<sup>3</sup> Fauriel, « un homme dont nous sommes accoutumés à respecter le savoir », dit F. Denis (*Chroniques Chevaleresques*, 1839, t. I, p. 29) allait publier en 1846 son *Histoire de la Poésie Provençale* (3 volumes).

<sup>4</sup> Jean-Jacques Ampère avait, en 1833, succédé à Andrieux dans la chaire de littérature française du Collège de France.

<sup>5</sup> Eugène-Louis Geruzez (1799-1865), professeur à l'École normale et à la Faculté des Lettres de Paris.

<sup>6</sup> M<sup>me</sup> Amable Tastu (1798-1885) n'était plus alors la poétesse de la *Muse française* (Cf. Sainte-Beuve : *Derniers Lundis*. Dernier tome. Siché : *Le Cénacle de la Muse française*), mais l'auteur de traductions et d'ouvrages pour la jeunesse, auxquels Denis allait apporter une collaboration : *Aventures de Robinson Crusoé par Daniel Defoë, traduites par M<sup>me</sup> Amable Tastu... suivies d'une notice sur le matelot Selkirk dans l'île de Juan Fernandez, sur les Caraïbes et les Puelches, par F. Denis*, nouvelle édit. Paris, Didier, 1845.

<sup>7</sup> Hortense Cornu, filleule de la reine Hortense et de son fils Louis-Napoléon, collaboratrice du *Dictionnaire de la Conversation*, de la *Revue de Paris*, etc. A publié sa traduction de *Ballades et Chants Populaires de l'Allemagne* (Gosselin, 1841) et *Gœthe et Bettina, correspondance inédite* (2 vol., Cormon, 1843) sous le pseudonyme de *Séb. Albin*.

<sup>8</sup> Antoine-Jean-Victor Leroux de Lincy (1806-1869), élève de l'école des Chartes (promotion de 1831), conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal. Son nom qui se

envers et contre tous pour les trouvères, les femmes gracieuses de nos critiques et de nos historiens, M<sup>mes</sup> de Lincy, Henry Martin et Nisard, puis M<sup>me</sup> Henri Ternaux qui allait retrouver dans cette poésie mille souvenirs d'enfance<sup>1</sup>. Tout cela formait un ensemble plein d'intérêt auquel se joignaient quelques-uns de ces quarante *Moussus*, comme les appelle Jasmin et qui étaient cependant en minorité, puisque je ne me rappelle que l'abbé Feletz et l'excellent Ballanche. Alphonse<sup>2</sup> et moi, nous étions parvenus à nous caser dans cette docte foule assez confortablement, puisque nous étions assis. Vers 9 h[eures], Jasmin est arrivé avec son fils, il s'est présenté avec<sup>3</sup> simplicité et convenance. Son costume n'avait rien d'affecté, mais c'était celui d'un *moussu* et son attitude était celle d'un homme qui comprend parfaitement ce qu'il vaut. Il a commencé par quelques pièces<sup>4</sup> assez courtes, dont il a donné d'abord la traduction d'abondance, inventant les mots quelquefois d'une façon fort originale et toujours heureuse, joignant le geste au[x] paroles, se faisant comprendre par les regards quand les mots ne suffisaient pas, puis il a lu les pièces en patois et il était parfaitement senti. Il a eu si bien la révélation intime de cet enthousiasme sincère qu'il me l'a exprimé plusieurs fois d'une manière fort chaleureuse. *L'Aveugle*<sup>5</sup>, débité de cette façon, a eu un vrai triomphe, marqué par un petit incident qui a étonné tout le monde et vivement ému le poète. Comme il passait avec intention la description de l'église, A. Thier[r]y l'a interrompu vivement. « Vous nous [verso] passez quelque chose, M. Jasmin, nous ne voulons<sup>6</sup> vous voir retrancher quoi que ce soit. » Cette merveilleuse mémoire de l'illustre aveugle a paru bien autrement quelques minutes après pour mon frère et pour moi. — Comme nous<sup>7</sup> exprimions notre admiration complète pour un talent de cette valeur et pour un poème auquel on ne saurait rien ajouter et rien ôter, il nous

trouve remarqué très tôt dans l'entourage de Denis (le *Manuel du Peintre*, d'Arsonne, t. I, p. 222 insère une « note de M. Leroux de Lincy, élève de l'école des Chartes ») est associé à celui de Denis en tête du *Livre des Proverbes français*, 2 vol. Paris, Paulin, 1842. Dans la préface de cet ouvrage, Leroux de Lincy signale particulièrement le « morceau littéraire d'une haute portée » que lui a fourni « la plume de M. Ferdinand Denis » (elle se trouve au t. I, p. VII-XXVII), — « l'un de mes amis, littérateur distingué ».

<sup>1</sup> Femme de Ternaux Compans (cf. N<sup>o</sup> XXXVIII, note 1).

<sup>2</sup> Sur Alphonse Denis, cf. *Avant-Propos*.

<sup>3</sup> des m[ots ?], effacé.

<sup>4</sup> légères, effacé.

<sup>5</sup> *L'Abuglo de Castél Culié*.

<sup>6</sup> point, effacé.

<sup>7</sup> ad[mirions], effacé.

a prouvé que cette charmante production était restée si profondément empreinte dans son souvenir, qu'il en pouvait réciter les plus beaux vers en patois et sans la moindre hésitation, comme un homme qui sentait merveilleusement cette harmonie méridionale. Ainsi que cela devait être, le poète s'est enivré de son triomphe et après le passage des glaces, des fruits confits, du punch glacé (chose[s] <sup>1</sup> qui, par parenthèse, ont été servies avec profusion), il a repris ses lectures qu'il a, selon moi, un peu trop prolongées. Il était une heure lorsque je suis rentré dans mon hermitage <sup>2</sup>. En France, Jasmin ne peut être comparé à qui que ce soit. Car mon amour d'éditeur pour Maître Adam <sup>3</sup> ne saurait aller jusqu'à établir un parallèle entre eux... Il faut nommer Burns pour retrouver parmi les poètes populaires un nom qui aille à côté <sup>4</sup> du sien.

<sup>1</sup> chose a été écrit sur un autre mot (probablement qui).

<sup>2</sup> quelques lettres effacées.

<sup>3</sup> Allusion aux *Poésies* d'Adam Billault, avec une notice biographique et littéraire par F. Denis, in-4°, Nevers, 1842.

<sup>4</sup> de ce nom-là, effacé.

[18 × 23]

Le 16 Juin 1842. J'ai reçu à la séance du soir une lettre de M. Damas Isnard<sup>1</sup> qui, faisant appel à ma loyauté, disait-il, me priait comme un léger service de lever les scrupules de M. Masgana<sup>2</sup>, qui consentirait, dit-il, à imprimer son *Romancero*. Malgré l'intérêt réel que mérite la position de mon compétiteur, il serait certainement étrange que j'allasse ainsi diminuer, pour mon éditeur, les chances de vente et il est au moins étrange qu'une demande pareille soit faite. — Le traducteur des *Contes fantastiques* d'Hofmann<sup>3</sup> Christian<sup>4</sup>, m'apercevant dans un café, où je lisais dans le *Charivari* un sot article contre mon frère<sup>5</sup>, est venu franchement à moi, m'a demandé l'oubli de ce qui avait eu lieu et de ce qu'il appelait un fâcheux malentendu, puis il<sup>6</sup> m'a raconté les rudes épreuves de sa carrière littéraire. Il est une preuve vivante de ce que peut la volonté et toute<sup>7</sup> sa prospérité présente (modeste cependant) vient d'un article sur Scarron offert pour rien et à propos à un libraire. Scarron me rappelle involon-

<sup>1</sup> Jean-Joseph Damas Hinard, né à Madrid en 1805, collaborateur de la collection des Classiques Latins de Nisard et de plusieurs périodiques (notamment du *Correspondant*). Auteur de divers travaux d'histoire et de littérature espagnole, traducteur de Calderon (3 vol. 1841 et années suiv.) de *don Quichotte* (1847). Sa traduction du *Romancero General ou Recueil des Chants Populaires de l'Espagne, romances historiques, chevaleresques et moresques...* paraîtra à Paris, en 2 vol., en 1844.

<sup>2</sup> Ce n'est pas chez ce libraire (Galeries de l'Odéon), — une lettre adressée à M<sup>me</sup> Masgana par Sainte-Beuve le 26 septembre 1849 se trouve dans le fonds Lovenjoul, — mais chez Adolphe Delabays que paraîtra « *Le Romancero general* traduit par M. Damas Hinard, traducteur des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol ».

<sup>3</sup> Sic.

<sup>4</sup> P. Christian, auteur de *La Morale merveilleuse, Contes de tous les temps et de tous les pays...* (Lavigne, 1843), et de traductions avec notices, de Machiavel, Ossian, Washington Irving. Sa traduction des *Contes Fantastiques* d'Hoffmann, précédée de souvenirs intimes sur la vie de l'auteur, a paru chez Lavigne, en 1843, avec des illustrations de Gavarni.

<sup>5</sup> Il s'agit, en fait, à la date du jeudi 16 juin 1842, d'un article anonyme contre les députés ministériels, intitulé : *Candidature en l'air de ministériels pourtant fort bas* : « ... Nous ne voulons point parler non plus de M. Denis, député de Toulon, qui, pour obtenir la voix de quelques électeurs d'un village étiqueté Six-Fours, a fait donner un secours de 1,500 fr. pour réparation à l'église. Les 1,500 fr. sont pris, bien entendu, sur les fonds de l'Etat. Pour son propre compte, M. Denis s'est borné à donner à l'église un vieux tableau qu'il avait dans sa salle à manger : ce tableau représente Ménélas se désolant à la nouvelle de l'enlèvement d'Hélène ; mais M. Denis en a fait un Jérémie pleurant sur les murs de Jérusalem. — Malgré toutes ces cajoleries pour Six-Fours, espérons que la candidature de M. Denis en fera un complet. »

<sup>6</sup> il ajouté dans l'interligne.

<sup>7</sup> son avenir, effacé.

tairement l'Espagne et ses poètes exilés. Ce qu'elle a de mieux se réfugie en France et vient y faire un triste apprentissage de douleurs. Il y a quelques jours, M. Galiano <sup>1</sup>, l'ancien ministre, l'homme plein d'instruction et d'intelligence, est venu me voir à la Bib[liothè]que et il se contenterait maintenant de quelques travaux l'aidant en sa mauvaise fortune : il a admiré notre Cancionero, notre Propaladia de Torres Naharro <sup>2</sup> et a donné quelques renseignements sur certains personnages qui figurent dans la Collection de Desmoutier.

J'ai depuis deux ou trois jours à ma disposition tous les papiers diplomatiques qui rappellent les rapports odieux qui eurent lieu entre le Portugal et la France durant 1830 et 1831 et l'insulte faite au gouvernement français en la personne de son représentant, lorsque le misérable vicomte de Santarem <sup>3</sup> (ce sont les propres expressions du *Courrier Français*) lui renvoya insolemment une de ses notes dans laquelle M. Cassas établissait quelques griefs et donna à ce consul un démenti aussi formel qu'il était faux et imprudent <sup>4</sup>.

[Verso] M. Cassas, avec lequel j'ai renouvelé une bien vieille connaissance, a été ferme, digne et conciliant autant qu'on pouvait l'être dans cette affaire. J'ai dévoré cette masse de papiers diplomatiques et j'ai acquis une preuve nouvelle des difficultés qu'il y a à écrire quelques lignes historiques raison[n]ables et vraies.

<sup>1</sup> Sur *Antonio Alcalá Galiano*, homme politique espagnol, né à Cadix vers 1791, exilé pour la deuxième fois depuis 1835, « figure laide, distinguée, spirituelle », dit Fontaney en 1836, cf. Fontaney *Journal intime* 1925, p. 216 et la note de M. René Jasinski.

<sup>2</sup> La *Propaladia* de Bartholomé de Torres Naharro, — un des fondateurs du théâtre espagnol, mort vers 1531, — est un recueil important de comédies et de poésies lyriques, publié à Naples, en 1517.

<sup>3</sup> *Emmanuel Barros y Souza*, vicomte de Santarem (1790-1856) ministre des Affaires étrangères sous le règne de don Miguel de Portugal. Quitte le Portugal avec ce prince, en 1834, pour s'installer à Paris, où il s'occupa d'ouvrages d'histoire de la géographie.

<sup>4</sup> Ces lignes concernent l'insulte faite à la France en la personne de l'amiral Roussin, qui, en 1831, au moment du gouvernement du roi D. Miguel I<sup>er</sup> (frère du roi D. Pedro IV dont il avait usurpé la couronne) était entré dans le port de Lisbonne, pour obtenir la liberté des Français emprisonnés, avait bombardé les forteresses portugaises et s'était emparé de l'escadre portugaise. Le Vicomte de Santarem était alors Ministre des Affaires étrangères du Portugal. — Cette affaire, sur laquelle l'opinion des historiens portugais est partagée, a fourni matière à toute une série de publications (notamment : *Relação dos successos occorridos no Fejo e documentos officiaes acerca das operações da esquadra francesa desde 8 de Julho até 15 d'Agosto de 1831. Folheto escripto pelo Vice-Almirante Roussin, commandante da força naval que hostilizon a Nação Portuguesa*, Lisbonne, 1832).

## [XLIII]

[20. X 26]

19 Novembre 1842. Vu M. de Humboldt <sup>1</sup> dans son cabinet à l'Institut. Il était en conférence avec M. de Castelnau <sup>2</sup>. Je le crois du moins et j'ai attendu longtems, entendant vaguement la <sup>3</sup> conversation de ces deux hommes qui joueront un grand rôle dans la science, l'un devenant l'initiateur de l'autre <sup>4</sup>. J'allais offrir à Humboldt le buste de D. Henrique <sup>5</sup> qu'il a accepté gracieusement, disant qu'il voulait en faire hommage à quelque musée de l'Allemagne. [«] Cela doit faire grand plaisir à M. de Santarem <sup>6</sup>. [—] Vous oubliez, Monsieur, notre différend ; et j'ai raconté de nouveau l'histoire d'Azurara <sup>7</sup>. — Oh ! cela est vrai, cela est vrai. Eh !

<sup>1</sup> *Alexandre de Humboldt*, cf. N° XVIII, note 2.

<sup>2</sup> *Sic.* — *Francis de Castelnau* (1812-1880) naturaliste et voyageur français qui fera, de 1843 à 1847, un voyage en Amérique du Sud à la tête d'une expédition scientifique dont il rendra compte dans son *Histoire du Voyage...* (1850-1852, 6 vol. in-8). — Denis orthographie également *Castelnau* à l'Index de son *Monde Enchanté* (1843).

<sup>3</sup> discussion, effacé.

<sup>4</sup> F. de Castelnau préparait alors son grand voyage. Dans *le Monde Enchanté* (1843, p. 289), F. Denis, en l'annonçant, citera ce passage des journaux d'octobre : « Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler du voyage que va entreprendre M. de Castelnau aux parties centrales de l'Amérique du Sud, par ordre du gouvernement français, et nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur cette expédition dont le plan est un des plus vastes qui aient été encore conçus. » Et il annoncera que les « actives recherches » de cet « intrépide voyageur » sont appelées à préciser certaines recherches antérieures de Humboldt.

<sup>5</sup> *Don Henrique* (1394-1463 ?) infant de Portugal, fils de Jean I<sup>er</sup>. « Don Henrique, le célèbre infant, qui, dans l'ordre des grands explorateurs, est le prédécesseur naturel de Colomb... » (F. Denis, *Chroniques Chevaleresques*, 1839, t. II, p. 43). Cf. *Le Monde Enchanté*, 1843, p. 350.

<sup>6</sup> Cf. N° XLII.

<sup>7</sup> Cf. N° XVIII, note 3. — Ce différend concerne l'édition publiée par le vicomte de Santarem du manuscrit découvert à la Bibliothèque Royale par F. Denis : *Chronica do descobrimento e conquista de Guine escripta por mandado d'el rei D. Affonso V. sob a direcção scientifica e segundo as instruccoës do infante D. Henrique*, (Paris, 1841) avec une introduction, des notes et un glossaire. Denis, sans doute, avait, après sa découverte, demandé des éclaircissements à Santarem, « l'un des derniers successeurs de Gomez Eanez... dont la science et l'obligeance ne sont jamais en défaut » (*Chroniques Chevaleresques...*, 1839, t. II, p. 52). Il avait tiré parti (*Ibid.*) d'une lettre de Santarem, du 14 décembre 1838 (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3418), sur les « méfaits de Gomez Eanes de Azurara ». De son côté, Santarem mentionne, p. xv de son introduction, le nom de Denis qui a, dit-il, découvert et fait connaître cette chronique que lui-même avait cherchée vainement, en raison de son classement insolite. Mais Denis tenait à sa priorité. Il avait insisté, dans ses *Chroniques Chevaleresques*, t. II, p. 43 sqq., sur la « prodigieuse rareté » du manuscrit découvert et avait ajouté : « L'un des hommes les plus instruits que possède aujourd'hui le Portugal, M. le Vicomte de Santarem,

bien, j'aime assez la vengeance. Ne ferez-vous rien ? Et je lui ai conté quelles étaient mes intentions à ce sujet. Il m'a approuvé comme m'approuveront tous les honnêtes gens. Nous avons beaucoup causé, mais par bonds et par saccades, car il allait monter à la séance. Il m'a fort parlé du lac de Guatavita<sup>1</sup> et ses trésors et m'a demandé mon *Monde enchanté* que je ne lui destinais pas bien que je le cite dans ce petit livre<sup>2</sup>.

Le lendemain, le jour même peut-être — j'ai vu chez M<sup>me</sup> Desforge un libraire de L'Orient<sup>3</sup> et il m'a donné une juste idée de ce que valent les poètes même de valeur aux yeux de certaines gens : M. Leroux Cassard<sup>4</sup> m'avoua ingénument qu'il avait acheté 12/13 exemp[laires] du poème de Marie<sup>5</sup> et qui<sup>6</sup> lui en restait tout juste 1. Un de ces petits volumes avait été acheté par la belle fille de Cuvier [?].

Il y a quinze jours environ, j'allai chez M. de Montalembert<sup>7</sup> pour lui offrir un D. Henrique, il était parti pour Madère avec sa femme dont la santé donne des inquiétudes<sup>8</sup>. Je compte lui écrire le but de ma visite aux lieux mêmes où devrait être placé le buste du grand homme.

Ternaux Compans a fait ses visites pour l'Institut<sup>9</sup>.

n'a pu lui-même insérer le titre de ce précieux manuscrit dans son excellent catalogue, parce que le classement du livre lui en avait dérobé la connaissance. » Il dut juger que, par sa publication, l'écrivain portugais lui prenait son bien.

<sup>1</sup> Dans son *Monde Enchanté*, p. 288, Denis précise cette allusion : « Nous ajouterons à tous ces faits sur l'El Dorado une anecdote récente et généralement ignorée : M. de Humboldt ayant dans sa dernière édition, format in-8°, donné de nouveaux détails sur ce fameux lac de Guatavita où s'accomplissaient les actes de l'ancien Dorado et où l'on suppose que de nombreux trésors sont enfouis, une compagnie anglaise s'empara de cette révélation, historique et se constitua pour l'exploitation du lac. Malheureusement, les résultats ne répondirent pas à l'attente des spéculateurs et ils eurent l'étrange pensée de traduire le nom de l'illustre voyageur à la barre du parlement, comme l'attestent les derniers débats d'Angleterre. »

<sup>2</sup> *Le Monde Enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen âge*, par M. Ferdinand Denis, Paris, Fournier. Cet ouvrage qui porte la date de 1843, cite en effet plusieurs fois Humboldt (p. 142 ; 213 ; 224 ; 227 ; 275 ; 288) et vante « son éloquence naturelle » (p. 227). C'est même à Humboldt qu'il emprunte son épigraphe.

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> S'agit-il de Pierre Leroux, libraire de Lorient, breveté le 17 juillet 1827 ?

<sup>5</sup> Sur Brizeux et son poème cf. N<sup>o</sup> XX, note 2.

<sup>6</sup> *Sic.*

<sup>7</sup> Denis admirait la *Sainte-Elisabeth* de Montalembert, et celui-ci les *Chroniques Chevaleresques* de Denis. C'est sans doute à l'occasion de ces *Chroniques* que s'étaient nouées leurs relations (v. *Avant-Propos*).

<sup>8</sup> Montalembert et sa femme s'étaient embarqués le 15 octobre 1842 à Southampton. Sur ce séjour à Madère, d'où Montalembert sera rappelé en avril 1843, cf. Leca-nuet : *Montalembert*, t. II, 1909, p. 156-161.

<sup>9</sup> Ternaux-Compans n'entrera pas à l'Institut.

[II × 18]

3 Xbre 1842. Sander Rang<sup>1</sup>, mon collaborateur pour l'histoire d'Aroudj et Khaïr eddin<sup>2</sup>, m'a raconté comme quoi le père de ce pauvre Drouineau<sup>3</sup> était un vieux marin blessé, devenu maître d'écriture à la Rochelle, comme quoi encore Gustave Drouineau avait été piloté grâce aux<sup>4</sup> officiers de marine dans le monde littéraire. — Il y a six mois tout au plus qu'il a vu ce pauvre homme atteint d'une si triste folie et qui, à l'heure qu'il est, croit<sup>5</sup> encore être aimé par la princesse M. Elle<sup>6</sup> ne l'avait jamais vu sans doute. Mais<sup>7</sup>, dans toutes les suppositions possibles que peut inventer le roman, sa haute et noble intelligence l'eût préservée de cette étrangeté monstrueuse. Hélas ! qui n'a pas ri en voyant le pauvre homme, de cette triste aberration qui lui fesait<sup>8</sup> amonceler les charmes et les millions pour

<sup>1</sup> *Alexandre* (en hollandais *Sander*) *Rang*, naturaliste hollandais, né à Utrecht, vers 1784, officier au corps royal de la marine, plus tard directeur du port d'Alger. Auteur de divers mémoires et d'ouvrages d'histoire naturelle.

<sup>2</sup> *Fondation de la Régence d'Alger. Histoire des Barberousse. Chronique arabe du XVI<sup>me</sup> siècle publiée sur un manuscrit de la Bibliothèque Royale avec un appendice et des notes. Expédition de Charles-Quint. Aperçu historique et statistique du port d'Alger*, par MM. Sander Rang, officier supérieur de la marine, et Ferdinand Denis, 2 vol., Paris, Angé, 1837. — Aroudj est Barberousse I<sup>er</sup> ; Khaïr ed-din, Barberousse II. — Cet ouvrage contient la traduction d'une chronique arabe, *Gazewat Aroudj ue Khaïr ed din*, dont Denis ne connaît pas l'auteur et dont il attribue la traduction à Venture de Paradis, orientaliste et interprète de Napoléon en Egypte.

<sup>3</sup> *Gustave Drouineau* (1800-1860) a débuté par *Rienzi*, tragédie, jouée à l'Odéon le 30 janvier 1826. Est l'auteur de divers poèmes, de drames, de romans nuancés de néo-catholicisme. Mort dans une maison d'aliénés. — Sainte-Beuve, en 1824 (*Globe*, 30 décembre), jugeant une *Epître à quelques poètes panégyristes* par Gustave Drouineau, concluait par cette ligne qu'il a trop justifiée par la suite : « Ce qui manque à M. Drouineau, c'est la force et la suite dans les idées... » — Sur Drouineau, cf. J. Truffier : *Un déraciné dans la mêlée romantique* (*Le Gaulois*, 1<sup>er</sup> juin 1927).

<sup>4</sup> grâce aux au-dessus d'un mot effacé.

<sup>5</sup> être, effacé.

<sup>6</sup> elle, au-dessus de qui, effacé.

<sup>7</sup> mais écrit sur et ; — que, effacé.

<sup>8</sup> Sic.

les dédaigner. C'était au milieu de tout cela un être excellent et inoffensif<sup>1</sup>. Aujourd'hui, sa démence est vagabonde, on ne peut le laisser voir. Il enfante dans une élucubration incessante des monceaux de poèmes, de tragédies et de romans, qu'il n'écrit point et qui ne présenteraient point deux idées assemblées ; il vit je crois d'une petite rente qui lui a été laissée par sa femme, bonne créature et de taille démesurée que j'ai connue. J'étais à cette représentation qui a [verso] commencé le mal du pauvre homme et à l'issue de laquelle on l'amena sur le théâtre où il s'évanouit sous le poids des couronnes. Cette mauvaise plaisanterie fut prise au sérieux par une tête déjà malade de folle vanité. Puis vinrent des succès vulgaires, et des attaques de choléra, qui firent le reste. Il y avait quelques beautés dans *Rienzi*.

<sup>1</sup> *Sic.*

[XLV]

[18 × 23]

23 Février 1843

Il y a quelques jours, Victor Hugo a marié sa fille à un armateur du Havre <sup>1</sup>, la chose s'est passée en fort petit comité — l'union a été contractée dans une chapelle fermée ; les deux témoins de la jeune femme étaient Louis Boulanger et Roblain <sup>2</sup>, il n'y a pas eu de réunion, pas même, m'a-t-on dit, de billet de faire part. On parlait dernièrement à <sup>3</sup> Olympio <sup>4</sup> du succès probable de la pièce de M. Ponsard <sup>5</sup>. Il dit avec une superbe condescendance : J'aime à voir les jeunes gens s'exercer. Quel fol orgueil avec ce grand talent. — Les comédiens français sont particulièrement contents des Burgraves <sup>6</sup> ; c'est un fait à constater et que nous tenons de Regnier <sup>7</sup>. Quant à Lamartine, il renie la poésie. Sa belle âme égarée y reviendra. M. de Humboldt est parti. C'est, dit-il, la 28<sup>me</sup> fois qu'il passe par Metz. C'est une bien pauvre route pour ce grand génie.

M. N. de la Bib[liothèque] Roy[ale] m'a fait hier une querelle de péd[ant] à propos du Prestre Jehan <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Ce mariage, célébré dans la chapelle du Catéchisme de l'église Saint-Paul, à Paris, a eu, comme le dit Denis, un caractère de très stricte intimité (cf. Biré : *V. Hugo après 1830*, 1891, t. II, p. 37).

<sup>2</sup> Pour Robelin ; architecte du gouvernement, vieil ami de Hugo qui n'avait pas hésité à l'occasion du mariage de Léopoldine à lui emprunter argenterie et couteaux (sur les relations de Robelin avec les Hugo, cf. l'article d'Henri Lapauze, *Figaro*, 21 février 1891 ; cf. aussi Léon Séché : *Le Cénacle de Joseph Delorme*, II, p. 132 sqq.). Néanmoins « l'épais et trivial Robelin » comme l'appelle Fontaney (*Journal Intime*, 1925, p. 37) ne fut pas, comme le dit Denis, témoin de Léopoldine : ces témoins au mariage civil (mardi 14 février) et au mariage religieux (mercredi 15) étaient Abel Hugo et Louis Boulanger. — Quant aux relations entre Robelin et Denis, elles ont dû être particulièrement étroites vers 1843, en raison de l'aide que l'architecte apportait à la Bibliothèque Sainte-Geneviève contre les prétentions du lycée voisin.

<sup>3</sup> cette, effacé.

<sup>4</sup> du succès probable, effacé.

<sup>5</sup> *Lucrèce* avait été reçue à l'Odéon le 20 décembre 1842. On en parlait beaucoup en ce mois de février : « Les Ponsardisants, écrit Gautier le 21 février, dans *la Presse*, augmentent en nombre et en ferveur... » La représentation aura lieu le 22 avril (cf. Latreille : *La fin du théâtre romantique et François Ponsard*, livre II, chap. 2).

<sup>6</sup> Ce drame, lu devant le Comité de la Comédie française, le 23 novembre 1842, sera joué le 7 mars 1843. Le Théâtre français annonçait à grand bruit cette « œuvre immense... qui devait infailliblement remuer tout Paris... » (E. Laugier : *La Comédie française depuis 1830*, 1844, p. 203).

<sup>7</sup> François-Joseph Regnier de la Brière (1807-1885), de la Comédie Française.

<sup>8</sup> V. N° XXVII.

[XLVI]

[18 × 23]

Il y a quelques jours, Chaudesaigues<sup>1</sup> me raconta quelques particularités sur l'égoïsme du fameux critique P[lanche]<sup>2</sup> qui vont au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ch[au]desaigues avait pris soin du personnage, l'avait hébergé, l'avait soigné, s'était efforcé de guérir une odieuse maladie, dont tout le monde s'éloignait, lorsque lui-même tomba malade. Le personnage entre chez lui et demande<sup>3</sup> s'il a quelque argent. — Il me reste trente francs et c'est tout. — Tu peux bien me prêter quelque chose. — Mais je n'ai que cette faible somme et elle m'est indispensable, car je puis tomber plus dangereusement malade. — Ah bas, j'en aurai... et<sup>4</sup> vingt francs de partir, et le personnage de rester 8 jours sans paraître, et le pauvre diable de guérir comme il l'a pu faire sans argent et sans ami.

9 Mars 1843

Il y aurait bien d'autres histoires à raconter touchant ledit personnage, et elles sont toutes l'expression d'un impitoyable égoïsme comme de demander à un pauvre diable qui n'a que quelques francs dans sa poche et qui lui a donné un excellent dîner, une bouteille de Constance. Il y a bien d'autres histoires qu'eut racontées<sup>5</sup> Tallemant des Réaux, de scandaleuse mémoire. Je me tais sur ce point et laisse faire à d'autres.

Le personnage en question est depuis deux ou trois ans en Italie, il a hérité de 80,000 fr.<sup>6</sup>, il aurait pu payer ses dettes, il vit du *dolce far niente* et n'a pas songé un instant à rembourser le pauvre diable qui avait partagé avec lui. Il lui a écrit il y a six semaines au bout de deux ans de silence, l'autre n'a pas répondu.

<sup>1</sup> Jacques Germain Chaudesaigues (1814-1846), critique littéraire et poète. Sur la charité de ce « pauvre Chaudesaigues », dont Denis nous fournit un exemple, cf. M<sup>me</sup> de Bassanville : *Les Salons d'autrefois*, t. III, p. 261.

<sup>2</sup> Gustave Planche (1808-1857) a été communément accusé d'égoïsme et de sordide ingratitude par ses contemporains (cf. en particulier quelques pages de Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, 2<sup>me</sup> édit., 1872, t. V, p. 67 sqq.).

<sup>3</sup> à son, effacé.

<sup>4</sup> les, effacé.

<sup>5</sup> Sic. — M, effacé.

<sup>6</sup> « Planche, en 1840, hérita de 30,000 fr., disent les uns, de 70,000 disent les autres... On dit qu'il mit les 30,000 fr. dans un sac et partit pour l'Italie, où il puisa à même dans son sac pendant cinq ans. Après quoi, son sac étant vide, il revint en France... » (M.-L. Pailleron : *François Buloz et ses amis*, t. I).

[XLVII]

[18 × 23]

20 Avril 1843

Victor Hugo a envoyé, affirme-t-on<sup>1</sup>, sa trilogie des Burgraves au grand maître de l'université. M. V...<sup>2</sup> lui a dit avec la finesse spirituelle qu'il met d'ordinaire dans ces sortes d'exécution : — Vous m'avez donné, mon cher confrère, une preuve de plus de votre indomptable talent !

J'avais été engagé la semaine dernière à aller entendre *Lucrèce*<sup>3</sup> chez M<sup>me</sup> d'A<sup>4</sup>. L'invitation ne me parvint pas, mon frère qui ne l'avait reçue qu'à 3 h[eu]res ne put me la faire tenir à temps. Je l'ai regretté et Dieu sait si je cours d'ordinaire après ces sortes de solennités<sup>5</sup>. Tout le monde est d'accord dans cette admiration sérieuse. M<sup>me</sup> d'A[go]ult<sup>6</sup> avait réuni M. de Lamartine, Sainte-Beuve, M. d'Eckstein Beauvallet<sup>6</sup> a lu. Alphonse est revenu enchanté de cette belle et simple poésie. Durant la lecture, Lamartine s'est montré plein d'un sincère enthousiasme, il n'a pas craint de rapprocher cette œuvre nouvelle des belles choses de Corneille, il l'a classée tout d'abord parmi les grandes<sup>7</sup> tragédies du XVII<sup>me</sup> siècle. J'ignore quelle a été l'opinion de Sainte-Beuve<sup>8</sup>. Je sais seulement<sup>9</sup> qu'il s'est montré favorable au jeune talent comme tous ceux qui étaient là du reste. Il n'y a qu'un avis. C'est après demain que la pièce

<sup>1</sup> affirme-t, *au-dessus de dit*, effacé.

<sup>2</sup> Villemain.

<sup>3</sup> Cf. N<sup>o</sup> XLV, note 5.

<sup>4</sup> M<sup>me</sup> d'Agoult. — Cette lecture eut lieu le 12 avril en l'absence de Ponsard.

<sup>5</sup> *Sic.*

<sup>6</sup> Erreur probable : c'est Bocage et non Beauvallet que cite Sainte-Beuve.

<sup>7</sup> tragédies, *au-dessus de choses*, effacé.

<sup>8</sup> Cette opinion (qui plus tard sera moins bienveillante), Sainte-Beuve l'exprimait dans la *Revue Suisse* (15 avril) après cette lecture chez M<sup>me</sup> d'Agoult ; il signalait le « succès complet et vrai » : « C'est un vrai poète qui se lève. » Et il confirme l'enthousiasme de Lamartine : « Lamartine y était et ne cessait d'admirer. » (*Chroniques Parisiennes*, p. 20.)

<sup>9</sup> quelle, effacé.

est représentée à l'Odéon. — On affirme que le Théâtre français a fait faire des offres la veille du jour où M. Ponsard avait fait recevoir son œuvre au théâtre du faubourg St-Germain<sup>1</sup>.

[Verso] La représentation de cette pièce a eu lieu le 22 avril, il y a eu un<sup>2</sup> fervent et sérieux enthousiasme, une négligence de M<sup>me</sup> Dorval a failli compromettre la pièce. Elle ne venait pas, les acteurs sont allés la chercher ; la scène est restée vuide<sup>3</sup>, sans que rien ne<sup>4</sup> motivât cette absence étrange. Je n'y étais point, du reste, c'est mon frère qui, le lendemain, m'a tout conté.

La veille, j'étais allé entendre chez M<sup>me</sup> Kreutzer le jeune Filshs<sup>5</sup>, — merveille qui dit les plus belles choses sans effort, avec une sobriété de moyens, une expression profondément sentie qui en font, dès ce jour, un grand artiste. — Quelque chose comme Mozart à l'âge qu'il a maintenant, c'est-à-dire douze ans. Son frère qui est employé à la chancellerie de Vienne m'a dit que c'était un enfant doux, bon, de sentiments religieux, il a eu l'hyver<sup>6</sup> dernier une fièvre typhoïde, il a maintenant l'aspect d'un enfant vivace aux yeux noirs et actifs. Son frère dit qu'il a frémi de plaisir en entendant les concerts du Conservatoire, et qu'en tout Paris avait eu une grande et forte influence sur sa jeune âme. Chopin qui lui donne des leçons le laisse d'ordinaire aller selon sa manière de sentir. Il lui dit seulement : Nous comprenons cela tous les deux d'une façon différente, mais va ton train, fais comme tu sens, cela peut aller aussi de cette façon.

<sup>1</sup> Dans une lettre inédite dont M. Latreille (*loc. cit.*, p. 160) a cité quelques lignes, Ponsard confirme les propositions du Théâtre Français : « Les choses en étaient au point que si le Ministère avait fait place à Molé, qui est très bien avec le directeur du Théâtre Français, on n'aurait accordé à l'Odéon la subvention qu'il demande qu'à la condition de lâcher *Lucrèce*, et de la laisser aller au Théâtre Français. »

<sup>2</sup> un, *surcharge* de.

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> *Sic.*

<sup>5</sup> *Sic.* — Il s'agit du pianiste *Fieltsch*, artiste hongrois d'un talent extraordinaire, mort très jeune (cf. W. Karenine : *G. Sand, sa vie et son œuvre*, t. III, 1912, p. 119).

<sup>6</sup> *Sic.*

[18 × 23]

8 Juin 1843

Le hazard<sup>1</sup> m'ayant conduit chez l'éditeur Aillaud<sup>2</sup>, à propos du mot *fato*<sup>3</sup>, mal interprété dans toutes les traductions de Camoens, aussi bien que dans celle que j'ai révisées<sup>4</sup> (c'est le mot *hato* espagnol), j'ai fait la connaissance de M. Roquete<sup>5</sup>, l'éditeur du *Leal Conselheiro*<sup>6</sup>. Il tenait à la main le *Cancioneiro* de D. Diniz, dont copie lui avait été envoyée de la Vaticane et il traitait de l'impression de ce livre avec le libraire gentleman qui veut le donner au public<sup>7</sup>. M. Roquete, qui paraît avoir

<sup>1</sup> *Sic.*

<sup>2</sup> *Jean-Pierre Aillaud*, « le libraire gentleman », comme l'appelle Denis, — fils de Pierre Aillaud qui, parti du Dauphiné et établi au Portugal, avait épousé une Portugaise, — a fondé la librairie qui porte son nom, en 1806, rue de l'Ancienne Comédie (son siège était 11 Quai Voltaire, en 1843). Il avait épousé la fille du libraire Caillé ; il sera consul de Portugal à Caen et mourra en 1852.

<sup>3</sup> Le mot *fato* (qui correspond en effet à l'espagnol *hato*) peut signifier vêtement, ou trousseau, mobilier, troupeau selon le contexte. Le passage des *Lusiades* auquel Denis fait allusion est la strophe XLIX du chant III.

« *A pastoral companha, que deitada  
Co doce sono estava, despertando  
Ao estridor do fogo que se ateia  
Recolhe o fato para aldeia.* »

La traduction Ortaire Fournier, revue par Denis, interprète ainsi ce passage : « La jeune bergère qui reposait plongée dans un doux sommeil, s'éveille tout à coup au pétilllement de la flamme, saisit ses vêtements et s'enfuit tremblante vers le village. » M. J.-M. Rodrigues dans son édition de l'Imprimerie Nationale de 1928 commente le mot ainsi (commentaire, XC) : « *fato*, tanto pode ser o rebanho como os utensilios, roupas, etc... » Azevedo traduit *troupeau*. Jose Agostinho, *A chave dos Lusiadas*, entend « roupas (vêtements) objectos, gado (troupeau), tudo que tem na choupana (tout ce qu'ils ont dans leur cabane) ».

<sup>4</sup> *Sic.*

<sup>5</sup> Le P. Ignacio Roquete a publié, outre les ouvrages mentionnés par Denis, un grand nombre d'ouvrages édités par Aillaud auquel le liait un contrat, notamment un dictionnaire portugais-français et français-portugais, un dictionnaire des synonymes portugais, un dictionnaire de la langue portugaise, et des ouvrages de piété (livres de messe, semaine sainte, etc.).

<sup>6</sup> Œuvre du roi portugais D. Duarte, fils du roi Jean I<sup>er</sup>, publiée en 1842, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Paris, avec des notes philologiques et un glossaire, Paris, Aillaud, 1842.

<sup>7</sup> C'est Moura qui publiera ce manuscrit de la Vaticane, sous le titre de *Cancioneiro d'el rey D. Diniz, pela primeira vez impresso sobre o manuscrito da Vaticana, com algumas notas illustrativas, e una prefacão historico litteraria pelo dr Caetano Lopes de Moura*, Paris, J.-P. Aillaud, 1847. — Sur cet ouvrage cf. : *Cancioneiro d'el rei dom Denis zum ersten Mal vollständig herausgegeben*, von Henry R. Lang, 1892.

45 ans et que je croyais beaucoup plus âgé, a une expression remarquablement intelligente et fine dans le regard, il a été moine de l'Ordre de St-François et son couvent était à Braga. Ses études premières sur la littérature ancienne de son pays ont été fort médiocres, son style était des plus imparfaits, témoin sa traduction *des Incas*<sup>1</sup> qu'Aillaud trouva détestable et que Moura<sup>2</sup> fut obligé de revoir. L'air de Paris l'a retrempé. — Il ignorait l'existence de la lettre de D. Henrique que j'ai en ce moment chez moi et, chose plaisante, il avait aussi bien que Moura tenu le ms. 10245, où elle se trouve<sup>3</sup>. Nous voilà bien nous autres chercheurs passant à côté d'un trésor et ne sachant pas le voir<sup>4</sup>. Ce matin, M[oura] m'a avoué en touchant les pièces son<sup>5</sup> inadvertance.

[Verso] A propos de Portugais, M. Magnin<sup>6</sup> a ignoré la lettre écrite par Vieira<sup>7</sup>, au comte d'Ericeyra<sup>8</sup>, pièce capitale dans laquelle il se lave de toutes les imputations d'esprit brouillon et tracassier qui étaient portées contre lui. La vie de Vieira est complètement dans ses lettres.

Le même matin, le digne Colas<sup>9</sup> qui venait de recevoir la croix est

<sup>1</sup> Publiée par J.-P. Aillaud, en 1837.

<sup>2</sup> Le docteur *Caetano Lopes Moura* (1780-1860), écrivain brésilien, né à Bahia ; cf. p. précédente, note 7.

<sup>3</sup> Pour le manuscrit 10245, v. Morel Fatio : *Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* (Bibl. Nationale), 1892, p. 250. C'est le manuscrit classé à la cote 10 (ancien fonds, N° 10245), fol. 87-88 : Lettre de Henri de Portugal duc de Viseu au roi Jean I<sup>er</sup>, Coïmbre, 22... 1428.

<sup>4</sup> On m'a assuré que cette lettre était imprimée dans les mémoires de Jean I<sup>er</sup>. C'est une chose dont il faut s'assurer (et qui est, en effet, 28 juin 1843) [note de F. Denis].

<sup>5</sup> ét[ourderie], effacé.

<sup>6</sup> Denis n'est pas sans estime pour les études portugaises de Magnin (cf. sur lui Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. V, p. 440 sqq.) dont il citera à plusieurs reprises « l'intéressante notice... sur Luiz de Camoëns ». (Préface de F. Denis à la traduction des *Lusiades*, 1841, p. xxii, etc.)

<sup>7</sup> Le P. *Antonio Vieira* (1608-1697) est le célèbre jésuite, prédicateur royal, diplomate du roi João IV, missionnaire du Brésil. Il se défend contre le jugement du comte d'Ericeira dans une longue lettre publiée dans les *Cartas do Padre Antonio Vieira coordenadas e anotadas da Lucio d'Azevedo*, Coïmbre, 1925, t. III, p. 556, lettre CCXXX.

<sup>8</sup> Le comte d'Ericeira, auteur d'*O Portugal Restaurado* (1679) dans lequel il reproche à Vieira d'avoir montré trop de subtilité dans les relations diplomatiques et d'avoir traité d'affaires « mais subtilmente do que os comprehendiam os principes e ministros com quem comunicou muitos de grande importâncias ».

<sup>9</sup> *Sic*. Une note de Denis dans le ms. 3418 (Bibl. Sainte-Geneviève) précise : *Collas* (*Achille*) graveur. Chevalier de la légion d'honneur le 6 juin 1843. Ce Collas, qui fit de l'art industriel (il existe un brevet d'invention Achille Collas et Barbedienne, 30, Boulevard Poissonnière, réduction exacte par procédés mécaniques de statues, groupes, bas reliefs, bustes, etc.) est assez lié avec Denis pour lui demander (par une lettre non datée conservée dans le même dossier) de lui procurer une femme de ménage.

venu, puis M. Daniélo<sup>1</sup>, savant recommandable à plus d'un titre. J'ai envoyé, par son intermédiaire, le *Monde Enchanté*<sup>2</sup> à M. de Chateaubriand (ce que je n'eusse point fait sans cette occasion), le livre n'étant point de taille à se passer d'un commentaire.

Malgré ses soixante-quinze ans, en dépit de la lassitude de ses jambes, M. de Chateaubriand a en ce moment une grande sérénité. Toutes ses dettes sont payées, son revenu s'est accru. Il s'occupe d'une histoire de Rancé<sup>3</sup>.

Moura a reçu par l'entremise du B[ar]on Taylor<sup>4</sup> un secours de 150 fr. de la cassette royale. J'ai remis à M[oura] le ms. de la chronique g[énéra]le qu'il avait laissé en dépôt chez moi. Ce vieux livre portugais mérite certainement d'être publié. Il diffère en beaucoup de points de la *Coronica general*, imprimé par Florian de O Campo<sup>5</sup>, il y a entre autres des vues générales sur la géographie de l'Espagne bien précieuses et omises dans le livre espagnol.

<sup>1</sup> Jean-Paul Daniélo (né en 1800) secrétaire de Chateaubriand, qu'il a aidé dans la préparation des *Etudes Historiques*, journaliste et auteur de divers ouvrages (*Histoire et tableau de l'Univers*, 5 vol. 1837, etc.). Entrera dans les ordres, et sera, en 1848, député légitimiste à l'Assemblée Nationale.

<sup>2</sup> Cf. N° XLIII.

<sup>3</sup> La *Vie de Rancé* paraîtra en 1844.

<sup>4</sup> Isidore-Justin-Séverin baron Taylor, l'ancien Commissaire royal près du Théâtre Français, était, depuis 1838, inspecteur général des beaux-arts.

<sup>5</sup> Sur les divers manuscrits de la Chronique générale et sur leurs variantes, cf. les études de M. Georges Sirois, *Bulletin Hispanique*, 1912, p. 244; 1917, p. 103, 243; 1919, p. 297; 1921, p. 84; 1922, p. 295; 1926, p. 246; avril-juin 1927; janvier-mars 1930 — et de M. Menendez Pidal, *Rev. de Filología Española*, 1921, p. 391. Nous ne savons lequel de ces manuscrits Moura avait entre les mains en 1843; mais c'était du texte publié par Florian de Ocampo que F. Denis s'était servi particulièrement, en 1839, dans ses *Chroniques chevaleresques*, en le commentant en ces termes: « Les historiens littéraires en font rarement mention, et plus rarement encore les historiens étrangers s'en occupent-ils. C'est cependant une mine féconde à exploiter si l'on se rappelle que les diverses parties dont elle se compose furent recueillies par Alphonse le Sage, ce savant du XIII<sup>me</sup> siècle... que l'on peut considérer comme un des esprits les plus remarquables du moyen âge. Cette chronique si curieuse et si complète est intitulée *las quatro Patres enteras de la chronica de Espana, que mando componer el serenissimo rey don Alonso el Sabio*, Zamora, 1541, 1 vol. petit in-fol. (Il y a une autre édition, même format, imprimée à Valladolid, 1604.) L'ouvrage entier eut pour éditeur Florian de Ocampo, historiographe de l'empereur Charles Quint... » (*loc. cit.*, t. I, p. 3).

[XLIX]

[18 × 22]

21 Juin 1843

M. Boufard, très habile homme, dont le nom est cependant encore peu répandu, est en ce moment le cartographe du V<sup>te</sup> de S[antarem] <sup>1</sup>. Il dit au personnage des vérités dures, et c'est lui qui lui a conté, je crois, l'histoire de M. de Humboldt que j'ai contée plus loin <sup>2</sup>. Donnant donnant est, à ce qu'il paraît, le système qu'il faut suivre avec le noble personnage, dont on a toutes les peines du monde à tirer de l'argent — et qui sait à merveille faire valoir chez son banquier celui qu'il reçoit de son gouvernement. — M. B[oufard] vient de terminer une admirable carte du royaume de Galice, qui lui a été payée 30,000 fr. par le gouvernement espagnol. — On vient de songer à fonder au Brésil un bureau des Cartes sur le modèle du bureau des cartes et plans de la marine française, déjà plusieurs ingénieurs sont engagés, on cherche un chef.

<sup>1</sup> Cf. N<sup>o</sup> XLII.

<sup>2</sup> Peut-être s'agit-il ici de l'anecdote rapportée au feuillet LII. Sa mention au feuillet XLIX, plus d'un mois avant, et avec cette précision : « que j'ai contée plus loin », semble indiquer que certains feuillets de Denis ont été datés et classés par lui après coup.

[L]

[11 × 18]

11 Juillet 1843

Le Dr Madden est venu en compagnie d'un autre savant visiter notre Bibliothèque et s'assurer s'il n'y aurait pas quelques ouvrages précieux touchant l'Islande sur l'histoire de laquelle il a déjà publié quatre volumes, sous le pseudonyme de Pamphilus. Nous avons fini par trouver un ouvrage vraiment précieux, dit-il, et qu'il n'avait rencontré dans aucune autre Bibliothèque. Je lui ai donné ce que j'ai pu rassembler de documents sur ce point et je lui ai indiqué certaines choses qu'il ne connaissait pas.

M. de Chateaubriand doit trouver que j'ai la main heureuse en fait de renseignements de ms<sup>1</sup>. Néanmoins, il n'a pas jugé à propos de m'adresser un seul mot de remerciement<sup>2</sup>. Il est vrai qu'il est aux eaux<sup>3</sup> et que le bon M. Daniélo<sup>4</sup> [verso] dit quelques mots de souvenir qui venaient bien de lui, et qu'on pouvait reconnaître au style. Ce qui fait naître en moi cette réflexion, c'est l'expression reconnaissante dont se sont servis ces étrangers auxquels après tout j'ai appris si peu.

<sup>1</sup> S'agit-il d'un manuscrit relatif à cette *Vie de Rancé* qui paraîtra l'année suivante ?

<sup>2</sup> Denis n'est pas seul à se plaindre de la façon un peu légère dont Chateaubriand traitait parfois les érudits qui lui apportaient leur aide : v. Boissonade, *La Critique sous le Premier Empire*, pub. par Colincamp, Paris, Didier, 1863, p. LXVIII, note.

<sup>3</sup> Depuis le mois de juin, Chateaubriand se trouvait à Bourbonne-les-Bains (Biré : *Les Dernières Années de Chateaubriand*, p. 345).

<sup>4</sup> Cf. N<sup>o</sup> XLVIII.

[LJ]

[18 × 23]

11 Juillet 1843

Il y a quelques mois, M. de Savigny<sup>1</sup> m'annonça que la Reine de Portugal m'avait nommé chevalier de l'Ordre de la Conception<sup>2</sup>, et que le décret était signé ; ne recevant aucune nouvelle de cette nomination, après tout assez indifférente, mon frère s'adressa de lui-même à M. de Varennes<sup>3</sup>, qui écrivit en Portugal. — Il lui fut annoncé<sup>4</sup> que MM. Santarem et de Carrera<sup>5</sup> ayant été consultés touchant ma nomination, il avait été répondu par ces MM., qu'en raison des différends survenus entre eux et moi, ma nomination devait être ajournée. — C'est une platitude qui ne saurait m'atteindre. — Ce qui atteint plus directement ce digne V<sup>te</sup> de Santarem, c'est une bévue scientifique dont il<sup>6</sup> demeure fort embarrassé et qui lui ferait anéantir tous les exemplaires d'*Edrisi*<sup>7</sup>, s'il le pouvait

<sup>1</sup> Charles-Frédéric de Savigny (1814-1875), fils du célèbre juriste Frédéric-Charles de Savigny et de la sœur du poète Brentano. Entré dans la diplomatie en 1838, d'abord attaché à la légation de Prusse à Paris, puis à celle de Londres, il devint en 1840-1842 secrétaire de légation à Dresde, puis à Lisbonne (*Meyers Konversationslexikon*).

<sup>2</sup> Denis était décoré de l'ordre du Christ de Portugal.

<sup>3</sup> Peut-être le marquis de Varennes, qui a collaboré avec F. Denis, au tome IV, 2<sup>me</sup> partie de la grande collection dirigée par Paul Lacroix : *Le moyen âge et la Renaissance*.

<sup>4</sup> annoncé, au-dessus de répondu, effacé, et à côté d'écrit, également effacé.

<sup>5</sup> Sic. — Le vicomte Carreira, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Portugal en France.

<sup>6</sup> est, effacé.

<sup>7</sup> « Edrisi naquit en l'année 1099 (493 de l'hégire) ; il appartenait à la famille des princes d'Edris et après avoir étudié à Cordoue, il alla se fixer à la cour de Roger roi de Sicile. La géographie d'Edrisi, écrite vers 1133, a été traduite dernièrement par M. le Chevalier Jaubert en 2 vol. in-4<sup>o</sup>. » (F. Denis, *Le Génie de la Navigation*, 1847, p. 134.) Cette géographie d'Edrisi (Abou-abd-Allah Mohammed ben Mohammed ben-abd-Allah-ben Edris-al-Hamoudi) est intitulée *Niz het al-moshtac fi ikhtiroc al ajac* (Récration de celui qui désire parcourir les pays). Elle a été commentée par Reinaud en des pages citées par F. Denis dans le *Monde Enchanté* (1843), p. 265 sqq.

faire. — Je conterai cela quelque part pour l'édification du monde savant. J'ai su, touchant les cartes du même personnage, une anecdote toute bibliographique et qui doit mettre les vrais amateurs en garde contre l'exactitude de ces vieux documents. Lorsque l'habile cartographe chargé de ce travail lui expédia les premières cartes, celles qui représentaient le monde de Cosmas<sup>1</sup>, peut-être, il s'aperçut que le V<sup>te</sup> ne corrigeait point les épreuves, il lui en fit l'observation et lui dit quel était l'usage en pareille circonstance. Or, l'usage déplaisait fort à l'économe auteur du travail, il fallait payer ces corrections quand on les faisait<sup>2</sup>. Il s'y refusa tout net, si bien que M. B.<sup>3</sup> omit une quantité de noms et en estropia quelques-uns (à dessein, car c'est un habile homme) pour punir le personnage de sa lésinerie<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Cosmas Indicopleustes*, voyageur égyptien du VI<sup>me</sup> siècle après Jésus-Christ. — Cf. : Edouard Charton : *Voyageurs anciens et modernes...* (4 vol. Magasin Pittoresque, 1853), ouvrage auquel Denis a collaboré, t. II, p. 1 sqq. : « Le seul ouvrage de ce voyageur qui soit parvenu jusqu'à nous est sa *Topographie Chrétienne*, où, après avoir réfuté les savants de son siècle qui soutenaient que la terre était ronde, il prétend démontrer que le tabernacle de Moïse est la véritable image du monde, que la terre est carrée et qu'elle est enfermée avec le soleil, la lune et les autres astres dans une sorte de cage ou de grand coffre oblong... Longtemps on n'a parlé de Cosmas qu'avec mépris. On relève sa mémoire depuis que l'on donne une attention plus sérieuse à l'histoire des sciences pendant le moyen âge... » — Sur lui, v. le *Monde Enchanté* de Ferdinand Denis 1843, chap. I, où il appelle Cosmas « à la fois le Cuvier et le Humboldt du VI<sup>me</sup> siècle ». *Ibid.*, p. 343, il renvoie précisément au « Vicomte de Santarem, *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojudor et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais, accompagnées de mappemondes et de cartes pour la plupart inédites, dressées depuis le XI<sup>me</sup> jusqu'au XVII<sup>me</sup> siècle*, Paris, 1842, 1 vol. in-8°. — On trouvera dans cet ouvrage la mappemonde de Cosmas Indicopleustes. »

<sup>2</sup> *Sic.*

<sup>3</sup> M. Boufard, cf. N<sup>o</sup> XLIX.

<sup>4</sup> Il est piquant de voir Denis renvoyer au « bel atlas » de Santarem (*Le Génie de la Navigation*, 1847, p. 110).

[LII]

[18 × 23]

28 Juillet 1843

Le petit vicomte<sup>1</sup> garde soigneusement toutes les lettres qui lui sont adressées et notamment celles de M. de Humboldt (qui ne garde pas les lettres de cet homme si remarquable !). Celle dont il est question ici est curieuse, elle renferme autant d'éloges qu'un homme puisse en adresser à un homme, m'a-t-on dit. Serait-ce le dernier mot du savant, je ne puis le croire d'après ce qu'il m'a dit et d'après ce qu'il a dit à tant d'autres. Qui croirait que le travail si incomplet, du reste, de ce pauvre Santarem sur Vespuce<sup>2</sup> a inquiété H[umboldt] au point d'engager ce dernier à écrire au V<sup>te</sup> qu'il l'obligerait en ne publiant point sa dissertation.

M. Boufard<sup>3</sup> m'a donné quelques-unes des cartes copiées par lui pour l'ouvrage sur la priorité des découvertes des Portugais<sup>4</sup>. — Il espère me donner celle tirée de Testu.

<sup>1</sup> Santarem, cf. N<sup>o</sup> XLII.

<sup>2</sup> Les *Recherches sur Americ Vespuce et ses Voyages*, de Santarem, ont paru à Paris en 1842 (in-8<sup>o</sup>).

<sup>3</sup> Cartographe de Santarem, cf. N<sup>o</sup> XLIX.

<sup>4</sup> Santarem a consacré à ce sujet deux ouvrages : *Prioridad dos descobrimentos portuguezes* (Paris, 1841, in-8<sup>o</sup>) et des *Recherches sur les progrès de la science géographique après le XVI<sup>me</sup> siècle*, ouvrage où son patriotisme l'entraîne à nier des découvertes antérieures aux découvertes portugaises, et qui a été réfuté par d'Avezac (cf. N<sup>o</sup> VIII, note 4) dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, 1845-1846.

[LIII]

[18 × 23]

23 Août<sup>1</sup> 1843

Je suis allé chez M<sup>lle</sup> C. qui avait bien voulu se charger pour moi de la Collection du *Panorama*<sup>2</sup>, imp[rimée] à Lisbonne. Cette dame m'a dit que M. Sylva<sup>3</sup> était maintenant celui de tous les auteurs dramatiques Portugais qui donnait le plus d'espérance, on m'en avait déjà parlé ainsi. M<sup>lle</sup> C.<sup>4</sup> avait vu Almeïd[a] Garrett<sup>5</sup>, qui est, à ce qu'il paraît, un type de vanité incroyable ; c'est un *orgueil persécutant*, et sa place de surintendant des Théâtres, lui donne mille moyens de faire sentir aux jeunes

<sup>1</sup> Denis avait commencé par écrire 7 [bre].

<sup>2</sup> de, effacé. — Le *Panorama* est une revue portugaise de l'époque romantique, analogue à nos Musées Pittoresques, etc.

<sup>3</sup> Evidemment Almeida Garrett dont il est question plus bas.

<sup>4</sup> M<sup>lle</sup>, écrit sur cette.

<sup>5</sup> Joao Baptista da Silva, vicomte d'Almeida Garrett (1799-1854) auteur dramatique, poète, journaliste, émigré à Londres sous le règne de D. Miguel, puis à Paris (1831), nommé en 1836 par le gouvernement portugais inspecteur général des théâtres. Son drame le plus célèbre est consacré à Fray Luiz de Sousa (1844). — Denis avait, à son égard, une rancune particulière, dont les causes ont été exposées dans l'ouvrage de Joaquim de Araujo : *O « Fr. Luiz de Souza » de Garrett, notas com um prefacio de Teofilo Braga*, Lisbonne, 1905. En publiant en 1825, à Paris, son poème anonyme de *Camoëns*, Garrett déclarait ne rien devoir à l'épisode que Denis venait de consacrer au même sujet dans ses *Scènes de la nature sous les tropiques* : « É notavel a coincidencia, e muito me lisongei ». L'année suivante, dans son *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal...*, Denis ripostait (p. 610) : « Je rappellerai ici que deux mois après la publication des *Scènes de la nature sous les tropiques*, dans lesquelles se trouve un épisode sur la vie du grand poète, il parut en portugais un poème anonyme intitulé *Camoëns*. Je laisse à d'autres le soin de décider du mérite de cet ouvrage ; l'auteur avoue, il est vrai, qu'il paraît après moi, mais que six mois auparavant son travail était composé. J'avais eu l'honneur de lire, deux ans avant, mon épisode en présence d'une nombreuse assemblée, chez M. Thurot, l'un des professeurs du collège de France. » Garrett est revenu en 1839, dans la seconde édition de son *Camoëns*, sur ses premières déclarations. — On peut aussi noter que, par une coïncidence qui dut porter ombrage à Denis, l'année même où paraissait son *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal* (1826), Garrett publiait à Paris une anonyme *Historia abreviada da lingua e poesia portugueza* (cf. Th. Braga : *Garrett e o romantismo*). — Il est juste d'ajouter que l'analyse décèle plus de différences que d'analogies dans la façon dont Garrett et Denis ont traité les mêmes thèmes (cf. Le Gentil, *Biblos*, Coïmbre, 1928, p. 312).

auteurs la prééminence qu'il réclame. M. de Farrobo<sup>1</sup> n'a plus exclusivement cette suprématie que donne la richesse : M. de Fayal<sup>2</sup> la lui dispute ; le peuple évalue à 2,000 écus les revenus dont ce dernier peut disposer chaque jour ; le duc de Palmella<sup>3</sup> tenait un si grand état de maison dans les premiers jours du mariage de son fils, que ce dernier a été obligé, dit-on, de modérer les magnificences paternelles ; M. de Farrobo s'en réjouissait, dit-on, pensant que la curiosité populaire et bourgeoise toujours incommode pour un grand seigneur se porterait sur le nouvel astre !

Le 24. M..., traducteur des œuvres de M. de Savigny<sup>4</sup>, m'a apporté des nouvelles du jeune et bienveillant secrétaire d'ambassade<sup>5</sup> qu'il avait accompagné aux Açores durant trois mois, il ne revient pas enchanté de cette population, vue il est vrai en courant. Le bibliothécaire *das necessidades*<sup>6</sup> faisait imprimer un ouvrage inédit<sup>7</sup> de Souza<sup>8</sup>, fait, disait-il, pour produire une vive sensation.

<sup>1</sup> *Joachim Pedro Luíntella, comte de Farrobo* (1801-1869), un des plus riches portugais de son temps, mit sa fortune au service de la cause libérale, de D. Pedro et de D. Maria. Grand amateur d'art, il a protégé beaucoup d'artistes portugais et fait venir des artistes de l'étranger. Il donnait des fêtes magnifiques dans son palais de Larangeiras (près de Lisbonne) où il avait de beaux jardins et un théâtre. Sa prodigalité et ses entreprises commerciales devaient le ruiner.

<sup>2</sup> *D. Domingos Antonio-Maria Pedro de Sousa Holstein, marquis de Fayal*, et, depuis 1850, deuxième duc de Palmella. Créé marquis de Fayal par décret du 1<sup>er</sup> décembre 1834, il se maria le 22 avril 1839 avec la fille de la comtesse da Povoá, D. Maria Luíza de Sampaio de Noronha, très riche héritière. Ce mariage confirmait un premier mariage contracté à Paris, le 3 juillet 1836, après un enlèvement. Le père de D. Maria Luíza, le comte de Povoá, Henrique Peixeira de Sampaio, avait acquis sa fortune, la première du Portugal à cette époque, dans les fournitures aux armées, pendant la guerre de la Péninsule.

<sup>3</sup> *Le duc de Palmella* (1786-1850) ministre portugais, grand diplomate du parti libéral, ami de M<sup>me</sup> de Staël qui l'aurait peint dans l'Oswald de *Corinne*. Sur lui : Maria-Amalia Vas de Carvalho : *Vida do Duque de Palmella*.

<sup>4</sup> *Frédéric-Charles de Savigny*, le célèbre juriste. Faivre d'Andelange a traduit, en 1841, son *Traité de la possession en droit romain* et Charles Guénoux son *Histoire du droit romain au moyen âge* (1830-1839) et son *Traité du droit romain* (1840-1849). (Quérard : *La France littéraire*, t. VIII, p. 498 ; Bourquelot : *Littérature française contemporaine*, t. VI, p. 327).

<sup>5</sup> *Charles-Frédéric de Savigny*, cf. N<sup>o</sup> LI, note 1.

<sup>6</sup> Le Palacio das Necessidades, à Lisbonne, actuellement ministère des Affaires étrangères et quartier général de la 1<sup>re</sup> division, contient encore des collections et des trésors.

<sup>7</sup> inédit, ajouté dans l'interligne.

<sup>8</sup> Nous pensons qu'il s'agit de l'ouvrage désigné en ces termes dans le *Diccionario bibliographico portugues* d'Innocencio Francisco da Silva (Lisbonne, 1860, t. V) : *Annaes d'el rei D. João terceiro...* 1846, 4<sup>o</sup> de XXIII-469 com un fac simile dos manuscrito original existente na Bibl. Real d'Ajuda.

[18 × 23]

12 7<sup>bre</sup> 1843. —

J'ai vu hier Roblain<sup>1</sup> qui venait de quitter M<sup>me</sup> Victor Hugo. La malheureuse mère est vieillie, dit-il, de dix ans, et rien n'égale son désespoir, on ignore encore où est Victor Hugo, qui recevra sans doute l'affreuse nouvelle de la mort de sa fille par quelque journal<sup>2</sup>. R[oblain] était vivement affectionné à cette jeune femme et il se la représente, dit-il, pleine de joie venant le voir le matin de ses noces. — Je l'ai beaucoup connue, mais seulement dans son enfance, il est impossible de n'être pas cruellement frappé de ce[t] affreux<sup>3</sup> événement. Les<sup>4</sup> filles de nos deux poètes mortes si jeunes et si tristement, avaient quelque chose de bien divers. Julia<sup>5</sup>, enfant, empruntait à la grâce des poésies de son père, quelque chose qui faisait penser tout de suite aux plus *touchantes méditations*, son regard, la couleur de ses yeux, sa chevelure, la distinction toute naturelle de ses manières enchantait comme cette poésie ; l'autre, qu'on appelait Didine, était sérieuse et intelligente, fort petite, parvenue même à son âge de jeune fille. Ses yeux noirs ne manquaient pas de beauté et elle promettait une femme remarquable.

<sup>1</sup> *Pour* : Robelin (cf. N<sup>o</sup> XLV, note 2).

<sup>2</sup> C'est, en effet, par un journal que Victor Hugo, qui voyageait sous le nom de Georget, venait d'apprendre la mort de Léopoldine survenue à Villequier le 4 septembre. A la date du 10 septembre, le correspondant de la *Presse*, à Rochefort, écrivait ces lignes (qui paraissaient précisément le 12) : « Hier dans la matinée, M. Victor Hugo est arrivé dans nos murs pour y passer quelques jours... M. Victor Hugo entra au café de l'Europe avec un ami qui l'accompagnait. Là, il se mit à parcourir un journal en attendant son déjeuner, lorsque tout à coup ses yeux se remplirent de larmes : il venait de lire la fatale nouvelle. »

<sup>3</sup> affreux, écrit sur cruel.

<sup>4</sup> deux, effacé.

<sup>5</sup> *Julia de Lamartine* était morte à Beyrouth, le 7 décembre 1832.

[LV]

[18 × 23]

31 Octobre 1843.

Jesi<sup>1</sup>, l'habile graveur florentin, est un homme aimable et un homme d'esprit. Il me parla longtemps hier de la situation critique de l'Italie et il me nomma parmi les hommes éminents de cette époque, un poète qu'il appelait le Béranger de l'Italie et que nous ne connaissons guères si nous le connaissons, c'est Justi ou Giusti<sup>2</sup>, dont les œuvres sont vraiment populaires et qu'on n'a pas encore imprimées, sans doute à cause de leur caractère satyrique. Quelques morceaux de Giusti ont paru en Angleterre ; il serait intéressant de réunir ces poésies avant qu'elles ne soient altérées, car en passant de bouche en bouche, la tradition orale les défigure. Ce que j'en ai entendu m'a paru charmant ; c'est une imitation fort libre des Grenouilles demandant un roi<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Samuele Jesi* (1789-1853) graveur sur cuivre, né à Milan, mort à Florence.

<sup>2</sup> *Joseph Giusti* (1809-1850) poète satirique italien.

<sup>3</sup> Il s'agit de la satire intitulée *Il Re Travicello* (le roi Soliveau), dirigée contre le dernier des ducs de Lucques. Composée en 1842, des copies en circulaient en 1843. Elle sera publiée à Bastia en 1845.

[18 × 23]

30 Novembre 1843

Il avait été convenu avec Achille Devéria que nous irions voir ensemble M. Sylvestre, le maître d'écriture de la famille Royale<sup>1</sup>. M. Sylvestre est bien certainement le premier calligraphe qui ait jamais paru en Europe. Outre son magnifique ouvrage en trois vol[umes] in f<sup>o</sup>, dont M. Champollion Figeac a donné le texte<sup>2</sup>, il a achevé 2 vol[umes] in f<sup>o</sup> oblongs qui offrent les chefs-d'œuvre du genre. Sept ans ont été employés à ce magnifique ouvrage pendant ce tems, l'habile artiste a travaillé depuis trois heures du matin jusqu'à minuit. Trente-six mille francs ont dû être employés en voyage. Un des moyens dont il a fait usage pour la reproduction parfaite des écritures lui a été révélé<sup>3</sup> dans un rêve. Il me sembla, dit-il, que si j'employais la cire vierge pour prendre certaines empreintes la chose réussirait. — Je me réveillai en sursaut, réveillai le domestique et lui dis d'aller chercher de la cire. Sur son observation qu'il n'était pas jour, je fus obligé d'attendre, le jour arrivé il se trouva que l'opération réussissait à merveille et me donnait une facilité prodigieuse. M. Sylvestre, aujourd'hui décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, a été sergent major dans un Régiment, et dans ce grade inférieur qu'il occupait au commencement du siècle, il a trouvé grâce à son sang froid le moyen de rendre un service éminent au pape Pie VII, ceci est une histoire à part. Le Pape actuel<sup>4</sup> pour ce fait et par un goût spécial pour la calligraphie

<sup>1</sup> M. Sylvestre, ou, plus exactement *Joseph-Balthasar Silvestre*, calligraphe, connu par la *Paléographie universelle*, dont il est question plus bas, et par l'édition, en dix livraisons, avec 94 fac simile gravés des « *Evangelia... vulgo Texte du Sacre, ad exemplaris similitudinem...* » Paris, 1848, in-4<sup>o</sup>. — C'est de ce M. Sylvestre que le duc d'Aumale écrivait l'année précédente (15 septembre 1842, à Cuvillier Fleury, *Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier Fleury*, Plon, 1910, t. I, p. 70) : « Excusez mon griffonnage et le décousu de cette lettre qui ne fait honneur ni à M. Sylvestre, ni à M. Fleury. »

<sup>2</sup> *Paléographie universelle*, Collection de fac simile d'écritures de tous les peuples et de tous les pays, tirés des plus authentiques documens de l'art graphique, chartes et manuscrits existant dans les archives et les bibliothèques de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre, publiés d'après les modèles écrits, dessinés et peints sur les lieux mêmes par M. Silvestre et accompagnés d'explications historiques par MM. Champollion Figeac et Aimé Champollion, Paris, Firmin Didot, 1839-1841, 4 vol. in fol.

<sup>3</sup> par, *biffé*.

<sup>4</sup> *Grégoire XVI* (Mauro Cappellari), 1831-1846, pape depuis 1831 (cf. Wagner : *Gregor XVI*, Salzbourg, 1846).

l'honneur d'une bienveillance particulière. M. Sylvestre prétend que nul ne lit mieux et avec plus de rapidité que le Saint-Père les écritures arabes, grecques, et et <sup>1</sup> aussi ne déchiffre mieux les vieux titres latins.

[Verso] Un jour, l'habile artiste s'était hasardé <sup>2</sup> à demander à Sa Sainteté pourquoi elle ne parlait plus le français, l'ayant parlé étant cardinal. Caro professor, cela est vrai. Je parlais jadis français, je ne le parle plus, car j'ai peur de dire des bêtises... et le Pape est infaillible ! il lui donna un jour le fameux rameau béni en lui disant : Je l'ai envoyé bien des fois à des princes, à des potentats que je ne connaîtrai jamais, que je le donne au moins une fois à quelqu'un que j'aime en même temps que je l'estime. Ceci fut dit en italien, la première historiette fut une saillie toute française.

Pour en revenir aux détails scientifiques, il faut rappeler que le couvent de la Cava <sup>3</sup>, habité par des moines riches et intelligents, a fourni à M. Sylvestre les beaux mss. lombards, où il a puisé ses *specimen*. Il y a quelques peintures rudes mais curieuses parfaitement imitées. Le fameux ms. du <sup>4</sup> Dante, orné au XVI<sup>me</sup> siècle par Claudio Giovio, était sous un grillage garni d'un verre, et il y avait peine d'excommunication, contre quiconque le toucherait. M. Sylvestre a copié une charmante miniature ronde et azurée où une tête dessinée vaguement occupe le fond de la peinture, qui représente la Beatrix avec deux autres personnages, un bref a été nécessaire pour lever l'interdit.

J'ai remarqué chez M. S[ilvestre] un portrait du fameux Mezzofante <sup>5</sup>. Il paraît qu'au sortir du service, M. S[ilvestre] a commencé par être peintre en miniature, puis maître d'écriture vulgaire. C'est certainement aujourd'hui le premier homme dans cet art. Nous avons trouvé dans le bel établissement de Lemercier <sup>6</sup> Grévedon <sup>7</sup> qui faisait tirer son portrait de la Duchesse de Nemours. Il est venu avec nous et il est sorti émerveillé.

<sup>1</sup> Sic.

<sup>2</sup> Sic.

<sup>3</sup> La Sainte Trinité de la Cava (près de Salerne), couvent de bénédictins.

<sup>4</sup> Sic. — Rien n'est indifférent à Denis de ce qui touche à Dante « le génie le plus puissant qui ait éclairé le monde », dit-il (dans : *l'Imitation de Jésus-Christ*, édit. Curmer, app. Ornem des Mss., p. 5), « le plus naïf des poètes » répète-t-il après d'Eckstein (*le Monde Enchanté*, 1843, p. 98). Selon M. Henri Cordier, le masque de Dante ornait son cabinet de la Sainte-Geneviève.

<sup>5</sup> Le cardinal Jos. Mezzofante (1774-1849), bibliothécaire du Vatican, célèbre par sa connaissance des langues qui le faisait surnommer « la Pentecôte vivante ».

<sup>6</sup> Rose-Joseph Lemercier (1801-1887) avait fondé avec Bénard, en 1837, une importante imprimerie lithographique.

<sup>7</sup> Pierre-Louis-Henri Grévedon (1783-1849) peintre et dessinateur lithographe

[LVII]

[18 × 23]

15 novembre 1843, il y aura demain<sup>1</sup> précisément 8 jours qu'un étrange scandale a eu lieu à l'Académie des inscriptions. M. E. Quatremère<sup>2</sup> a injurié de la manière la plus violente M. Reinaud<sup>3</sup>, il lui a distribué les épithètes de gredin et de polisson avec une volubilité digne de Vert-Vert, et fort peu digne d'un savant. La séance a été levée immédiatement. C'était M. Beugnot<sup>4</sup> qui présidait. Ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que la<sup>5</sup> source première de cette grande tempête avait son origine dans une critique fort sensée au fond. M. E. Q[uatremère] ayant été chargé de composer l'inscription destinée à figurer sur le<sup>6</sup> piédestal de la statue de saint Louis érigée où fut Carthage, avait terminé par ces mots : Passants, priez pour lui. Or, Reinaud avait dit qu'on ne priait point d'ordinaire pour les Saints et il avait grandement raison.

1<sup>er</sup> Xbre<sup>7</sup> 1843

J'ai su de ce brave Reynaud<sup>8</sup> que le coupable avait été contraint de lui faire des excuses.

<sup>1</sup> [a]jura demain, ajouté au-dessus de la ligne.

<sup>2</sup> Etienne-Marc Quatremère (1782-1857), orientaliste, successeur de Sylvestre de Sacy à l'École des langues orientales (1838).

<sup>3</sup> Joseph-Toussaint Reinaud (1795-1867), membre de l'Institut depuis 1832, conservateur de la Bibliothèque Royale, Dès 1830, Denis avait mis à contribution *les Monumens arabes, persans et turcs...*, 1828, de « cet orientaliste distingué », pour son *Tableau des Sciences occultes* (p. 280) et leur avait emprunté « plus d'un fait important » (*Le Monde Enchanté*, 1843, p. 340). Il y renvoie souvent (p. 211 du t. I du *Manuel du Peintre d'Arsenne*; p. x du t. I de la *Fondation de la Régence d'Alger*, etc.).

<sup>4</sup> Arthur Beugnot (1797-1865), fils du comte J.-Claude Beugnot, auteur d'une *Histoire de la destruction du Paganisme en Occident* (1835).

<sup>5</sup> chose, effacé.

<sup>6</sup> pied d'E[stal], effacé.

<sup>7</sup> X écrit sur N.

<sup>8</sup> Sic.

[LVIII]

[18 × 23]

12 octobre 1844

J'ai vu hier le triste et délaissé Obermann. Que de tristesses dans cette âme si forte et si résignée. Le mouvement lui manque, la parole est faible et embarrassée, une jeune servante qu'il a près de lui est obligée littéralement de lui prêter le secours de son corps pour le faire avancer de quelques pas [;] elle l'applique doucement contre elle et le fait ainsi marcher. Il est descendu avec moi, vers ses vieux souvenirs. L'idée du mariage paraît lui être encore formidable. Il se maria à 19 ans — presque enfant quant à l'aspect, me disait-il, car il n'a commencé à avoir de la barbe et à prendre l'aspect viril qu'à trente ans. Sa femme avait quelques mois de plus que lui ; dans le trajet du château à la chapelle, il fut sur le point intérieurement au moins de se dédire. Mais ceux qui veulent ont une forte puissance sur ceux qui sont incertains, il se maria<sup>1</sup>. Sa femme mourut jeune et périt d'une maladie de foie, sans trop de souffrance, dit-il. Comme des regrets que m'inspiraient une mort bien regrettée<sup>2</sup> se sont mêlées<sup>3</sup> à cette conversation, il a gardé le silence sur les souvenirs de cette portion de sa vie. J'en ai conclu que les regrets n'ont pas été profonds<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Joachim Merlant (*Senancour*, p. 27, et le *Roman personnel...* p. 139) cite des passages du livre de *l'Amour*, sur les « mariages de bonté », qui illustrent bien cette impression de Denis : « *On se laisse diriger* : complaisant lorsqu'il faudrait être circonspect, on s'expose par des condescendances irréfléchies, à de longs regrets... » — « *On se laisse entraîner par l'occasion sans y avoir réfléchi, on se trouve engagé.* » Cf. l'histoire de Fonsalbe dans *Obermann*. — La notice de M<sup>lle</sup> de Senancour sur son père (dans Michaut : *Senancour, ses amis et ses ennemis*, Sansot, 1910, p. 80) expose les motifs de délicatesse qui ont amené Senancour à épouser M<sup>lle</sup> Marie Daguet.

<sup>2</sup> Celle de sa sœur Francisca morte en 1835.

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> On rapprochera de cet aveu voilé les lignes d'*Obermann* sur le mariage de Fonsalbe : « Une union sans amour peut fort bien être heureuse. Mais les caractères se convenaient peu... », des *Observations Critiques sur le Génie du Christianisme* : « Ce n'est pas toujours la faute des deux époux si l'union n'est pas heureuse... », de *l'Amour* : « Ce n'est pas le vice seul qui fait le malheur d'un ménage ; les unions les plus tristes sont trop souvent celles des gens de bien... », et cette confidence de Senancour, rapportée par sa fille dans sa notice (*loc. cit.*, p. 93) : « Dans la vie agitée, errante et sans lendemain que j'ai subie, elle ne me convenait nullement ; mais si j'avais eu celle sur laquelle j'avais compté, je n'aurais point regretté mon choix. » Joachim Merlant (*Senancour*, 1907, p. 21) note que Senancour « ne devait jamais donner un mot au souvenir de sa femme ».

[LIX]

[18 × 23]

Le dimanche 8 décembre 1844, nous avons été visiter dans l'atelier de la rue du Regard la figure de Daumas<sup>1</sup>, représentant le génie des mers qu'on allait mouler. Cette statue a des qualités élevées, elle est noble dans son attitude, la figure est belle et il y a une singulière amélioration dans ce travail commencé il y a tant de mois et entachée<sup>2</sup> alors d'exagération mélodramatique. Daumas, né à Toulon, appartient à une famille de marins établie dans la Maistrance. Il compte trois maîtres d'équipage de père en fils jusqu'à lui, et son grand père avait pour spécialité d'aller poser les figures sculptées à la proue des navires, ce qu'il faisait<sup>3</sup> encore habilement à l'âge de 80 ans. Son père avait assisté à 14 combats et se trouvait à la bataille de Trafalgar, il fut prisonnier en Angleterre pendant onze ans, je crois, pendant ce tems la mère, femme forte et tendre à la fois, envoya l'enfant à l'école de la Mestrance<sup>4</sup> et en 1814, quand le père revint, l'enfant qui ne l'avait jamais vu continua ses travaux sous une direction toute virile un peu âpre et cependant où se manifestait un vif amour. Daumas fut ouvrier sur le port et sculpta vigoureusement le bois comme l'a fait jadis Puget. L'ouvrier est devenu artiste, le père enlevé en 1844 par une attaque d'apoplexie a pu voir ce commencement de succès. C'est Alphonse qui a ouvert les portes à l'artiste. Il entre.

<sup>1</sup> *Louis-Joseph Daumas*, né à Toulon, le 24 janvier 1831, élève de David d'Angers. Dans l'avant-propos de la brochure qu'il a consacrée au *Génie de la Navigation*, statue en bronze exécutée par M. Daumas pour la ville de Toulon (Toulon, Laurent ; Paris, Ledoyen, 1847) Ferdinand Denis résume les circonstances qui ont amené l'exécution de cette œuvre : « En 1843, le gouvernement avait décidé dans sa munificence qu'une statue s'élèverait sur la place carrée du port. M. Alphonse Denis, maire de la ville d'Hyères, alors député du Var, obtint que ce travail fût confié à M. Daumas, statuaire, né à Toulon même, et dont les premières études ont eu lieu dans cette ville. A M. Denis appartient l'idée qu'il y aurait convenance et opportunité parfaite à faire représenter le *Génie de la Navigation*. Le modèle fut admis à l'exposition du Louvre. En 1845, le Conseil Municipal de Toulon voulut bien voter des fonds pour que la statue fût coulée en bronze... Le *Génie de la Navigation* a de hauteur 3 m. 40. Posé sur sa plinthe qui figure une partie de la sphère il se porte en avant : son bras gauche est levé, et du geste il convie les peuples à le suivre, il leur indique les régions lointaines qu'il faut explorer ; la main droite, fortement contractée, s'est saisie du gouvernail qu'il doit diriger. Le voile qui couvrait le monde flotte agité autour de lui... »

<sup>2</sup> *Sic.*

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> *Sic.* — *L'école de maistrance*, établie dans chaque port, reçoit les quartiers-maîtres et seconds-maîtres ouvriers des équipages de la flotte.

[LX]

[18 × 23]

16 Mars 1845

J'ai vu chez lui il y a quelques jours et j'ai rencontré à la Bibliothèque Royale un homme dont j'aime infiniment le caractère et le talent. Dans ces deux dernières entrevues, il lui est arrivé de me confier quelques particularités curieuses, sur son régime intérieur et sur ses habitudes morales. La faiblesse de sa constitution lui a fait prendre de bonne heure un parti avec le monde ; il n'a été en toute sa vie que six ou sept fois au spectacle, il a vu <sup>1</sup> Talma et Rachel. Quoique aimant singulièrement la musique, m'a-t-il dit encore, il n'a pu supporter une représentation entière de l'opéra seria : l'art de ces gens-là comme acteurs lui a paru pitoyable, il est vrai qu'il n'a pas vu Lablache <sup>2</sup>. Pendant [de] longues années, il a fait comme M. Daunou, il s'est levé à 8 h[eu]res et s'est couché à 4. Aujourd'hui, il a renoncé à ce régime et fait à peu près comme tout le monde. Des livres nouveaux, il n'en lit pas un. Eugène Sue, et cela se conçoit, lui est passé sous les yeux. Il venait étudier à la Bibliothèque les réformateurs. J'ai vu encore à quelque distance deux victimes de la science et de la poésie ou pour mieux dire deux hommes qui <sup>3</sup> sont étrangement à plaindre, malgré les hautes facultés de l'intelligence. Cloués tous deux sur un fauteuil, l'un est aveugle, l'autre paralysé des bras. Le premier supporte la vie, l'autre appelle douloureusement la mort <sup>4</sup>, quoique avec une expression sereine et des mots admirablement résignés. L'un est Thier[r]y, l'autre Obermann <sup>5</sup>. Sans en excepter la cécité, il n'y a pas de plus grand mal que l'impossibilité du mouvement des mains et des doigts.

<sup>1</sup> en, effacé.

<sup>2</sup> Sur Louis Lablache (1794-1858), acteur et chanteur italien, cf. Castil-Blaze : *Biographie de La Blache* ; J. d'Ortigue : *La Blache (Journal des Débats 24 février 1858)*. M<sup>me</sup> de Bassanville (*Les Salons d'autrefois*, 1863, t. II, p. 131) déclare que « personne n'a pu le remplacer sur la scène où il tenait une si belle et si glorieuse place ».

<sup>3</sup> le, effacé.

<sup>4</sup> mort, écrit sur vie.

<sup>5</sup> Sur ces longues stations auxquelles Senancour se plaisait, à la Bibliothèque Royale, cf. Obermann (éd. de 1843, p. 63) : « J'ai plus de tranquillité entre des gens silencieux comme moi... J'aime ces longues salles, les unes solitaires, les autres remplies de gens attentifs, antique et froid dépôt de toutes les vanités humaines. »

[LXI]

[18 × 23]

18 Mars 1845

Rencontré longuement V.<sup>1</sup>. Il est maintenant dans toute la vigueur de sa raison, mais aussi dans toute la vigueur de sa haine contre les ministres.

<sup>1</sup> Très probablement *Villemain*. — En 1845, Villemain avait eu, pendant plusieurs semaines, une crise de démence qui avait imposé sa démission du ministère. Sainte-Beuve s'était hâté de prononcer l'oraison funèbre de son intelligence (*Chroniques Parisiennes*, p. 292). Cette crise semble avoir affecté la forme d'une folie de la persécution : « M. Villemain fut saisi d'une frayeur étrange : la peur des jésuites. Il en voyait partout. Il se croyait l'objet de leurs persécutions. S'égarait-il un papier dans son cabinet, c'étaient les jésuites qui le lui avaient dérobé pour s'en armer contre lui. Les garçons de bureau, les employés, les chefs de service même, lui semblaient autant d'espions mis auprès de lui par les Jésuites pour le dénoncer ; si bien qu'un jour, après le conseil des ministres, le roi Louis-Philippe dit à M. Guizot, de qui je tiens le mot : « Ah ! ça, mon cher M. Guizot, vous ne vous apercevez pas que votre ministre de l'Instruction publique devient fou... » Comme son intelligence n'était pas réellement atteinte, quelques semaines de repos suffirent pour le rendre au bon sens, au travail, aux succès littéraires et académiques ; mais le caractère resta malade... Il allait s'enfonçant chaque jour davantage dans la misanthropie et les idées sombres... » (Legouvé : *Soixante ans de souvenirs*, 1886, t. I, p. 126). — Sur Villemain, cf. N° XLVII. Denis loue (*Chroniques Chevaleresques*, 1839, t. I, p. 109) la « sagacité habituelle » de M. Villemain.

[LXII]

[un feuillet de quatre pages, dont la première et la troisième seules ont été utilisées]

[18 × 23]

[Page 1] L'homme illustre du siècle a aujourd'hui 76 ans. J'ai vu Alexandre de Humboldt chez M<sup>me</sup> Ribouté<sup>1</sup> et j'ai été frappé cette fois de son aspect solide et ferme au physique et au moral (27 Avril 1845). Comme il avait beaucoup discouru selon son usage bienveillant du reste il termina en exprimant un regret de ce qu'il fallait s'arrêter aux portes du temple. Nous venions de causer des ruines magnifiques de Ninive<sup>2</sup>. — Il y a de grands secrets !... — Vous nous en avez révélé beaucoup, répliquai-je, et vous nous en direz encore. — Hélas ! je ne grandis plus... Je suis dans le cas où se trouve Tom Pouce, comme l'entend le gentil Comte de Paris... On lui amène la merveille du jour, et il a paru presque affligé à son aspect... Pourquoi le regarder ainsi, lui a dit sa mère... Cela ne grandit pas, a répondu le petit prince... Je suis comme Tom Pouce, je ne grandis pas... — Les géants n'ont pas besoin de croître, lui ai-je répondu. Il a souri, ces mots-là lui plaisent plus que jamais. Les grands hommes sont hommes.

M. de H[umboldt] est mal disposé pour le voyage de Hommaire de Hell<sup>3</sup>. Il s'est exprimé à ce sujet avec une malice qui n'était pas sans amertume. Il trouve néanmoins la carte curieuse, il attend des explications. Il m'a semblé quelque peu extraordinaire qu'il ignorât jusqu'au titre du tratado dos descobrimentos antigos e modernos d'Ant. Galvão<sup>4</sup> et qu'il

<sup>1</sup> Nous ne connaissons, de ce nom, que François Riboutté (1770-1834) auteur dramatique et agent de change à Paris.

<sup>2</sup> Ch. Mossa avait découvert les ruines de Ninive à Khorsabad, en 1843, et E. Flandin en donnait la description en 1845.

<sup>3</sup> Ignace-Xavier Morand Hommaire de Hell (1812-1848), géologue et voyageur français. A exploré la région de Constantinople et la Russie méridionale.

<sup>4</sup> Antoine Galvão (1503-1557), dit l'Apôtre des Moluques, dont il a été le gouverneur, a joué un rôle important dans la conquête des Indes. Le titre original de son ouvrage (1563) serait *Tratado dos desvairados caminhos... da pimenta e dos descobrimentos* ; mais le titre cité par Denis est celui qui lui est généralement donné. Dans

ne sût pas davantage ce qu'on avait proposé au temps de Charles-Quint touchant la section de l'Isthme de Panama. Il ne savait pas non plus qu'il existe d'admirables peintures mexicaines à la bibliothèque de la Chambre des députés. Il sait tant d'autres choses ! Il vient consulter fréquemment M. Guigniaut<sup>1</sup> touchant son dernier livre. — Cosmos<sup>2</sup> paraîtra à la fois en allemand et en français. L'allemand, m'a dit M. G[ui-gniaut] est d'une forme admirable et d'un caractère nette<sup>3</sup> et simple, bien différent du style habituel des savants germains de cet âge. Il y a dans cette tête féconde mille clavettes qu'il suffit de toucher comme [page 3] par hasard<sup>4</sup> pour qu'il en sorte des milliers d'histoires, d'anecdotes et de dissertations. Il sait ce qu'il y a dans les entrailles de la terre, mais aussi parfaitement ce qu'il y a dans le tiroir à secret du voisin<sup>5</sup>. Le C<sup>te</sup> de R.<sup>6</sup> que nous attendons de Lisbonne est selon lui et selon tout le monde,

la notice qu'il consacrera à *Antoine Galvao ou Galvan* dans la nouvelle Biographie Didot (1858), Denis se souviendra, semble-t-il, de cet aveu de Humboldt : « Ce volume rarissime (le *Tratado*) se compose de 80 feuillets... Ce précieux traité trop rarement consulté par les savants... »

<sup>1</sup> *Joseph Daniel Guigniaut* (1794-1876), professeur à l'École normale, puis à la Faculté des lettres de Paris, depuis 1835 ; helléniste et archéologue ; a traduit en la développant et en l'annotant la *Symbolique* de Creuzer sous le titre de *Religions de l'Antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques* (1825). Sur l'estime de Denis pour la traduction de Creuzer par Guigniaut, cf. *Avant-Propos*, p. 23.

<sup>2</sup> La traduction de *Cosmos* paraîtra en 1846-48, 2 vol., la première partie par H. Fayë, la deuxième par Ch. Galuski (Paris, Gide et Baudry). « Il a traduit lui-même ou plutôt rédigé de nouveau les premières feuilles de l'édition française... » (Louandre et Bourquelot : *La littér. française contemp.*, 1848, t. IV, p. 345.) Mais *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, Stuttgart et Tubingen, J. G. Cotta, paraît de 1845 à 1862 en 5 volumes in 8°.

<sup>3</sup> *Sic.*

<sup>4</sup> *Sic.*

<sup>5</sup> Ce caractère de Humboldt est confirmé par le témoignage des contemporains, par le portrait qu'a tracé de lui Sainte-Beuve dans son article sur La Rochefoucauld (*Lundis*, t. X), par des mots comme ceux de Philarète Chasles : « commère dans le genre de Humboldt » (*Mémoires*, t. II, 1877, p. 65), « cette nation des commères scientifiques dont le roi fut Alexandre de Humboldt » (*Ibid.*, t. I, p. 248), ou par tel trait de Cuvillier Fleury (dans son *Journal*, t. I, 1900, p. 292) : « M. de Humboldt, qui est un grand parleur toujours... » — « Jamais, dit Falloux (*Mémoires*, Perrin, 1925, t. I, p. 120), science ne fut aussi mondaine, et jamais le monde ne s'était vu courtiser ainsi par un savant. » Et Fontaney, le 7 septembre 1831 : « M. de Humboldt pérorait comme de coutume » (*Journal Intime* de Fontaney, 1925, p. 30). « C'est un robuste causeur » (*Ibid.*, p. 9).

<sup>6</sup> Il doit s'agir ici du Comte *Athanasius Racinski*, 1788-1874, né à Posen, fils cadet du général polonais Philippe Racinski. Entré au service de l'État prussien, il a été successivement chargé d'affaires à Copenhague (1830), ministre à Lisbonne en 1841, puis, de 1848 à 1852, à Madrid. Dans ses nombreux voyages en Allemagne,

je crois, un homme de mérite et de bonne grâce bienveillante. Son frère qui avait épousé la veuve de Potocki vient de se tuer à Constantinople<sup>1</sup>. Il a 160,000 fr. de rentes. Il fait édifier en ce moment une nouvelle galerie à Berlin et il la rendra publique. — Il a séjourné autrefois à Paris avec sa femme qui était fort belle — depuis la mesintelligence s'est manifestée entre eux. — Mon frère doit envoyer à l'*Illustré* la Revue Orientale<sup>2</sup> qu'il ne connaissait pas encore, mais dont il apprécie fort l'idée. — M. de Humboldt avec ses 76 ans s'assied par bienséance ; il préfère, a-t-il dit à l'une de ces dames, se tenir debout, fût-ce durant plusieurs heures. Il prend une tasse de thé volontiers et pas davantage. — Cette visite en famille avait été sollicitée par lui. Il avait dit avec raison à M. G.<sup>3</sup> qu'on ne connaît un homme que lorsque l'on connaît sa femme et ses enfants, que c'était d'ailleurs l'usage en Allemagne de recevoir ainsi ceux qu'on aimait et qu'on estimait. Il a fort prisé et gracieusement loué les miniatures de M<sup>lle</sup> Hermine Mutel<sup>4</sup>. — Puis, il a parlé aux dames. — Il a rappelé avec affection et une grâce toute paternelle sa visite au Comte de Paris avec lequel, dit-il, il a regardé des images et dont il apprécie la gentillesse réservée. — Il s'est retiré assez tard de la rue de l'Odéon.

en France et en Suisse, il avait formé une galerie de tableaux qu'il légua à l'Etat prussien. Il a publié, en français, une *Histoire de l'art moderne en Allemagne*, 3 vol. avec gravures (Paris, 1836-1841), *Les Arts en Portugal* (Paris, 1847), un *Dictionnaire historico artistique du Portugal* (Paris, 1847). V. Bourquelot : *Littérature française contemporaine*, t. VI, p. 117.

<sup>1</sup> Edouard Racinski, frère aîné d'Athanasius, né en 1786 à Posen ; patriote et littérateur polonais. Désespéré des malheurs de sa patrie, il se tua, non à Constantinople comme le dit F. Denis, mais dans le jardin de sa propriété de Rogalin (*Dictionnaire de la Conversation* de Mayer).

<sup>2</sup> Denis parle ici, évidemment, non de la *Revue Orientale* (fondée en 1841), mais de la *Revue de l'Orient, bulletin de la société orientale*, qui sera dirigée en 1846 par Abel Hugo et Alphonse Denis.

<sup>3</sup> Peut-être Guigniaut.

<sup>4</sup> M<sup>lle</sup> Mutel était liée à la famille de Denis. Ce nom se trouve à plusieurs reprises dans sa correspondance de jeunesse (Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417 ; lettre à sa mère, 12 mai 1817 ; lettre de Bahia, à sa mère, 3 avril 1818).

[13 × 21]

Le 8 Septembre 1845 vers 4 h[eures] de l'après-midi, j'ai rencontré<sup>1</sup> à l'encoignure de la rue du Cocq St-Honoré mon très ancien ami S[ainte]-B[euve]. Je l'ai salué, mais il ne m'avait pas vu, affirma-t-il sur une observation assez vive de ma part, et une explication s'en est suivie dans la rue en face. Nous nous sommes quittés en nous donnant la main durant le long exposé qu'il m'a fait de son mode d'existence. — J'ai bien reconnu une vieillesse anticipée et une tristesse incurable<sup>2</sup>. J'ai reconnu également la prodigieuse mémoire de *toutes choses*, gardée au fond de cette intelligence déliée. Trois jours après, il m'a envoyé gracieusement une édition de ses poésies complètes<sup>3</sup>. — J'ai été pour le remercier au Palais de l'Institut où il loge<sup>4</sup> et ne l'ayant point trouvé, ma carte avec quelques mots de remerciement ont<sup>5</sup> dû lui être remis.

<sup>1</sup> *Un mot effacé.*

<sup>2</sup> Sur les « déceptions et tristesses » de Sainte-Beuve aux environs de 1845, cf. : Gustave Michaut : *Sainte-Beuve avant les Lundis*, 1903, p. 485 sqq.

<sup>3</sup> Une deuxième édition de ces *Poésies* venait de paraître (1 volume in-12, Charpentier, 1845).

<sup>4</sup> Sainte-Beuve était, depuis 1840, conservateur de la Mazarine.

<sup>5</sup> *Sic.*

[LXIV]

[18 × 23]

19 Septembre 1845

J'ai vu hier Obermann et je l'ai trouvé dans un état déplorable ! Ses facultés morales s'éclipsent comme les forces physiques s'éteignent. Il m'a parlé de mon excellente sœur qu'il aimait infiniment comme si elle était encore parmi nous <sup>1</sup> ; le sourire était sur ses lèvres, la sérénité était-elle dans son esprit, j'en doute fort. Cet esprit puissant souffre certainement en fléchissant sous l'effort d'une maladie lente. Toute locomotion lui est interdite, ses pieds gonflés par l'infiltration semblent atteints de cette terrible maladie que j'ai vue en Amérique et qui me rappelle une des lèpres de l'antiquité. Quelques mots de stoïque philosophie lui sont échappés, on les entendait à peine. Il faut descendre dans ces profondeurs pour voir ce qu'il était autrefois. On espère qu'un afflux du sang dans certaines parties reprenant son cours, les idées ne seront plus si obscurcies. Faut-il dire : Dieu le veuille, et la terrible réalité n'est-elle pas plus terrible pour lui que ces limbes qui menacent de l'envelopper pour le couvrir dans le cercueil ? Malgré tout, l'idée de Dieu illumine aujourd'hui les doutes immenses d'Obermann <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Francisca Denis était morte en 1835. Senancour, qui l'appelait « la très gracieuse caciquesse » lui était attaché.

<sup>2</sup> M. Michaut (*Senancour*, 1910, p. 240) résume en ces termes « l'évolution religieuse de Senancour » : « Parti du XVIII<sup>me</sup> siècle le plus antireligieux, il est arrivé peu à peu à rendre justice aux religions, à en désirer une... » Dans la *Déclaration Essentielle*, citée par sa fille, dans sa notice biographique, Senancour affirme : « Je n'ai jamais approuvé l'opinion de ceux qu'on appelle athées. Je suis fortement attaché par moi-même aux idées religieuses... » Il exige néanmoins que tout « ministre d'un culte quelconque » soit écarté de lui à sa dernière heure. Mais, dit J. Levallois (*Senancour*, 1897, p. 200) « lorsque le 10 janvier 1846 il expira dans une maison de santé, à Saint-Cloud, la dernière recommandation adressée par lui à son fils et à l'excellent Ferdinand Denis, fut d'inscrire sur sa tombe ces paroles... : *Eternité, sois mon asile.* »

[LXV]

[18 × 23]

Mai 1846

Vu Ibrahim Pacha <sup>1</sup> à la Bib[liothè]que Royale. Figure commune de marchand de dattes, regard intelligent, barbe blanche, oscillation dans la marche, simplicité presque rustique dans le vêtement <sup>2</sup>. Le prince musulman a regardé les livres au fond de la Galerie des montres avec une sollicitude de bibliophile. Ses observations paraissent provenir d'un homme accoutumé à manier des livres : ceci, du reste, se comprend chez les gens du métier. Au retour, il s'est montré affable, je dirai courtois même et il m'a salué particulièrement. Il y avait là de fort jolies femmes, M<sup>lle</sup> M. Paris, sa ravissante cousine et quelques autres dames. Il a paru fort accoutumé à cet empressement des femmes de l'Europe qui veulent voir <sup>3</sup>... et rient quelquefois de ce qu'elles ont vu. Il a, dit-on, deux femmes charmantes, que deux dandys <sup>4</sup> ont vu <sup>5</sup> dans les jardins de l'Elysée en se déguisant en bostangis <sup>6</sup>. Est-ce un conte ? Le conte m'a été fait. Un jeune fils du prince s'est fait remarquer par la beauté de ses traits.

[au verso], dans un coin du feuillet, cette référence bibliographique :

Chinese Courtship  
en chin[ois] et en anglais  
Publié par Perring Thoms.

80

<sup>1</sup> De 1845 à août 1846, Ibrahim Pacha voyage en Europe par l'ordre des médecins. — La notice que lui consacre la Nouvelle Biographie Didot, signée S.-F.-D. ne serait-elle pas de F. Denis ?

<sup>2</sup> Clot Bey (*Aperçu général sur l'Egypte*) trace ce portrait d'Ibrahim : « Il est d'une taille peu élevée (environ 5 pieds 2 pouces) ; il est fortement constitué. Sa figure est allongée, son nez long et effilé... Il n'a pas l'amabilité de manières qui distingue son père... » Et il note que sa barbe a blanchi prématurément.

<sup>3</sup> Et, effacé.

<sup>4</sup> Sic.

<sup>5</sup> Sic.

<sup>6</sup> Jardiniers du sérail.

[LXVI]

[13 × 20]

24 Février 1848. Dans ce changement qui imprimera une sorte de stupeur à tous les peuples, j'ai été témoin en peu d'heures des plus étranges événements. Le 23, j'ai assisté avec Dupré<sup>1</sup>, dès 1 h[eure] de l'après-midi à la fameuse séance de la Chambre des députés — et le lendemain 24, j'étais à 3 h[eures] en habit de garde nationale<sup>2</sup> dans une des tribunes de la Chambre des pairs. — Quel étrange aspect et quel caractère diversément lugubre offraient<sup>3</sup> ces assemblées délibérantes. Jamais la première n'avait présenté si peu d'individus à son ouverture, tristesse, incertitu[de], sourires insolents de la part des Ministres, tout peignait l'inexprimable embarras d'une position exceptionnelle. M. G[uizot] est arrivé enfin et sa voix stridente, son regard caverneux, animé cependant, m'ont fait comprendre que ces paroles nous annonçaient une révolution<sup>4</sup>. Le 24, les récriminations aigres de M. Boissy<sup>5</sup>, les lentes observations de M. Pasquier<sup>6</sup>, les lugubres conclusions de la Chambre faisaient sentir la fin de la monarchie.

<sup>1</sup> Ce Dupré est peut-être « l'excellent amiral Dupré, votre ami et le mien », comme l'appellera Denis dans une lettre sans date, adressée à un amiral (peut-être à l'amiral Mouchez, cf. ms. 3419, fol. 49) et conservée à la Bibl. Sainte-Geneviève (ms. 3417, p. 96).

<sup>2</sup> Denis appartenait à la XI<sup>me</sup> légion, 1<sup>er</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> Compagnie de Chasseurs (V. le reçu du trésorier de la compagnie, conservé à la Bibl. Sainte-Geneviève, ms. 3417).

<sup>3</sup> En a été ajouté après coup dans l'interligne, au-dessus de offrait.

<sup>4</sup> Il s'agit de la réponse faite à la tribune, par Guizot arrivé à la Chambre à trois heures et demie, à l'interpellation de M. Vavin. « La figure pâle et contractée » (Thureau Dangin, *Histoire de la Monarchie de juillet*, 1891, t. VII, p. 445), « grave comme toujours, cachant sous une indifférence affectée les émotions qui l'agitaient » (Pierre de la Gorce : *Histoire de la seconde République française*, 1887, t. I, p. 50), il annonça que Molé était appelé à le remplacer.

<sup>5</sup> Hilaire-Etienne-Octave Rouillé, marquis de Boissy (1798-1866), diplomate sous la Restauration, entré à la Chambre des pairs en 1839, affirmait à la tribune de cette chambre « la légalité de la campagne des banquets », défendait « l'opposition injuriée et calomniée », et prononçait « l'assignation au rendez-vous des événements prochains d'un censeur qui se lasse de la critique, d'un conseiller qui s'indigne d'être traité en Cassandre » (Marquis de Boissy, *Mémoires*, 1870, t. II, p. 69 sqq.).

<sup>6</sup> Le duc Etienne Denis Pasquier (1767-1862) était président de la Chambre des pairs, et, depuis 1837, chancelier de France.



## APPENDICE

---

(1) P. xi. — Ajoutons à la bibliographie de F. Denis, une notice dont il est fait mention dans une lettre inédite datée de San Francisco, 18 septembre 1850, signée L. Aubert (?) : « la petite notice dont vous avez bien voulu enrichir mon petit ouvrage sur sainte Catherine... » (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(2) P. 8. — L'une des sœurs Rolls, M<sup>lle</sup> Lisy, avait « la bonté de montrer l'anglais à sa chère petite Cisca ». Denis l'en remercie, dans une lettre inédite de Bahia, qu'il signe : « Votre frère. » (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(3) P. 16. — Une lettre inédite « A Monsieur Ducloux à Verdun », Paris, 9 mai 1820, montre Denis vivant de sa plume à cette date : « Quand je vous aurai annoncé que je suis depuis quelques jours imprimé tout vif dans une feuille périodique, vous serez probablement moins surpris de mon silence. Je suis maintenant excessivement occupé, c'est-à-dire que pour 1800 fr. par an je donne tous les jours au *Courrier français* des nouvelles plus ou moins intéressantes que j'extraits des journaux étrangers. » (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(4) P. 19. — Aux témoignages de l'amitié de Sainte-Beuve pour Denis, on peut ajouter l'édition originale de *Volupté* (Catalogue Giraud-Badin, 3096), qui porte cet envoi autographe : « A mon excellent ami F. Denis, Sainte-Beuve. »

(5) P. 28. — Dans une lettre inédite du 14 août 1829 à M. Ducloux, Denis annonce la mort de son père : « Il était tombé dans un état bien déplorable. Eh bien, nous nous serions trouvés encore heureux de le conserver comme il était. » (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(6) P. 30. — Une lettre inédite de F. Denis, conservée par M. G. Prinet, le montre dans son accueillante simplicité. S. d. (*Lundi matin*), destinataire inconnu : « Mon cher Jules, venez donc dîner avec nous demain, les jours sont encore beaux... N'oubliez pas vos gracieuses chinoises... »

(7) P. 32. — Une lettre inédite adressée du Caire, le 26 janvier 1877, signature illisible, raconte une rencontre de ce correspondant de Denis avec

l'Empereur du Brésil, qui le charge d'annoncer à l'administrateur de Sainte-Geneviève sa prochaine visite. (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(8) P. 33. — Un de ses amis, le docteur H. Samy, évoque avec affection, dans une lettre inédite écrite à la Guadeloupe, le 26 octobre 1885, ses « visites si fructueuses chez son vieil ami du Panthéon. Combien de fois ma pensée est avec vous. Je vous vois courbé sur votre table, vous plaignant du travail dont on vous accable et allant chercher quelque livre intéressant pour moi. » (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(9) P. 35. — La lettre à M<sup>me</sup> Dupin, conservée par Sainte-Beuve, se trouve à Chantilly, fonds Lovenjoul.

(10) P. 37. — M<sup>me</sup> Vauquelin possède quelques lettres de F. Denis qui témoignent de sentiments religieux.

(11) N<sup>o</sup> VI. — Un autre nom peut être proposé avec la plus grande vraisemblance, celui de Rosmini. Un philosophe, Paul Janet (*La philosophie de Lamennais*, 1890, p. 107) trouve « beaucoup d'analogie » entre le « point de départ » de Lamennais et celui de Rosmini, — « l'idée de l'être en général, de l'être absolu » ; et il juge « vraisemblable que, dans le cours de son voyage à Rome, Lamennais y a vu Rosmini ».

(12) N<sup>o</sup> XXII. — Une lettre de F. Denis, datée du 14 août 1829, est adressée « A M. Ducloux chez M. de Jassigny (*sic*), directeur des Contributions à Neufchâtel, Seine Inférieure ». « Présentez, je vous prie, y dit-il, mes respects et nos tendres souvenirs à la famille Dubois. » (Communiqué par M. de Ferreira Lima.)

(13) N<sup>o</sup> XXIII. — Cf. Auguste Luchet : *Récit de l'inauguration de la statue de Gutenberg et des fêtes données par la ville de Strasbourg* (Paris, 1840), p. 69 sqq. L'auteur, délégué de la Société des gens de lettres à ces fêtes, décrit le concert de la Réunion Alsacienne, dont le principal attrait était un chœur de « 80 jeunes filles des meilleures maisons de la ville, vêtues d'uniformes blancs. »

(14) N<sup>o</sup> XXIII. — Principaux écrits sur les arts et portraits d'artistes publiés par David d'Angers en 1839-1840 : *Lettre sur les Arts*, Revue du Progrès politique, social et littéraire, 1<sup>er</sup> avril 1839. — *Callamare* (sculpteur), *ibid.*, 1<sup>er</sup> déc. 1839. — *Pierre-Louis David* (sculpteur), Bulletin de la Société industrielle d'Angers, 1839. — *La sculpture chez les anciens*, Almanach populaire de France, 1840.

---

INDEX DES NOMS  
CITÉS PAR FERDINAND DENIS

(Les chiffres renvoient à la numérotation du Journal)

**A**

ADAM (Maître). Voir BILLAULT.  
AGOULT (M<sup>me</sup> d'), IV, XII, XXXI,  
XXXII, XXXIX, XL, XLVII.  
*Ahasverus*, XXX.  
AILLAUD (Jean-Pierre), XLVIII.  
AJASSON DE GRANDSAIGNE (Stéphane).  
Ses souvenirs sur George Sand,  
XIII.  
*De l'Amour*, VI.  
AMPÈRE (Jean - Jacques), XXXII,  
XLI.  
ARCHER (Edouard), VI.  
ARMANDI (Pierre-Damien). Souvenirs  
sur la reine Hortense et son  
fils, XXXVIII.  
AROUDJ (Barberousse I<sup>er</sup>). Voir :  
*Fondation de la Régence  
d'Alger*.  
ARSENNE (Louis-Charles), VI, XXIII.  
ARTHUR, IV.  
AVEZAC (Marie - Armand d'). Con-  
versation sur les voyages de  
Douville, VIII.  
*L'Aveugle (l'Abuglo de Castel Culié)*,  
XLI.  
AZURARA (Gomez Eanez de), XVIII,  
XLIII.

**B**

BACON (François), VI, XXVII.  
BAILLY (?), X.  
*La Balance Naturelle*, V.

BALLANCHE (Pierre-Simon) : Souve-  
nirs et propos divers, VI ; sa  
gloire naissante, VII ; propos  
divers, VIII ; sur ses œuvres,  
IX ; conversation avec d'Eck-  
stein, X ; sympathie de George  
Sand pour lui, XI ; opinion de  
Lamennais sur lui, XVI ; XLI.  
BARROILHET (Paul), XXVIII.  
BASCANS, XXXIII.  
*Beatrix*, XXIX, XXXVII.  
BEAUVALLLET (Pierre-Franç.), XLVII.  
BÉRENGER (Laurent-Pierre), VI.  
BERRIER (Constant), XVI.  
BEUGNOT (Arthur), LVII.  
*Bible*, VI.  
BILLAULT (Adam), XLI.  
BIOT (J.-B.), XXXVI.  
BOILEAU, I.  
BOISSY (Hilaire-Et<sup>nne</sup>-Octave Rouillé,  
marquis de), LXVI.  
BONAPARTE (Napoléon), souvenirs de  
M. de la Besnardière sur lui,  
XXV.  
BONAPARTE (Louis-Napoléon), jugé par  
le colonel Armandi, XXXVIII.  
BONNEVILLE (Nicolas), XXXIV.  
BORY DE SAINT-VINCENT (J.-B.),  
sur Daguerre et Humboldt,  
XIX ; sur Edgar Quinet, XXI.  
BOUFARD, XLIX, LI, LII.  
BOULANGER (Louis), XLV.  
BOURÉE (Jean-Baptiste), XXVII.  
BOYER (Jacques), beau-père de Bri-  
zeux, XX.

HORTENSE (reine), son laisser aller, XXXVIII.

HUGO (Eugène), sa folie, XIX.

HUGO (Victor), lecture de la préface des Orientales, I; souvenirs d'Espagne, préparation à *Notre-Dame de Paris*, II; propos de Sainte-Beuve sur lui, VI; Hugo et son frère Eugène, XIX, XX; sa candidature académique, XXIV; procès, XXVI; ses théories dramatiques, XL; sur Ponsard, XLV, XLVII; après la mort de sa fille, LIV.

HUGO (M<sup>me</sup> Victor), aimée d'Eugène Hugo, XIX; après la mort de sa fille, LIV.

HUGOT, XXVII.

*Les Huguenots*, XI.

HUMBOLDT (Alexandre de), propos sur ses travaux et sur Victor Jacquemont, XVIII, XIX; conversations sur divers sujets, XLIII; départ pour l'Allemagne, XLV; lacunes de sa science, préparation de *Cosmos*, LXII.

### I

IBRAHIM PACHA, LXV.

*Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, XXI.

*Les Incas*, XVI; traduits par Roquete, XLVIII.

*Indiana*, XIII.

*Ismaël ben Kaïzar*, VII.

### J

JACQUEMONT (Victor), jugé par Humboldt, XVIII.

JANCIGNY. Voir DUBOIS DE JANCIGNY.

JANIN (Jules), sa *Confession*, VI, XXVIII; son mariage, XXXIV, XXXVI.

JASMIN (Jacques), lectures chez Augustin Thierry, XLI.

JEAN I<sup>er</sup>, XLVIII, note.

JESI (Samuel), LV.

JUIGNÉ (Ant. Leclerc de), XXVIII.

### K

KHAÏR ED-DIN (Barberousse II). Voir *Fondation de la Régence d'Alger*.

KREUTZER (M<sup>me</sup>), XLVII.

### L

LA BESNARDIÈRE, souvenirs sur Napoléon, XXV.

LABLACHE, LX.

*Le Lac*, XXXI.

LA CARTE DE SAINT-NECTAIRE (marquise de), XXXIV.

LACROIX (Frédéric), XXX, XXXIV.

LADVOCAT, sa déconfiture et sa nouvelle carrière, XXXI.

LAGRANGE (M<sup>lle</sup> de), XXVIII.

LAMARTINE (Alphonse de), jugé par Ballanche, VI; sur d'Eckstein, XXIX, XXXI, XXXII; renie la poésie, XLV; enthousiasme pour *Lucrece*, XLVII.

LAMARTINE (M<sup>me</sup> de), XXIX; ses œuvres d'art, XXXI.

LAMARTINE (Julia de), LIV.

LAMENNAIS (Félicité de), jugé par Ballanche et Sainte-Beuve, VI; sympathie de George Sand pour lui, XI; opinion sur *Lelia*, XII; haine contre Sainte-Beuve, XIII, XIV; propos sur Ballanche, Sainte-Beuve, Liszt, XVI.

LA SALLE (Antoine de), sa *Balance Naturelle*, V; jugé par Ballanche, VI; sa misère, XXVII, XXXIV.

LA SAUDRAYE (M<sup>me</sup> de), XXXI.

*Leal Conselheiro*, XLVIII.

LE BRETON (Joachim), XXI.

LEMERCIER (Rose-Joseph), LVI.

LE NORMANT (Charles), retrouve les manuscrits de Champollion, XXVI.

*Le Lépreux de la cité d'Aoste*, VI.  
LEROUX (Pierre), XI.  
LEROUX DE LINCY (Antoine-Jean-Victor), XLI.  
LEROUX DE LINCY (M<sup>me</sup>), XLI.  
LEROUX CASSARD, XLIII.  
LEVRAULT, XXI.  
*Libres Méditations*, XIV.  
LINCY (M<sup>me</sup> de), Voir LEROUX DE LINCY (M<sup>me</sup>).  
LISZT (Franz), XI, XIV; jugé par Lamennais, XVI, XXVII, XXXI.  
LISZT (M<sup>me</sup>), XXI.  
LISZT (Blandine), XXI.  
LISZT (Cosima), XXI.  
LÆWE (Sophie), XXXII.  
LOUIS. Voir BONAPARTE (prince Louis Napoléon).  
*Lucrèce*, sa lecture chez M<sup>me</sup> d'Agoult, sa représentation à l'Odéon, XLVII.

### M

MACKAU (Ange-René-Armand de), XXXIX.  
MADDEN, L.  
MAGNIN (Charles), XLVIII.  
MAISTRE (Joseph de), relations avec Ballanche, VI.  
MAQUET (Auguste), collaborateur de Dumas, XXXIX.  
*Marguerite*, XIV.  
*Marie*, XX, XLIII.  
MARMIER (Xavier), XXXVII.  
MARS (M<sup>lle</sup>), XXII.  
MARTIN (Julien), XL.  
MARTIN (Henri), XLI.  
MARTIN (M<sup>me</sup> Henri), XLI.  
MASCAGNA, XLII.  
MASSARD, XII.  
*Mathilde*, XXXII.  
*Méditations*, LIV.  
MENDELLI? Voir Smanteli.  
MERCIER (Sebastien), XXXIV.  
MEYERBEER (Giacomo), XII.  
MEZZOFANTE, LVI.

MICHEL DE BOURGES, XIII.  
MICHELET (Jules), conversation avec Augustin Thierry, XV.  
MICKIEWICZ (Adam), XI, XII.  
MIRABEAU (Victor Riquetti de), XXXIX.  
*Le Moine*, X.  
MOLÉ (Comte), XXXII.  
*Le Monde Enchanté*, XLIII, XLVIII.  
MONTALEMBERT (Charles de), XXXIX, XLIII.  
MORENAS (Joseph-Elzear), XXIX.  
MOUNIER (baron), Phil. Edouard. Sa connaissance du Brésil, XXXIX.  
MOURA (Caetano Lopes de), XLVIII.  
MURAT, XIII.  
MUSSET (A. de), XXXI.  
MUTEL (M<sup>lle</sup> Hermine), LXII.

### N

NEMOURS (duchesse de), LVI.  
NEUKOM (Sigismond), XXI.  
NISARD (Désiré), grief d'Augustin Thierry contre lui, XV, XLI.  
NISARD (M<sup>me</sup>), XLI.  
NODIER (Charles), XXVII, XXXIV.  
NODIER (M<sup>me</sup>), XXXIV.  
*Notre-Dame de Paris*, jugée par d'Eckstein, X.  
NOURRIT (Adolphe), XII, XIV.

### O

*Obermann*. Voir SENANCOUR.  
OLIVIER (Juste), son amitié pour Sainte-Beuve, XVI.  
*Orphée*, IX.

### P

PALLUY, sur Victor et Eugène Hugo, XIX.  
PALMELLA (duc de), LIII.  
*Panthéon Egyptien*, XXV.  
PARIS (M<sup>lle</sup> M.), LXV.  
PARNY (Evariste Desforges de), XXXVII.  
PASQUIER (Etienne), LXVI.

*La Peau de Chagrin* jugée par Ballanche, VI.  
*Pensées d'août*, XVI.  
PERGOLÈSE (J.-B.), XL.  
PÉTRARQUE, XXIX.  
PEYRAT (Napoléon), XVI.  
PIE VII, LVI.  
PLAISANCE (duchesse de), XXXII.  
PLANCHE (Gustave), jugé par Sainte-Beuve, V ; son égoïsme, XLVI.  
PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste), XL.  
PONSARD, mot de V. Hugo sur lui, XLV.  
POTOCKI, LXII.  
*Prêtre Jehan*, XXVII, XLV.  
*Prométhée Enchaîné*, VI.  
*Propaladia*, XLII.  
PUGET (Pierre), LIX.  
*I Puritani*, XXVIII.

## Q

QUATREMÈRE (Etienne-Marc), Altercation à l'Académie des Inscriptions, LVII.  
QUINET (Edgar), Anecdotes sur son compte, XXI ; ses distractions, XXX ; XXXVI.

## R

RACHEL, XXXII, LX.  
RACZINSKI (Athanasius), LXII.  
RANG (Sander), XLIV.  
RAVAISSON (Félix), XXII.  
RÉCAMIER (M<sup>me</sup>), XXXI.  
REGNIER sur les *Burgraves*, XLV.  
REICHSTADT (duc de), et Fanny Elssler, XXXII.  
REINAUD (Joseph-Toussaint), altercation avec E. Quatremère, LVII.  
*Revue des Deux Mondes*, XIII.  
*Revue d'Orient*, LXII.  
RIBOUTÉ (M<sup>me</sup>), LXII.  
*Rienzi*, XLIV.

ROBELIN (Charles), sur le mariage de Léopoldine Hugo, XLV, LIV.  
RONCHAUD (Louis de), XL.  
ROQUETE (Ignacio), XLVIII.  
ROUX, XXXIX.  
ROYER COLLARD (Pierre-Paul), mot à V. Hugo, XXIV.  
*Les Ruines*, III.

## S

SAINT-AMOUR (M<sup>me</sup> de), VI.  
SAINT-EVRE (Gillot), XXXV.  
SAINT-MARTIN (Claude de), VI.  
SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), son opinion sur Gustave Planche, V ; conversation avec Ballanche, VI ; brouille avec George Sand, XI ; inimitié de Lamennais, XIII ; jugé par Lamennais ; sur la Suisse et les Olivier, XVI, XXI ; sur Musset, XXXI, XXXIV, XLVII, LXIII.  
SALAVILLE (J.-B.), collaborateur de Mirabeau, XXXIX.  
SALVANDY (Narcisse de), XXVIII, XXXII.  
SALVOLINI (François), XXVI.  
SAND (George), rencontre avec d'Eckstein, X ; et Senancour, Ballanche, Lamennais, Sainte-Beuve, XI ; conversations chez M<sup>me</sup> d'Agoult, XII ; sa jeunesse, sa famille, son mariage, XIII ; et Senancour, XIV ; propos sur Senancour, XVI ; sur sa fille, XXXIII,  
~~SANIASSI, X.~~  
SANTAREM (vicomte de), ses démêlés avec la France, XLII ; son différend avec Denis, XLIII ; son avarice, XLIX, LI, LII.  
SANTERRE (Armand), I.  
SAVIGNY (Frédéric-Charles de), LIII.  
SAVIGNY (Charles-Frédéric de), LI.

SCARRON, XLII.  
SCHUBERT, XIV.  
SCUDERY (M<sup>lle</sup> de), XI.  
SENANCOUR (Etienne Pivert de),  
jugé par Ballanche et Sainte-  
Beuve, VI ; par George Sand,  
XI ; relations avec George  
Sand, XIV ; même sujet, XVI ;  
confidences sur sa jeunesse,  
XVII ; sa maladie, souvenirs  
de sa jeunesse et de son mariage,  
LVIII ; à la Bibliothèque Roya-  
le, LX ; dernière phase de sa  
maladie, sa résignation, idée  
de Dieu, LXIV.  
SHAKESPEARE, I.  
SILVESTRE (Joseph - Balthazar),  
confidences sur son œuvre,  
relations avec le Pape, LVI.  
SILVESTRE DE SACY, XXVI.  
SMANTELI, VI.  
SOULIÉ, XXVII.  
SOUZA (Luis de), LIII.  
SPOHR (M<sup>me</sup>), XXIII.  
STAEI (M<sup>me</sup> de), XIV.  
STOCARD, V.  
SUE (Eugène), XIV, XXXI, XXXII,  
LX.  
SWEDENBORG (Emmanuel), VI.

## T

*Le Tableau de Paris*, XXXIV.  
*Les Tablettes Universelles*, VI.  
TAILLANDIER (René), XXXVII.  
TAILLANDIER (Saint - René), chez  
Lamartine, XXIX, XXXVII.  
TALLEMANT DES RÉAUX (Gédéon),  
XXXIV, XLVI.  
TALMA (François-Joseph), XVI, LX.  
TASTU (M<sup>me</sup> Amable), XLI.  
TAYLOR, XLVIII.

TERNAUX COMPANS (Henri), XXXVIII,  
XXXIX, XLIII.  
TERNAUX COMPANS (M<sup>me</sup>), XLI.  
TESTU, LII.  
THÉRÈSE (Sainte), XI.  
*Thérèse Aubert*, XXXI.  
THIERRY (Augustin<sup>s</sup>), conversation  
avec Michelet, XV ; son admi-  
ration pour Jasmin, XLI ; à la  
Bibliothèque Royale, LX.  
THIERS (Adolphe), XXVIII.  
THOMAS, XXVII.  
THUILLIER, XXXV.  
THUROT (J.-François), XXXI.  
TOLLENARE (L.-F. de), VI.  
TOM-POUCE, LXII.  
TORRES NAHARO, XLII.  
TOURGANIEFF (M<sup>me</sup> de), XXII.  
*Tratado dos descobrimentos antigos e  
modernos*, LXII.  
TURIAUX, I.

## V

*Valentine*, XIII.  
VARENNES (de), LI.  
VASARI, XXXV.  
VATTIER, XXXV.  
VENTURA, XXXIX.  
*Vert-Vert*, LVII.  
*Vie du Christ*, XV.  
VIEIRA (Antonio), XLVIII.  
VIGNY (Alfred de), XX.  
VILLEMAIN (Abel-François), mot sur  
les Burgraves, XLVII ; sa  
guérison, ses haines, LXI.  
VITET (Louis), XXXII.  
VOLNEY (François de), destruction  
de ses manuscrits, III.  
VOLNEY (M<sup>me</sup> de), III.

## W

WATTEAU (Ant.), XXXV.



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                | Pages |
|--------------------------------|-------|
| NOTE BIBLIOGRAPHIQUE . . . . . | VII   |
| INTRODUCTION. . . . .          | I     |
| JOURNAL DE F. DENIS. . . . .   | 40    |
| APPENDICE . . . . .            | 153   |
| INDEX . . . . .                | 155   |

---



## COLLECTANEA FRIBURGENSIA

A partir de l'année 1893, la publication de ces travaux a été rendue indépendante des programmes de cours. Depuis lors, elle forme une collection à part sous le nom de *Collectanea friburgensia*. (En vente aussi à la librairie de l'Université [O. Gschwend], à Fribourg.)

## Première Série (format in-4°).

Fasc. I : REINHARDT, **Die Correspondenz von Alfonso und Girolamo Casati**, spanischen Gesandten in der schweizerischen Eidgenossenschaft, mit **Erzherzog Leopold V.** von Oesterreich (1620-1623). Ein Beitrag zur schweizerischen und allgemeinen Geschichte im Zeitalter des dreißigjährigen Krieges. Mit Einleitung und Anmerkungen (1894) . . . . . 7 fr. 50

Fasc. II : GRIMME, **Der Strophenbau in den Gedichten Ephræms des Syrers**, mit einem Anhang: Über den Zusammenhang zwischen syrischer und byzantinischer Hymnenform (1893) . . . . . 5 fr. —

Fasc. III : MARCHOT, **Les Gloses de Cassel**, le plus ancien texte rétoroman (1895) . . . . . 3 fr. 75

Fasc. IV : JOSTES, **Meister Eckhart und seine Jünger**. Ungedruckte Texte zur Geschichte der deutschen Mystik (1895) . . . . . 7 fr. 50

Fasc. V : GRIMME, **Grundzüge der hebräischen Akzent- und Vokallehre**. Mit einem Anhang: Über die Form des Namens Jahwæ (1896) . . . . . 10 fr. —

Fasc. VI : MICHAUT, **Les Pensées de Pascal**, disposées suivant l'ordre du cahier autographe. Texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque Nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques (1896). *Couronné par l'Académie française, Prix Saintour*. 20 fr. —

Fasc. VII : BÜCHI, **Freiburgs Bruch mit Österreich, sein Übergang an Savoyen und Anschluß an die Eidgenossenschaft**; nach den Quellen dargestellt. Mit XXVI urkundlichen Beilagen und einer Karte der Herrschaft Freiburg (1897) . . . . . 10 fr. —

Fasc. VIII : MANDONNET, **Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII<sup>m</sup> siècle**. Étude critique et documents inédits (1899). *Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : Antiquités nationales* . . . 15 fr. —

Fasc. IX : SCHNÜRER, **Die Verfasser der sogenannten Fredegar-Chronik** (1900) . . . . . 10 fr. —

Nouvelle Série (format in-8°).

- Fasc. I : GIRAUD, **Essai sur Taine, son œuvre et son influence.** Avec des extraits de soixante articles de Taine non recueillis dans ses œuvres, des appendices bibliographiques, etc. (1901). *Couronné par l'Académie française, Prix Bordin.* Épuisé. — (3<sup>me</sup> édit. refondue, 1 vol. in-16, Paris, Hachette) : 3 fr. 50
- Fasc. II : ZAPLETAL, **Der Totemismus und die Religion Israels.** Ein Beitrag zur Religionswissenschaft und zur Erklärung des Alten Testaments (1901) . . . . . 8 fr. —
- Fasc. III : GRIMME, **Psalmenprobleme.** Untersuchungen über Metrik, Strophik und Peseq des Psalmenbuches (1902) . . . . . 9 fr. —
- Fasc. IV : GOCKEL, **Luftelektrische Untersuchungen** (1902) . . . . . 2 fr. —
- Fasc. V : MICHAUT, **Sainte-Beuve avant les « Lundis »** (1903). 16 fr. —
- Fasc. VI : WAGNER, **Neumenkunde.** Palaeographie des Gregorianischen Gesanges (1905). (Zweite verbesserte und vermehrte Auflage, Leipzig, Breitkopf und Hartel.) 1912, 505 Seiten . . . . . 15 fr. —
- Fasc. VII : ZAPLETAL, **Das Buch Kohelet.** Kritisch und metrisch untersucht, übersetzt und erklärt (1905) . . . . . 10 fr. —
- Fasc. VIII : DANIÉLS, **Essai de géométrie sphérique en coordonnées projectives** (1907) . . . . . 8 fr. —
- Fasc. IX : BERTONI, **Attila, poema franco-italiano di Nicola da Casola** (1907) . . . . . 5 fr. —
- Fasc. X : SCHNÜRER, **Das Necrologium des Cluniacenser-Priorates Münchenwiler (Villars-les-Moines)** (1909) . . . . . 5 fr. —
- Fasc. XI : BERTONI, **Il canzoniere provenzale di Bernart Amoros** (Complemento Càmpori), 1911 . . . . . 12 fr. 50
- Fasc. XII : BERTONI, **Il canzoniere provenzale di Bernart Amoros** (Sezione riccardiana), 1911 . . . . . 5 fr. —
- Fasc. XIII : ARCARI, **Processi e rappresentazioni di Scienza Nuova in Giovan Battista Vico.** Indagini ed avvicinamenti (1911) . . . . . 7 fr. 50
- Fasc. XIV : LEITSCHUH, **Studien und Quellen zur deutschen Kunstgeschichte des XV.-XVI. Jahrhunderts** (1912) . . . . . 8 fr. 75
- Fasc. XV : DE LABRIOLLE, **Les Sources de l'histoire du Montanisme.** Textes grecs, latins, syriaques, publiés avec une Introduction critique, une Traduction française, des Notes et des « Indices » (1913) . . . . . 10 fr. —
- Fasc. XVI : MASSON, **La « Profession de foi du Vicaire savoyard » de Jean-Jacques Rousseau.** Edition critique d'après les manuscrits de Genève, Neuchâtel et Paris, avec une introd. et un comment. historiques. 1914. 16 fr. —
- Fasc. XVII : ZEILLER, **Paganus, étude de terminologie historique.** (1917) . . . . . 5 fr.
- Fasc. XVIII : BÜCHI, **Kardinal Matthäus Schiner als Staatsmann und Kirchenfürst** (1923) . . . . . 12 fr. 50
- Fasc. XIX : GUTZWILLER, **Der Einfluss Savignys auf die Entwicklung des Internationalprivatrechts** (1923) . . . . . 6 fr. —
- Fasc. XX : WAGNER, **Die Gesänge der Jakobusliturgie zu Santiago de Compostela aus dem sog. Codex Calixtinus** (1931) . . . . . 10 fr. —







00834



